

philosophie

# philosophie

M A G A Z I N E

MENSUEL N°  
SEPTEMBRE 2011

**11 SEPTEMBRE**  
1 événement,  
10 années,  
11 interprétations

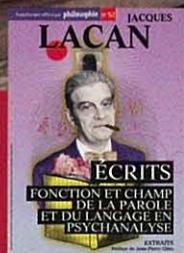
**L'ADIEU  
DE JORGE SEMPRÚN**  
« Face au mal absolu,  
seule la fraternité  
permet de s'en sortir »

**LA DÉMONDIALISATION**  
Un remède à la crise?



# Apprendre à penser

**Avec son corps, avec sa tête,  
avec les autres...**



**LACAN LA LOI DU DÉSIR**

**DÉBAT Alain Badiou - Élisabeth Roudinesco**

Mensuel / France: 5,50 € / Bel./Lux./Port. cont.: 6,50 € / Suisse: 11,50 CHF / Andorre: 6,20 € / Deutschland: 6,90 € / Canada: 11,50 \$CA DOM. / COM: 1000 XPF Maroc: 60 DH

M 09521 - 52 - F: 5,50 €



philosophie

# philosophie

MAGAZINE HORS-SÉRIE



## L'ILIADE ET L'ODYSSÉE

DE LA GUERRE PERPÉTUELLE  
AU VOYAGE INITIATIQUE

LA NAISSANCE  
DE LA PHILOSOPHIE

ULYSSE, UN HÉROS  
NOSTALGIQUE

HÉLÈNE, OU LA FATALITÉ  
ÉROTIQUE

France: 7,90 € / Belgique: 7,90 € /  
Belgique-Luxembourg-Paysbas: 9,90 € / Allemagne: 9,20 € / Suisse: 14,90 FS  
Canada: 13,25 \$CAN / CDM: 11,00 \$NF / DM: 8,90 € / Maroc: 90 DH

M 06296 - 11 H - F: 7,90 € - RD

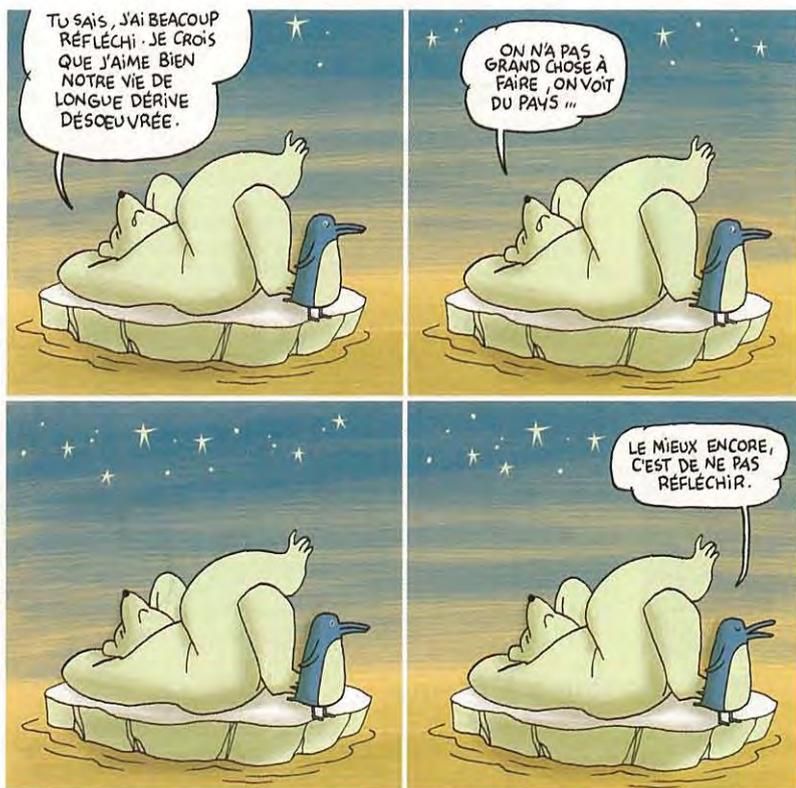


LES PLUS BEAUX EXTRAITS DE L'ŒUVRE D'HOMÈRE

COMMENTÉS PAR GORGIAS, ROUSSEAU, ALAIN, SIMONE WEIL, EMMANUEL LEVINAS,  
JEAN-PIERRE VERNANT ET PAR DANIEL MENDELSON, BARBARA CASSIN, LUC FERRY,  
PIERRE JUDET DE LA COMBE, ALBERTO MANGUEL, MICHEL SERRES...

# CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Commandes, abonnements:  
[www.philomag.com](http://www.philomag.com)



# Travailler moins pour penser plus

Si l'on manque aujourd'hui de grands philosophes, de la taille d'un René Descartes par exemple, c'est peut-être que les universitaires et les intellectuels de notre temps... travaillent trop. Ils emploient trop de temps à lire et à écrire, à réfléchir, et finalement ne parviennent pas à dégager les angles saillants que réclament les idées claires et distinctes. C'est que les penseurs d'aujourd'hui, ceux du moins qui font carrière, ont d'abord été des élèves modèles, dressés par une scolarité exemplaire à passer le plus clair de leur temps assis à une table, les yeux noyés dans une perpétuelle étude.

À l'heure où le culte de l'efficacité et l'enchaînement continu des tâches imposent une cadence folle dans tous les secteurs d'activité, il convient de rappeler des méthodes de travail qui ont fait leur preuve, celles de René Descartes. Et notamment, l'usage franchement immodéré qu'il faisait de la grasse matinée, aux dires de son biographe historique, Adrien Baillet (1649-1706) : « Il dormait beaucoup, ou du moins son réveil n'était jamais forcé; lorsqu'il se sentait parfaitement dégagé du sommeil, il étudiait en méditant couché, et ne se relevait qu'à demi-corps, par intervalle, pour décrire ses pensées. C'est ce qui le faisait souvent demeurer dix heures et quelque fois douze dans le lit. »

ÉDITO



ALEXANDRE LACROIX  
Directeur de la rédaction

Pour Descartes, comme il s'en explique dans une lettre à Élisabeth de Bohême datée du 28 juin 1643, il y a trois manières différentes de réfléchir, suivant les objets auxquels on applique sa pensée. Pour connaître les choses de l'âme, autrement dit, pour mener des recherches en métaphysique, il faut compter sur les forces de l'« *entendement pur* ». Pour appréhender les choses du corps et les objets de la nature, c'est-à-dire pour connaître tout ce qui a trait à la physique au sens large, il est plus efficace d'employer « *l'entendement aidé par l'imagination* ». Enfin, les choses qui appartiennent à l'union de l'âme et du corps se connaissent très clairement par les sens. Or, dans la même lettre, Descartes lâche une confidence troublante : « *Et je puis dire, avec vérité, que la principale règle que j'ai toujours observée en mes études, et celle que je crois m'avoir le plus servi pour acquérir quelque connaissance, a été que je n'ai jamais employé que fort peu d'heures, par jour, aux pensées qui occupent l'imagination, et fort peu d'heures, par an, à celles qui occupent l'entendement seul, et que j'ai donné tout le reste de mon temps au relâche des sens et au repos de l'esprit.* » Ainsi, l'homme qui a découvert le *cogito*, qui a coupé en deux l'histoire de la pensée occidentale, mis fin aux arguties de la scolastique médiévale, et posé les fondements métaphysiques et méthodologiques de la modernité ne pensait jamais plus de quelques heures par jour – et encore, il ne s'attaquait vraiment aux grandes questions de philosophie première que quelques heures par an !

Loin d'y voir une anecdote ou le signe d'un caractère singulier, il se peut que la règle ici formulée par Descartes puisse bénéficier à tous. Car il est possible que la pensée humaine soit semblable à Pénélope et que, si on la laisse faire, elle s'emploie à coudre et découdre des considérations générales, à tisser ensemble des bribes de phrases, sans jamais achever sa tapisserie. Afin de sortir de ce cercle vicieux, de cette auto-phagie qui pousse l'esprit humain à dévorer ses enfants les uns après les autres, pour rester finalement sans descendance, Descartes a trouvé un remède qui suppose qu'on se délivre de l'habitude mais aussi des sentiments mêlés de culpabilité et de devoir que nous ont inoculés jadis nos professeurs : pour penser bien, il convient de penser peu.

## CONTRIBUTIONS

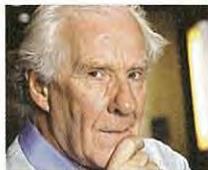
page 74 >



### Élisabeth Roudinesco

Historienne, elle a écrit une *Histoire de la psychanalyse en France* (2 vol.), complétée par la biographie intellectuelle *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée* (les trois repris au Livre de Poche, 2009). Elle fait paraître ce mois-ci *Lacan, envers et contre tout* (Seuil). Elle dialogue avec Alain Badiou sur la trajectoire et l'actualité du psychanalyste.

page 74 >



### Alain Badiou

Philosophe, professeur émérite à l'École normale supérieure, il a construit un système métaphysique exigeant, et rencontré un succès public avec *De quoi Sarkozy est-il le nom ?* (Lignes, 2007). Défenseur de « l'idée communiste », il publie en cette rentrée *Le Réveil de l'Histoire* (Lignes). Il débat avec Élisabeth Roudinesco sur l'une des sources majeures de sa pensée, Jacques Lacan.

cahier central >



### Jean-Pierre Cléro

Philosophe, professeur à l'université de Rouen, il est spécialiste de Hume et de l'utilitarisme. Il a notamment codirigé l'ouvrage *Bentham contre les droits de l'homme* (PUF, 2007). Auteur du *Dictionnaire Lacan* (Ellipses, 2008) et de *Ya-t-il une philosophie de Lacan ?* (Ellipses, 2006), il préface les extraits d'un des textes majeurs des *Écrits* en cahier central.

page 32 >



### Parag Khanna

Spécialiste de géopolitique, il a conseillé le gouvernement américain durant les guerres d'Irak et d'Afghanistan, puis participé à la campagne électorale de Barack Obama. Auteur de *How to Run the World* (2011), il est une des figures montantes de la vie intellectuelle américaine. D'après lui, l'assassinat de Ben Laden a tourné la page ouverte par les attentats du 11 Septembre.

page 33 >



### Mireille Delmas-Marty

Professeur au Collège de France, cette spécialiste du droit pénal international mène une réflexion sur les valeurs juridiques capable de réconcilier l'universel et le pluralisme à l'âge de la mondialisation. Auteur de *Vers une communauté de valeurs* (Seuil), elle estime que la mort de Ben Laden n'a pas mis fin à l'ère des politiques sécuritaires inaugurée au lendemain du 11 Septembre.

page 50 >



### Ruwen Ogien

Philosophe, directeur de recherche au CNRS, il a défendu dans une série d'essais très stimulants le principe d'une « éthique minimale ». Dans *L'influence des croissants chauds sur la bonté humaine* (Grasset, à paraître le 14 septembre), il parcourt les expériences de pensée morale développées par les Anglo-saxons. Un exercice auquel il s'est prêté pour notre dossier.

page 42 >



### Yannis Constantinidès

Philosophe, normalien, professeur invité à l'université de Gand (Belgique), il a édité de nombreux classiques, de Pascal à Schopenhauer, et écrit *Nietzsche l'éveillé* (Ollendorff & Dessesins, 2009). Il publie chez Bourin à la rentrée *Le Nouveau Culte du corps. Actualité de Friedrich Nietzsche*. Pour le dossier, il présente le corps comme voie d'accès à une nouvelle forme de spiritualité.

page 44 >



### Jean-Christophe Saladin

Directeur de la collection « Le miroir des idées » aux Belles Lettres, il y publiera en octobre les 4 151 adages d'Erasmus, réunis pour la première fois en français (5 vol.). Il est aussi l'auteur de la *Bibliothèque humaniste idéale. De Pétrarque à Montaigne* (Les Belles Lettres). Dans notre dossier, il raconte comment l'art de la conversation a irrigué la culture européenne.

page 40 >



### Frédéric Gros

Philosophe, spécialiste de Michel Foucault, professeur à Paris-12, il a publié *États de violence : essai sur la fin de la guerre* (Gallimard) et *Marcher, une philosophie* (Carnets Nord). Il explique en quoi la marche est un exercice spirituel qui, en nous éloignant des livres et des longs raisonnements, installe la pensée dans un autre rythme et dans une disponibilité nouvelle.

L'illustratrice >



### Géraldine Georges

Diplômée de l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, elle a travaillé sept ans en tant que graphiste dans des agences de publicité. Depuis cinq ans, elle est illustratrice *free lance*. À travers ses collages, elle cherche à retranscrire des émotions, et à atteindre l'équilibre dans ses compositions, sans céder à la facilité des effets numériques...

Retrouvez

JUL.

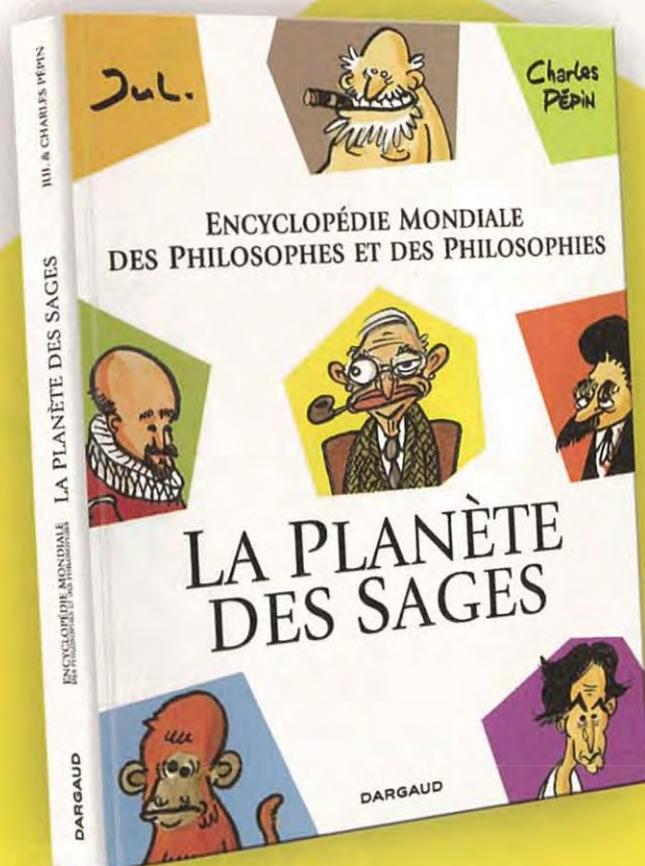
et

Charles  
PÉPIN

dans

# LA PLANÈTE DES SAGES

3000 ANS DE PENSÉE MONDIALE  
RENDUS ACCESSIBLES À TOUS !



AU RAYON BD

philosophie  
MAGAZINE

DARGAUD

# NOTRE HORS-SÉRIE COLLECTOR DEVIENT UN LIVRE

## TINTIN AU PAYS DES PHILOSOPHES



SUPPLÉMENT INÉDIT :  
**L'ABÉCÉDAIRE  
TINTIN**  
PAR MICHEL SERRES

philosophie  
MAGAZINE

EN VENTE EN LIBRAIRIE  
DÈS LE 15 SEPTEMBRE



## L'ÉPOQUE

Vos questions	8
Courrier	11
Télescopage	12
Radar	14

## SOMMAIRE

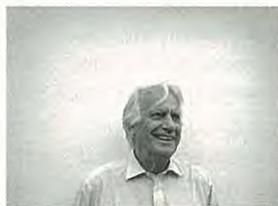
16	<b>Matière à penser</b>
17	<b>Revue de presse</b>
18	<b>Décryptage</b> La démondialisation, selon Walden Bello
20	<b>Le diable dans les détails</b> Corps et âmes, par Yves Michaud
22	<b>Chant des signes</b> Lady Gaga, par Raphaël Enthoven
24	<b>Passage à l'acte</b> Portrait d'un maître SM Très loin des codes de la domination masculine ordinaire, qu'il abhorre, Hieros témoigne d'une pratique qui fonde le plaisir sur la douleur et sur le verbe. Et nourrit son propos de citations de Hegel et Deleuze. Pervers?
26	<b>Analyse Spécial 11 Septembre</b> Comme ce fut l'événement le plus commenté du XXI <sup>e</sup> siècle, voici une anthologie des interprétations les plus marquantes qu'en ont donné les philosophes, de Derrida à Agamben, de Walzer à Habermas. Suivie d'un débat : le cycle ouvert par les attentats il y a dix ans s'est-il refermé avec la mort de Ben Laden ?



### 34 DOSSIER

## APPRENDRE À PENSER

Contrairement à ce que laisse parfois croire l'enseignement de l'histoire de la philosophie, les idées ne tombent pas du ciel. Les philosophes usent de nombreuses techniques pour penser. Ces méthodes en appellent à l'exercice physique, aux vertus du dialogue ou à des expériences mentales... à découvrir en compagnie de Frédéric Gros, Yannis Constantinidès, Jean-Christophe Saladin ou Ruwen Ogien...



## LES PHILOSOPHES

54	<b>Entretien Jorge Semprún</b> Le 7 juin, s'éteignait Jorge Semprún, écrivain, auteur du chef-d'œuvre <i>L'Écriture ou la vie</i> , héros de la Résistance, militant communiste, ministre de la Culture en Espagne... Une trajectoire hors du commun, dont il a témoigné dans une conférence organisée par <i>Philosophie magazine</i> en mai 2010. Une grande leçon de vie et de sagesse, que nous publions en hommage posthume.
----	--



60	<b>Clivages</b> Juste et pas juste, par Pierre-Henri Tavoillot
61	<b>Haut lieu</b> La flèche, le collage de Descartes et de Hume
62	<b>L'exemple / La phrase choc / L'art d'avoir toujours raison</b>
64	<b>JACQUES LACAN, LA VOIX DE L'INCONSCIENT</b> Disparu il y a trente ans, le 9 septembre 1981, Lacan n'en a pas fini de nourrir les exercices d'admiration et de démolition. Sa biographe Élisabeth Roudinesco et le philosophe Alain Badiou s'accordent à voir en lui un révolutionnaire, mais s'opposent sur un possible usage politique de son œuvre.

## LES LIVRES

80	<b>Anthropologie de la voix</b> par David Le Breton / <b>Les images vues</b> par Umberto Eco, Marc Augé, Georges Didi-Huberman
82	<b>Le socialisme inclassable</b> de Jean-Claude Michéa
84	<b>Emmanuel Carrère et l'âme slave / Le Ciment des choses</b> de Claudine Tiercelin
86	<b>Les classiques / Les personnages conceptuels de Melville / Les meilleures ventes</b>

## LES ARTS

88	<b>Littérature</b> Fictions et philosophie Comment l'imagination peut-elle nourrir la raison, et vice-versa ? Le romancier américain Rick Moody dialogue avec les philosophes Avital Ronell et Pierre Cassou-Noguez.
92	<b>Agenda</b>
94	<b>La BD</b> de Jul
95	<b>Jeux et tests</b>
98	<b>Le questionnaire de Socrate</b> Philippe Djian

**philosophie** N° 53 PARAITRA LE 22 SEPTEMBRE  
MAGAZINE

Retrouvez-nous sur Internet [www.philomag.com](http://www.philomag.com)

Ce numéro comprend un supplément de 16 pages, *Écrits. Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, de Jacques Lacan (extraits), en cahier central (agrafé entre les pages 50 et 51). Ne peut être vendu séparément. Il comprend aussi un encart *Pour la science* jeté sur la Une pour les abonnés France.



LES RÉPONSES  
DE  
**CHARLES PÉPIN**

Professeur au lycée d'État de la Légion d'honneur, il anime un séminaire au cinéma MK2-Hautefeuille, à Paris, a signé *Ceci n'est pas un manuel de philosophie* (Flammarion, 2010) et vient de faire paraître, avec Jul, *La Planète des sages* (Dargaud, 2011).

## — Faut-il savoir pour décider ?

**Diane Murat, 42 ans, Tours (37)**

J'adore cette question ! Elle semble présager en effet d'un savoir... de ce qu'est une décision ! C'est bien sûr parce que le savoir ne suffit pas à trancher avec certitude que l'art de la décision prend tout son sens. Si nous savions tout, il n'y aurait plus rien à décider. La difficulté de la décision, c'est justement de s'engager au-delà du savoir. Pas au hasard, pas n'importe comment, en s'appuyant sur un savoir, mais sur un savoir qui ne donne aucune certitude absolue. Seuls ceux qui ne décident jamais peuvent croire que décider c'est savoir. Ceux qui décident, eux, savent bien que décider n'est pas savoir. C'est justement parce que la décision se joue dans l'au-delà du savoir qu'elle demande du courage.

## — Peut-on être relativiste sans être nihiliste ?

**Quentin Loupias, 25 ans, Paris (75)**

Être relativiste, c'est penser que les valeurs sont relatives à un lieu, à un temps, à un corps, qu'elles ne valent pas dans l'absolu, mais relativement à un contexte, à une histoire... Être relativiste, c'est penser que les valeurs ont une origine, et non un fondement. Nietzsche, par exemple, est relativiste lorsqu'il montre que les valeurs chrétiennes ne sont pas fondées en Dieu mais viennent d'une histoire au cours de laquelle les chrétiens ont su les imposer aux autres. En faisant la « *généalogie de la morale* » (chrétienne), il montre qu'elle a une histoire, une origine historique, et qu'elle ne vaut donc pas dans l'absolu. Nietzsche est encore relativiste lorsqu'il écrit qu'« *il n'y a pas de vérité, il n'y a que des perspectives sur la vérité* ». Mais cela ne veut surtout pas dire que toutes les perspectives se valent, et c'est en le

compréhension que vous verrez se dessiner la réponse à votre question. Car si la vérité est relative à une époque ou à un lieu, elle est aussi relative à l'affirmation de celui qui y croit. La « vérité » dépend alors de notre talent à la faire vivre, à la vouloir, à lui dire « oui ». Et ce n'est pas être « nihiliste » que d'affirmer une vérité ! Certes, cette vérité n'est pas absolue, mais c'est justement parce qu'elle n'est pas absolue qu'il faut s'engager à son service, qu'elle a, en quelque sorte, besoin de nous. Si la vérité absolue existait, si Dieu existait, aurait-il vraiment besoin d'être « affirmé » par de simples hommes ? En fait, le relativisme n'est un nihilisme que pour celui qui croit qu'il n'y a de vérité qu'absolue. Mais pour celui qui est vraiment relativiste, c'est la vérité absolue qui est une illusion, voire une négation du réel, et dès lors que tout est relatif à tout, que tout dépend de tout, alors la valeur de nos valeurs, elle aussi, dépend de notre capacité à nous battre pour elles. Le relativisme est alors le contraire du nihilisme. C'est probablement l'essentiel de la philosophie nietzschéenne : puisqu'il n'y a pas de fondement ultime aux valeurs, c'est à nous de leur donner leur valeur, de l'inventer même. Dans un monde sans Dieu, sans fondement ultime, c'est à nous qu'il appartient de donner leur sens aux choses. C'est moins pour l'absolu qu'il faut se battre, que pour ce qui, justement, dépend de notre combat pour exister – ainsi parlait le relativiste.

Un vertige métaphysique, un dilemme moral, un simple doute ?  
Posez vos questions à Charles Pépin en écrivant à  
[questiondumois@philomag.com](mailto:questiondumois@philomag.com)

## LA QUESTION DES ENFANTS



LA RÉPONSE  
DE  
PIERRE PÉJU

Romancier et philosophe, il a publié *Le Monstrueux* (Gallimard) et animé un séminaire « Penser l'enfant » au Collège international de philosophie, de 1998 à 2004.

Quand est-ce  
que je deviendrai  
une machine?

Giovanni, 3 ans

*[Cher Giovanni, voici ma réponse... que tu pourras lire dans quelques années.]*

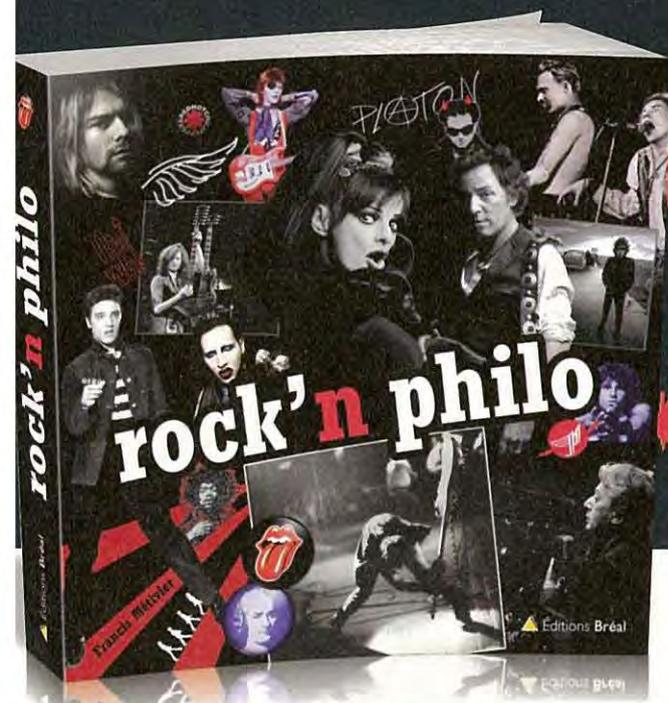
Tu cours vite en faisant vibrer tes lèvres pour faire le bruit d'un moteur : tu es une voiture ! Si ta bouche émet en plus des sons d'explosion, tu deviens un avion qui bombarde. Quand tu étais petit et que tu refusais de faire un bisou tu disais : « La machine à bisous est cassée : il faut la réparer... » Et tu bricolais un bouton imaginaire. Les enfants aiment autant jouer à être des machines qu'à imiter les animaux en grimaçant, en grondant, en rampant. Ils peuvent même devenir un mélange de machine et d'animal. Si ça leur plaît autant, c'est parce qu'ils savent que c'est « pour de faux », mais ils prennent plaisir à se croire traversés par des forces, du courant électrique, des ondes, à bouger de façon saccadée, ou à prendre des voix artificielles comme des robots. Ils peuvent arrêter quand ils veulent, mais ce jeu les aide à sentir qu'ils ne sont ni une mécanique, ni une bête, mais... autre chose. Car les machines, fabriquées par des humains, dans un but précis, ne décident jamais elles-mêmes de cesser de fonctionner. Une machine, ça marche ou c'est en panne, mais ça ne « veut » rien.

En somme, tu ne penses à devenir une machine que parce que tu n'en es pas une.

À l'inverse, tu es déjà une machine sans t'en rendre compte. Quand tu joues à un jeu vidéo, tes doigts et ton regard, reliés à ce qui se passe sur l'écran, réagissent automatiquement à des signaux. Tu as du mal à t'interrompre. Tes habitudes te font aussi agir « machinalement ». À force de passer toujours au même endroit, tu n'es plus attentif, et certains trouveront drôle de te voir te cogner le nez dans une porte fermée que tu avais l'habitude de trouver ouverte. Ils riront parce que tu te seras comporté comme une machine et non comme un être vivant qui sait s'adapter à l'imprévu. Ton corps aussi est une machine. Ton cœur est une pompe. Le sang circule dans tes veines sans que tu t'en occupes. Mais, surtout, ton cerveau se sert de toutes les informations qu'il a triées et classées pour te faire accomplir des choses toutes simples comme ouvrir la porte, ou très compliquées comme faire une soustraction. Il y a longtemps de cela, des philosophes croyaient même que le corps de l'homme, exactement comme celui des animaux, était fait de tuyaux, de câbles et de rouages réagissant de façon automatique. Mais ils affirmaient que l'homme possède quelque chose que n'ont ni les machines, ni les bêtes et qu'ils appelaient une « âme » qui lui permet de réfléchir à ce qui lui arrive, de vouloir ou de ne pas vouloir. Aujourd'hui, le fonctionnement des ordinateurs aide à comprendre comment « marche » notre pensée, et la connaissance de notre cerveau permet de perfectionner les ordinateurs. Des savants rêvent même de transformer l'humain en une supermachine plus efficace et plus puissante. Quitte à ce qu'il ne soit plus humain.

En te préoccupant du moment où tu deviendras une machine, tu retrouves un très vieux rêve de se fabriquer ou de se « refabriquer » soi-même. Devenir une machine volante. Franchir des distances énormes en quelques secondes. Si la technique ne cesse de nous faire devenir des machines, ces dernières nous domineront-elles un jour ? En tout cas, beaucoup de changements techniques correspondent à ce souci qu'ont les enfants de « devenir une machine ».

Les enfants peuvent envoyer leurs questions  
à Pierre Péju en écrivant à  
[questiondenfance@philomag.com](mailto:questiondenfance@philomag.com)



disponible en librairie et sur :  
[www.editions-breal.fr](http://www.editions-breal.fr)  
408 pages - 21,90 €

# La philo éveille, le rock réveille.

// Un commentaire **clair** et **subtil**. (...) Les noces du rock et de la philosophie sont célébrées sans apprêt. (...) Tout y est. Vraiment. //

Philippe Petit, *Marianne*

// Un joli clin d'œil qui donne envie de brancher illico un bouquin de Nietzsche sur une **pédale de distortion**. //

CéF, *Tsugi*

// *Rock'n philo* **ouvre** véritablement des **chemins inédits**. //

Robert Maggiori, *Libération*

// On sort de sa **lecture** avec le sentiment que Be-Bop-a-Lula pourrait être un **concept** kantien. Ce qui ne manque pas d'impertinence. //

Yann Plougastel, *Le Monde*

// Un ouvrage **sexy** et érudit. //

Philippe Schwab, *AFP*

// Idéal pour réviser en **musique** ou pour écouter en se cultivant. //

Laurent Boscq, *Rolling Stone*

**Jeu concours**  
**Rock'n philo**  
let's rock your mind !

Participez et **GAGNEZ**  
une guitare, des CD,  
des livres, des Tee-shirts, des badges...

Rendez-vous sur [facebook.com/rocknphilo](https://facebook.com/rocknphilo)  
ou flashez directement avec votre mobile :

flashcode



À propos  
du n° 50



**Le facteur qui ne passe pas...**

**Sur les « Tests et jeux », p. 95**

« Il est utile de bien faire la distinction entre “facteur de risque” et “marqueur de risque”. Le “facteur” [...] est partiellement causal du risque. [...] Dans le cas d’un marqueur de risque, il s’agit d’une simple corrélation entre le “marqueur” et le risque. Corriger ce marqueur ne changera rien au risque final.

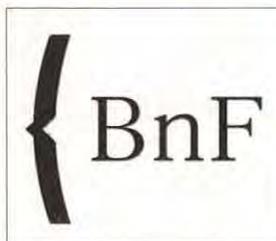
Le tabagisme et la consommation de viande rouge sont donc bien des facteurs de risque pour les maladies (cancer du poumon et accidents vasculaires cérébraux), parce que les corriger réduirait la fréquence des maladies dans la population. [...] S’endormir avec ses chaussures aux pieds (quand on a trop bu) est typiquement un marqueur de risque de mal de tête le lendemain. Enlever les chaussures ne changera rien au mal de tête. [...] Dans le fait de “tomber enceinte” c’est différent. Le genre (être une femme) ne peut être ni un facteur ni un marqueur de risque, car l’autre genre (être un homme) ne peut absolument pas vivre un tel événement. En fait la capacité de procréer est une propriété essentielle (et non “accidentelle”, dirait Aristote) du genre “femme”. Dire qu’être une femme est un facteur de risque d’être enceinte, serait équivalent à dire qu’avoir un poumon est un facteur de risque de cancer du poumon ou avoir un cerveau est un facteur de risque d’accident vasculaire cérébral. Ainsi donc la séquence de réponse devrait être : 1. VRAI ; 2. VRAI ; 3. VRAI ; 4. FAUX ; 5. FAUX. »

**Olivier Descamps**, médecin et bioéthicien

*Merci pour cette lettre. Le terme « facteur de risque » a émergé principalement dans le cadre d’enquêtes épidémiologiques concernant les maladies cardiovasculaires, dans lesquelles la prédiction du risque avait acquis un certain primat sur l’analyse des causes ; c’est donc ce sens corrélatif plutôt que causal qui a été adopté dans le quiz. Une fois ce sens prédictif accepté, être une femme est bel et bien un facteur de risque de tomber enceinte – il est utile de savoir si un individu est une femme ou non pour prédire son « risque » de tomber enceinte ! Cependant, il est vrai que la distinction que vous mentionnez entre facteur de risque partiellement causal d’un côté, et marqueur de risque uniquement corrélatif de l’autre, mériterait d’être plus systématiquement retenue aujourd’hui – ne serait-ce que pour permettre aux ivrognes de s’épargner la peine de retirer leurs chaussures avant de dormir...*

**Adrien Barton**

**DÉBAT**



**Paris XIII\***

**LACAN TRENTE ANS APRÈS....**

Bibliothèque nationale de France

**Le mardi 4 octobre 2011, à 18h 30**

**Débat entre Élisabeth Roudinesco et Alain Badiou**, animé par Christine Goémé

(lire notre dossier consacré à Jacques Lacan, p. 64).

Grand auditorium de la BnF, site François-Mitterrand : quai François-Mauriac.

**Entrée libre. En partenariat avec Philosophie magazine**

saison 11.12  
**athénée** théâtre Louis-Jouvet  
**abonnez-vous!** 01 53 05 19 19  
athenee-theatre.com

**splendid's**

texte Jean Genet  
mise en scène  
Cristèle Alves Meira  
20 sept > 8 oct 2011

● **le tour d'écrou**

opéra de Benjamin Britten  
livret Myfanwy Piper  
d'après la nouvelle  
de Henry James  
direction musicale  
Jean-Luc Tingaud  
mise en scène  
Olivier Bénèzech  
Orchestre-Atelier Ostinato  
13 > 16 oct 2011

● **l'egisto**

opéra de Marco Marazzoli  
et Virgilio Mazzocchi  
livret Giulio Rospigliosi  
direction musicale  
Jérôme Correas  
mise en scène  
Jean-Denis Monory  
Les Paladins  
19 > 23 oct 2011

**savannah bay**

texte Marguerite Duras  
mise en scène  
Philippe Sireuil  
4 > 26 nov 2011

**le shaga\***

texte Marguerite Duras  
mise en scène  
Claire Deluca  
et Jean-Marie Lehec  
4 > 26 nov 2011

**la dernière bande**

texte Samuel Beckett  
mise en scène  
Robert Wilson  
2 > 8 déc 2011

● **la botte secrète**

opéra bouffe  
de Claude Terrasse  
livret Franc-Nohain  
direction musicale  
Christophe Grapperon  
mise en scène  
Pierre Guillois  
Compagnie Les Brigands  
16 déc 2011 > 8 janv 2012

**les bonnes**

texte Jean Genet  
mise en scène  
Jacques Vincey  
13 janv > 4 fév 2012

**divine\***

variation théâtrale  
chorégraphiée  
d'après Notre-Dame-  
des-Flours de Jean Genet  
mise en scène Gloria Paris  
17 janv > 4 fév 2012

● **voyage d'hiver**

d'après le cycle de lieder  
de Franz Schubert  
poèmes Wilhelm Müller  
direction musicale  
Takénori Némoto  
mise en scène Yoshi Oida  
Ensemble Musica Nigella  
11 > 17 fév 2012

● **caligula**

opéra de Giovanni  
Maria Pagliardi  
livret Domenico Gisberti  
direction musicale  
Vincent Dumestre  
mise en scène  
Alexandra Rübner  
et Mimmo Cuticchio  
Le Poème Harmonique  
Compagnie Arcal  
8 > 11 mars 2012

**cunto**

par Mimmo Cuticchio  
9 mars 2012

**ubu enchaîné**

d'après Alfred Jarry  
mise en scène  
Dan Jemmett  
16 mars > 14 avril 2012

● **nietzsche/wagner : le ring**

opéra de Richard Wagner  
textes Friedrich Nietzsche  
direction musicale  
Dominique Debart  
mise en scène Alain Bézu  
Orchestre Lamoureux  
2 > 11 mai 2012

**les larmes amères de petra von kant**

texte Rainer Werner  
Fassbinder  
mise en scène  
Philippe Calvario  
22 mai > 9 juin 2012

**les visages et les corps\***

texte Patrice Chéreau  
lecture et mise en espace  
Philippe Calvario  
30 mai > 2 juin 2012

● **histoire du soldat**

conte musical  
d'Igor Stravinski  
texte Charles-Ferdinand  
Ramuz | direction musicale  
Laurent Cuniot  
mise en scène  
Jean-Christophe Sais  
Ensemble TM+  
Compagnie Arcal  
16 > 22 juin 2012

**théâtre**

● **musique**  
salle Christian-Bérard

# L'ÉPOQUE



## TÉLESCOPAGE

“On peut parfaitement concevoir que l'époque moderne – qui commença par une explosion d'activité humaine si neuve, si riche de promesses – s'achève dans la passivité la plus inerte, la plus stérile que l'Histoire ait jamais connue.”

**Hannah Arendt** / *Condition de l'homme moderne*



**Cap Canaveral, États-Unis / 8 juillet**  
La navette spatiale américaine *Atlantis* décolle pour sa dernière mission.

## L'ÉPOQUE



**RADAR**  
L'ÉCHO DE  
L'ACTUALITÉ

### Autriche

4 juillet  
Les habitants  
de Hallstatt  
scandalisés par  
la construction  
d'une copie  
conforme de leur  
village en Chine.



→ Les 900 habitants de Hallstatt, dans les Alpes autrichiennes, sont incroyables. Ils ont appris que leur village, classé au Patrimoine mondial de l'Unesco pour ses pittoresques maisons sur pilotis nichées entre un lac aux eaux profondes et des montagnes abruptes, était en train d'être entièrement reconstitué dans le sud-est de la Chine. L'entreprise de BTP China MinMetals, qui a déjà des projets de style allemand, espagnol, britannique et italien, prévoit six ans de travaux et 645 millions d'euros pour cloner ce « décor » autrichien idyllique et y attirer les nouveaux riches chinois. Y a-t-il une propriété intellectuelle, morale, politique, sur un collectif historique tel qu'une ville ? Selon les spécialistes du patrimoine, la duplication est légale – on trouve d'ailleurs déjà plusieurs versions miniatures des grandes villes européennes en Chine – à condition que les propriétaires donnent leur autorisation à la prise des mesures photographiques. À Hallstatt, ce sont des « touristes espions » qui auraient été

## « L'hyperréalité du faux absolu fait surgir une nouvelle réalité »

chargés par l'entrepreneur de prendre des photos très précises du site... sans en avertir les habitants. Dans *La Guerre du faux*, publié en 1985 (Grasset), Umberto Eco s'inquiétait de la manière dont les Américains s'emparaient dans leurs parcs d'attractions et leurs musées de cire de lieux de mémoire issus de l'histoire et de l'art européens pour les transformer en spectacle de divertissement. Il y voyait le surgissement d'une nouvelle réalité, « l'hyperréalité du faux absolu ». En prenant le relais de l'Amérique dans la guerre du faux, la Chine franchit un cap supplémentaire dans cette opération de falsification du réel ou de réalisation du faux : elle transforme les villes et villages européens en... résidences de luxe. En tant qu'Européen, on ne sait si on doit s'en flatter ou s'en affliger.

### Monde

18 juillet  
L'incertitude  
sur les dettes  
publiques fait  
chuter les  
bourses et  
remonter  
le prix de l'or.



## « Dès lors que l'État devient lui-même "une espèce de monnaie", nous risquons, avertissait Hume, d'être dévorés par les fictions que nous avons engendrées »

→ L'incertitude relative au règlement du problème de la dette en Europe et aux États-Unis, persiste. Du coup, les bourses chutent. À Paris, le CAC est tombé à son plus bas niveau pour 2011, tandis que l'or, valeur refuge, remontait. Les investisseurs sont méfiants. En Europe, le

conflit persiste entre l'Allemagne, qui souhaite voir les banques renoncer à une partie de la dette grecque, et la Banque centrale européenne, qui voit là le premier pas vers un défaut de paiement d'un de ses États. Aux États-Unis, les démocrates et les républicains ne parviennent pas à trouver un accord sur le relèvement du plafond de la dette. En attendant, les agences de notation envisagent de revoir à la baisse la cote de certains États ! Si l'on devait résumer le sens des événements : en 2008, les États ont pris sur eux l'endettement des banques, menacées de faillite dans la crise des *subprimes*. Trois ans plus tard, les banques et le marché se retournent contre les États et spéculent sur leur faillite. Étrange jeu de dupes ! Dans son *Essai sur le crédit public*, publié en 1752, au moment où l'Angleterre et l'Écosse s'ouvrent à une économie du crédit, le philosophe David Hume, grand défenseur du marché dans lequel il voyait un opérateur de raffinement de l'économie, s'inquiétait de la transformation des dettes nationales en « une espèce de monnaie » spéculative. Le marché est fondé pour Hume sur le commerce des fictions et des promesses. Dès lors que le garant de ce commerce, l'État, devient lui-même « une espèce de monnaie », nous risquons, avertissait Hume, d'être dévorés par les fictions que nous avons engendrées. Des marchés aux agences de notation en passant par les États, il semble que plus personne ne soit aujourd'hui en mesure de convertir nos phantasmes économiques en connaissance véritable.

## Grande-Bretagne

10 juillet  
L'hebdomadaire britannique à sensations *News of the World* contraint de fermer suite au scandale des écoutes téléphoniques illégales.



→ Après 168 années de « scoops » trash, c'est en fin de compte du journal à sensations *News of the World*. Devant le tollé suscité, en Grande-Bretagne, par la révélation des écoutes illégales menées pendant plusieurs années par le titre, le magnat de la presse Rupert Murdoch a décidé, avant d'être entendu par le Parlement, de fermer son journal et de se débarrasser de sa directrice, la sulfureuse Rebekah Brooks. L'hebdomadaire est soupçonné d'avoir mis sur écoute près de 4 000 personnes : hommes politiques ; membres de la famille royale ; familles de victimes de crimes, d'attentats ou de soldats tués en Afghanistan. Ces écoutes devaient permettre de recueillir des « informations » secrètes. La messagerie d'une fillette disparue âgée de 13 ans aurait ainsi été piratée, laissant croire à sa famille

« Si chacun est responsable non pas de ce qu'il fait mais de ce qu'il est, et qu'il a à en répondre, non plus devant un juge, mais dans la presse, nous sommes tous coupables »

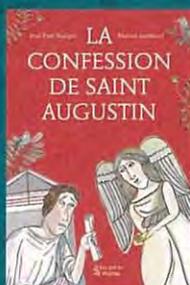
qu'elle était toujours en vie, tandis que Gordon Brown voyait la nouvelle de la mucoviscidose de son fils annoncée dans toute la presse. « L'activité de *News of the World* consistait à placer les autres devant leurs responsabilités. Il a échoué lorsqu'il s'est agi de lui-même », a affirmé Rupert Murdoch. Placer les autres devant leurs responsabilités ! Concrètement, pour *News of the World*, cela voulait dire publier la liste des pédophiles sortis de prison en indiquant leurs nom, photo et localisation ! À une époque où les grands groupes de presse fusionnent avec les grands groupes de télécommunication et pourront donc se ménager un accès aux données personnelles de millions de personnes, on peut raisonnablement s'inquiéter de ce que l'un des plus importants patrons de presse ait une conception aussi délirante de la responsabilité individuelle. Voilà que chacun est responsable non pas de ce qu'il fait mais de ce qu'il est, et qu'il a à en répondre, non plus devant un juge, mais dans la presse ! À ce compte-là, nous sommes tous coupables. Et la presse à sensations a de l'avenir...

PAGES RÉALISÉES PAR MARTIN LEGROS

« La saga des petits Platon fait le pari de l'histoire de la philosophie. Tantôt anecdotiques, tantôt didactiques, ces histoires sont joliment illustrées. »

Philosophie Magazine

Forêt des Livres 2010  
Prix de lutte contre l'illettrisme



« Une collection formidable ! »  
France Culture

De 9 à 99 ans !

« Faites quelque chose pour les neurones, donnez ces livres aux enfants ! »  
Europe 1

Bon de commande à retourner à l'adresse suivante :  
Les petits Platon  
21 bis rue d'Armaillé 75017 Paris  
Informations : 01 43 26 84 83

Titres	Quantité	Titres	Quantité
Descartes		Marx	
Kant		Ricœur	
Lao-Tseu		Saint Augustin	
Leibniz		Socrate	
Einstein		Diogène	

Total : ..... × 13,50 TTC = ..... €

**Offre spéciale**

5 livres = 64 € !

10 livres + un cadeau surprise = 128 € !

Nom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Mail\* :

Téléphone\* :

\* facultatif — ne sera utilisé que pour le suivi

Joindre votre règlement par chèque à l'ordre  
des petits Platon

[www.lespetitsplaton.com](http://www.lespetitsplaton.com)



MATIÈRE  
À PENSER

CES DÉTAILS QUI  
EN DISENT BEAUCOUP

800 000

**MÉMOIRE EN LIGNE**

Selon une étude récente, l'utilisation des moteurs de recherche sur Internet nous conduit à employer le réseau comme une mémoire externe. Nous réorganisons donc notre propre mémoire en « libérant » de la place (inutile de se souvenir de dates historiques consultables en ligne) pour stocker des informations que nous savons ne pas trouver facilement sur le réseau (l'anniversaire de votre beau-frère, par exemple).

**SOLDAT DU FUTUR**

Il fallait 648 bombes portées par 108 forteresses volantes B17 pour détruire un objectif en 1944. Pour un même objectif, deux ou trois missiles intelligents suffisent depuis l'opération « *Desert Storm* » en Irak, en 1991 : on échange, en somme, de l'énergie contre de l'information. Cette tendance trouve un nouvel aboutissement dans l'équipement annoncé des fantassins de l'US Army en smartphone. « Tu es où mon chéri? » « Maman, je peux pas te parler, là. Je suis au combat. »

C'est le nombre de guérisseurs en Russie. Jeteurs de sort, chamans ou herboristes y sont plus nombreux que les médecins patentés. Une tendance mondiale : trois quarts des Français se déclarent en effet plutôt favorables aux médecines alternatives, selon un sondage. Le diagnostic ? Une crise de foi dans la raison.

**TRACTATUS LOGICO-PHOTOGRAPHICUS**

Pour célébrer le soixantième anniversaire de sa mort, l'université de Cambridge dévoile une collection de photos prises par Ludwig Wittgenstein. À visiter avec, en tête, l'avertissement du philosophe : « *Ne pense pas, regarde plutôt!* » D'autant que sur l'une des photos, on voit une femme au visage hanté, le résultat d'une superposition de portraits de ses trois sœurs et de Wittgenstein lui-même. Il faut trouver « *l'air de famille* » disait-il, à propos des jeux de langage.

**BÂTON DE MARSHALL**

Autre anniversaire, celui de Marshall McLuhan. Né le 21 juillet 1911, le gourou de la théorie de la communication était aussi un catholique convaincu et un admirateur du philosophe chrétien Jacques Maritain. Charlatan pour les uns, génie pour les autres, McLuhan déclarait dans une interview donnée à Norman Mailer en 1968 que « *la nature a cessé d'exister* ». Pas mal anticipé.

**CARAMBA, ZARATHOUSTRA!**

« *Je suis devant ma plus haute montagne et devant mon plus long voyage* », a « tweeté » le Président vénézuélien Hugo Chavez, citant *Ainsi parlait Zarathoustra* à propos de sa lutte contre un cancer du colon. Pour un « tweet » de 140 signes au maximum, Nietzsche, ça le fait toujours.

(Sources : University of Cambridge ; The Walrus ; CNN ; Bloomberg ; Voice of America ; Wired)

# Un bon vieux fauteuil

« La vieille injonction delphique "Connais-toi toi-même" guide aussi bien les activités scientifiques que les humanités traditionnelles. C'est sans doute admirable, et la poursuite du savoir ne doit certes pas être entravée par des barrières protectionnistes. Il serait excellent qu'Homère et Augustin, Shakespeare et Hobbes, Hume et Proust soient rejoints par des biologistes, cognitivistes, théoriciens des Jeux, psychologues évolutionnistes, endocrinologues, théoriciens quantiques et bien d'autres que je m'excuse d'avoir omis. Je suis pour ma part un vrai œcuménique, ou une pie voleuse. Je crois que nous autres philosophes devons tirer profit de tout le savoir que nous pouvons absorber de toutes les sources possibles. Malheureusement, je ne suis pas certain que cette attitude éclectique attire toujours sa réciproque.

Les différentes sciences ont des approches distinctes, mais ceux qui les pratiquent se rejoignent souvent en ce qu'ils considèrent en toute confiance que leurs outils et procédures ont rendu la réflexion philosophique obsolète. Le fauteuil du philosophe est aujourd'hui aussi discrédité en tant qu'aide à la réflexion sur la nature humaine que l'*omphalos* à Delphes [pierre symbolisant le centre du monde, Ndlr].

J'apprécie beaucoup les nouveaux résultats, mais je vénère les fauteuils philosophiques. Ils ont après tout souvent été occupés par des penseurs rigoureux et subtils, et, en la matière, des observateurs imaginatifs et expérimentés de la vie humaine. »

AUTEUR : Simon Blackburn, philosophe britannique  
SOURCE : *Times Higher Education*  
DATE : 19 mai



“

On tend à considérer la métaphysique comme une sorte de nacelle pour nous élever vers le ciel avec des crochets célestes. Je la vois plutôt comme un véhicule lent, roulant au ras du sol, enregistrant les propriétés réelles des choses et la manière dont elles tiennent ensemble. »

AUTEUR : Claudine Tiercelin, philosophe, professeur au Collège de France  
SOURCE : *Le Monde*  
DATE : 30 juin

« Nous devrions voir la censure comme un signe très positif, et toute tentative pour la consolider comme le signe d'une société qui n'est pas totalement cadenassée et conserve une dimension politique. Voilà un élément qui montre que ce que les gens pensent, croient, ressentent et entendent a de l'importance. Aux États-Unis, ce que vous dites n'a aucune importance dans la plupart des cas. Mais là, nous avons forcé les gens à répondre. »

AUTEUR : Julian Assange, cofondateur et porte-parole du site WikiLeaks  
SOURCE : *Democracy Now*  
DATE : 6 juillet



## Un risque mondialisé

« La catastrophe sera illimitée dans le temps, l'espace et la dimension sociale. C'est le nouveau type de risques des temps modernes, et il n'est pas limité au nucléaire. »

AUTEUR : Ulrich Beck, sociologue allemand  
SOURCE : *Asahi Shinbun*  
DATE : 7 juillet

## Experts et fanatiques

« Nous nous payons de mots si nous considérons que ceux qui possèdent une expertise technique seront tous mesurés et rationnels. L'expertise peut être associée au fanatisme – pas seulement celui des fondamentalistes dont on parle tant aujourd'hui, mais ceux issus des cultes New Age, des extrémistes écolos, des militants des droits des animaux et d'autres du même acabit. »

AUTEUR : Martin Rees, astrophysicien britannique  
SOURCE : *New Statesman*  
DATE : 9 juin



Le terme fait florès en France, et la « démondialisation » est citée aussi bien par Arnaud Montebourg que par Marine Le Pen. Mais on ne sait pas que l'idée est née sous la plume d'un sociologue philippin, Walden Bello. Et que le but, pour lui, n'est pas de protéger le Nord du Sud, mais le Sud du Nord. Explications.

PAR ÉMILIE CHAPUIS

# La démondialisation

## ILS ONT DIT

« Nous ne voulons pas l'autarcie, ni l'arrêt du commerce international. Simplement, nous n'écartons pas l'hypothèse de protections douanières pour contenir les importations. »

**Jean-Luc Gréau,**  
économiste, *Le Monde*, 16 juin

« Notre projet prévoit de nous réarmer face à la mondialisation, nous inspirant sur ce point des travaux de l'économiste Jacques Sapir sur la démondialisation et la sortie de l'euro. »

**Marine Le Pen,**  
conférence de presse sur le pouvoir d'achat, 13 mai

« La démondialisation, c'est la thèse de la préférence nationale appliquée à l'économie. Elle est économiquement inefficace et politiquement effrayante. »

**Zaki Laïdi,**  
directeur de recherche à Sciences-Po, *Le Monde*, 29 juin

« La démondialisation est un concept réactionnaire. [...] Les moteurs de la mondialisation sont le porte-conteneurs et Internet, et la technologie ne reviendra pas en arrière! »

**Pascal Lamy,**  
directeur général de l'Organisation mondiale du commerce, *Le Monde*, 30 juin

## LES FAITS

**Années 1980.** L'ouverture des frontières économiques s'accélère et sa critique s'affirme. En France, Pierre Bourdieu, Robert Castel ou Dominique Méda dénoncent un dépérissement du politique dû à l'économie de marché. En 1996, Viviane Forrester fait de ces thèses un best-seller mondial : *L'Horreur économique* (Fayard). Parallèlement, un mouvement « altermondialiste » mondial se structure. En France, l'association Attac déclare « *qu'un autre monde est possible* » et participe aux manifestations géantes contre l'Organisation mondiale du commerce (OMC), à Seattle, en 1999.

**2002.** C'est dans ce contexte que le mot « démondialisation » apparaît pour la première fois, sous la plume de Walden Bello (*lire ci-contre*), économiste altermondialiste philippin, dans *Deglobalization, Ideas for a New World Economy* (Zed Books). Estimant que le commerce mondial se fait aux dépens des pays « du Sud », il prône la réaffirmation d'une souveraineté locale par la relocalisation de l'économie, l'autosuffisance et un démantèlement de l'OMC, de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international (FMI). Son but est politique : retrouver un contrôle politique de l'économie. Ce programme reste pourtant marginal au sein du mouvement altermondialiste qui préfère démocratiser la mondialisation économique au niveau international, par l'essor d'une société civile mondiale.

**2010.** Le terme fait florès. Assimilé au protectionnisme par Gordon Brown, il sert, selon lui, de repoussoir à l'esprit du Forum de Davos. En France, il brouille les oppositions politiques classiques : Arnaud Montebourg en fait le concept clef de son programme de candidat à la primaire socialiste en publiant *Votez pour la démondialisation* (Flammarion, 2011). Marine Le Pen s'empare aussi du concept alors que les altermondialistes d'Attac le qualifient de « *superficiel et simpliste* ».

## Walden Bello

Sociologue philippin, il fait ses études à Princeton et a connu l'exil aux États-Unis sous la dictature du Président Marcos. Il a fondé l'institut Focus for Global South qui regroupe les associations du Sud luttant contre la mondialisation néolibérale. Il a créé le concept de « démondialisation » en 2002 dans *Deglobalization. Ideas for a New World Economy* (Zed Books). En français, il a publié *La Fin de l'empire. La désagrégation du système américain* (Fayard, 2005).



Un poste frontières entre la Roumanie, membre de l'Union européenne, et la Moldavie. Une région où les enjeux de la mondialisation se font particulièrement sentir du fait de l'adhésion sous conditions de la Roumanie à l'espace Schengen.

### — Vous êtes l'inventeur du concept de démondialisation. Comment le définissez-vous ?

La mondialisation peut être vue comme un processus de désintégration des liens économiques, politiques et communautaires qui fondaient les nations. Le libre-échange et l'économie libérale les ont reconstitués à un autre niveau, abstrait et soumis au rythme effréné du capitalisme mondial. Pour utiliser les termes de l'historien de l'économie Karl Polanyi, je dirais que la mondialisation désolidarise l'économie du reste de la société. La démondialisation est la réinsertion de l'économie et du marché au cœur de la société. C'est un paradigme qui subordonne consciemment la logique du marché et la poursuite de la compétitivité aux valeurs de sécurité, d'équité, de justice et de solidarité sociale.

### — Que pensez-vous de l'utilisation française du terme « démondialisation », qui est repris dans le champ politique aussi bien par la gauche que par l'extrême droite ?

Il y a une version positive et une version négative de la démondialisation. La version positive cherche à la fois à retisser les liens de solidarité, à reconstruire les communautés qui ont été perturbées par la mondialisation et à approfondir l'accomplissement des droits universels à l'égalité, la justice et la démocratie. La version négative est juste une couverture politique et pseudo-intellectuelle pour le racisme, la xénophobie et l'autarcie.

### — Concrètement, si le prochain Président français optait pour la démondialisation, que se passerait-il ?

Je pense que ce serait un bel exemple donné au monde. Cela soulignerait que la mondialisation a échoué et qu'elle est réversible. La France prendrait alors la tête du mouvement de sortie d'un monde dominé par le modèle néolibéral anglo-américain. Cela encouragerait les nombreux leaders politiques qui ne croient plus à la mondialisation et au néolibéralisme mais hésitent encore à rompre avec ces paradigmes, car ils n'ont pas trouvé le courage d'entrer en terrain inconnu.

## » ANALYSE

En faisant irruption dans le débat français, la « démondialisation » crée la surprise : la mondialisation ne serait donc pas une évolution irréversible ? Serait-il possible d'échapper à ce vaste mouvement d'ouverture des marchés et de retrait des États qui mène le monde depuis trente ans ? Jusqu'ici économistes néolibéraux et grandes institutions internationales, affirmaient que cet élan était irrépressible. Invoquant David Ricardo, inventeur de la théorie des « avantages comparatifs », ils prétendaient que le commerce mondial enrichit chacun des partenaires, puisqu'il incite chacun à se spécialiser dans les domaines pour lesquels il est le plus doué. Même les antimondialistes s'étaient progressivement mués en altermondialistes, proposant de démocratiser l'espace des échanges internationaux. Que s'est-il passé pour que l'on ne propose plus un régime alternatif, mais régressif, de la mondialisation ? Simplement, le capitalisme a failli s'effondrer lors de la crise financière de 2008, et les peuples ne supportent plus d'être sacrifiés sur l'autel d'une économie de crise. Pour ses nouveaux critiques, la mondialisation a créé les conditions de sa fin : les pays « riches », appauvris, importent moins, les pays exportateurs ont développé un marché intérieur autosuffisant, et les pays pauvres ont intérêt à se protéger. Que signifie, dans ce contexte, le projet positif de sortir du processus ? On peut distinguer trois sens auxquels correspondent trois types d'action. Selon le premier, initié par Walden Bello, il s'agit pour des communautés paysannes appartenant aux pays du Sud, de défendre leur autonomie contre l'intégration dans le marché mondial, où ils auraient tout à perdre. Selon le second sens, défendu par des néokeynésiens comme Jacques Sapir ou Arnaud Montebourg, il faut établir de nouvelles barrières douanières pour sauvegarder les conditions sociales et écologiques des industries européennes. Comme le souligne Eddy Fougier, chercheur à l'Institut de relations internationales et stratégiques (Iris), « leur but n'est ni l'autosuffisance ni la sortie du marché mondial, mais de rester compétitif ! Ils prônent une bonne vieille politique keynésienne à l'échelle européenne ». Enfin, troisième sens de la démondialisation, présent dans l'extrême droite : il suffirait de sortir de l'euro, de l'Union européenne et du marché mondial pour retrouver une souveraineté nationale perdue... Face aux « démondialisateurs », les altermondialistes, à l'instar du conseil scientifique d'Attac, soutiennent que « dans bien des domaines à mutualiser : sauvegarde des écosystèmes, gestion et répartition des ressources rares qui font partie des biens communs (eau, terre, énergie...) », il faut « plus de mondialisation ». Attac au secours de la globalisation ? Un vrai retournement...



## LE DIABLE DANS LES DÉTAILS

PAR YVES MICHAUD

Philosophe, professeur à Paris-1, initiateur de l'Université de tous les savoirs. Il vient de faire paraître *Face à la classe. Sur quelques manières d'enseigner*, avec Sébastien Clerc (« Folio Actuel », Gallimard, 2010).



# Corps, âmes et âmes-corps

L'actuelle sacralisation du corps va de pair avec le contrôle croissant que l'homme exerce sur sa vie – et sa mort. Tant de matérialisme explique que, désormais, le vague à l'âme en soit réduit à faire appel à des « coaches », psychotropes et autres guides de bien-être. Bienvenue dans un monde mécanique,

**N**ous vivons dans l'obsession de la santé, de la forme, de la beauté. Soins esthétiques, gymnastiques, médicaux : le corps est l'objet de toutes nos attentions. Nous ne voulons plus mourir, et en plus nous voulons rester beaux. Il est tentant de dénoncer cette sacralisation du corps au nom des droits de l'esprit, mais personne n'est prêt à la refuser. Il est vrai que ça marche : l'espérance de vie ne cesse d'augmenter, et celui qui était un vieillard à 60 ans entend aujourd'hui de refaire sa vie. On ne me croira pas tant cela paraît loin, mais c'est en 1954 seulement que l'espérance de vie à la naissance des hommes en France a rattrapé... l'âge de la retraite – 65 ans. Depuis, elle est montée en 2009 à 77,8 années, et on nous annonce l'immortalité pour bientôt.

Cette obsession du corps va de pair (cause ou conséquence ?) avec un matérialisme désormais foncier : tout est corps. Comme nous sommes pieux et bien-pensants, nous n'osons quand même pas nous débarrasser complètement de l'âme. Aussi la simplifions-nous à l'extrême en la réifiant. Impossible de ne pas voir à quel point la psychologie a été gagnée par le simplisme en même temps qu'elle connaissait une diffusion de masse. On est passé de la psychanalyse complexe à la psychologie des conduites, et de cette psychologie des conduites à des manuels de bien-être. Il suffit de jeter un œil sur l'évolution du catalogue des grands

éditeurs – Odile Jacob ou les PUF –, les guides de bien-être ont remplacé les ouvrages théoriques – et ils se vendent.

De ce point de vue, les anathèmes antifreudiens d'Onfray me paraissent non seulement cohérents avec le matérialisme de leur auteur, mais, plus encore, en phase avec les considérations assez banales – selon moi – de Cyrulnik sur la résilience. Fini les complexités de la vie psychique, place à la physique de l'élasticité.

Corrélativement, si, pour le corps, les mots magiques sont molécules, Botox et stéroïdes, pour le peu qui reste d'une âme réifiée, il y a les psychotropes, les drogues et les thérapies devenues comportementales : inutile de perdre du temps à essayer de comprendre les sinuosités des affects et des pensées, il faut agir, reconfigurer notre âme à force d'exercices corporels et

autres *trainings*. En un sens, cette évolution n'a rien de condamnable, et elle n'a rien, non plus, de surprenant. L'humanité a subi jusque dans les dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle la négativité des risques de l'existence : on naissait, on survivait plus ou moins longtemps et plus ou moins bien – et on mourait. Selon qu'on avait de la chance ou pas. Pas de médecine ou presque, pas beaucoup plus de soins, une poignée de médicaments – juste des accompagnements palliatifs (et encore !) du mauvais sort. L'écrivain et médecin lyonnais Jean Reverzy, lui-même emporté prématurément par la maladie, a consacré des pages magnifiques à l'odeur aigre des corps fatigués qui se déshabillent avant une consultation toujours tardive et impuissante chez le médecin de quartier,

dans *Le Passage* [Julliard, 1954]. Effectivement, dans une telle impuissance, il ne restait que l'âme comme espoir de survie.

Notre contrôle sur notre vie et notre mort n'est pas devenu total, mais nous avons des raisons de croire qu'il est immense et va encore augmenter. Même au stade final d'un cancer, l'espoir subsiste... Les illusions du vouloir-vivre font des miracles. Tout appartient désormais à une sorte de monde de pièces mécaniques, gérables comme les éléments d'un stock, usinables et remplaçables. Du coup, les facultés mentales du sujet et le sujet lui-même comme pôle d'identité et capacité de gouverner se dissolvent. N'entendons-nous pas délinquants ou *addicts* (à tout et n'importe quoi) avouer leur impuissance et nier leur responsabilité parce que « ce n'était pas eux, mais leur pulsion ».

En 1949, le philosophe anglais Gilbert Ryle avait critiqué, dans son livre *La Notion d'esprit. Pour une critique des concepts mentaux* [disponible en français chez Payot, 2005], le mythe du « fantôme dans la machine ». Il s'en prenait à l'idée, selon lui cartésienne, d'une âme gouvernant de l'intérieur un corps et entendait montrer, au contraire, que nos comportements même les plus intellectuels peuvent entièrement être compris à partir de nos actions, c'est-à-dire des actions d'un corps.

Le fantôme est toujours dans la machine – mais il est lui-même devenu une machine.



# Master Philosophie

## Parcours Professionnel

### Option Édition et Journalisme

Licence  
de Philosophie  
exigée

❖ Tronc commun recherche (224h)

❖ Option professionnelle (228h + stage de 280h à 560h max.)

**Option Édition et Journalisme** Formation sur deux ans aux métiers de l'édition et du journalisme (presse écrite, radio, T.V. et web)

- 8 mercredis par semestre (10h à 13h et 14h à 17h)
- 12 témoignages de professionnels
- un stage de 2 à 4 mois au sein d'une maison d'édition ou d'une rédaction
- la création et la publication d'une revue philosophique

Ouvert  
aux doctorants

#### Conseil scientifique

Ludovic BLÉCHER, *Libération*  
Frédéric BOYER, Bayard  
Arthur COHEN, Hermann  
Laurence DEVILLAIRS, Seuil  
Jean-Paul ENTHOVEN, Grasset  
Alexandre LACROIX, *Philosophie Magazine*  
Gérard LECLERC, LCP  
Frédéric LENOIR, *Le Monde des Religions*  
Jacques MUNIER, France Culture  
Olivier POIVRE D'ARVOR, France Culture  
Nicolas WEILL, *Le Monde*

#### Intervenants

Laurent BECCARIA, XXI  
François BUSNEL, *Lire* et France 5  
Aude LANCELIN, *Le Nouvel Observateur*  
Paul GARAPON, P.U.F.  
François GÈZE, La Découverte  
Jean-Marie LACLAVETINE, Gallimard  
Christophe BARBIER, *L'Express*  
Hélène MONSACRÉ, Albin Michel  
Laurent NUNEZ, *Le Magazine Littéraire*  
Frédéric TADDÉI, France 3  
...



Inscriptions et contact :

Faculté de Philosophie 21 rue d'Assas 75006 Paris  
Tél. 01.44.39.84.86 - [scolarite.philosophie@icp.fr](mailto:scolarite.philosophie@icp.fr)



## LE CHANT DES SIGNES

PAR RAPHAËL ENTHOVEN

Philosophe et écrivain, il vient de publier *Le Philosophe de service* (Gallimard, 2011). Il produit *Les Nouveaux Chemins de la connaissance* sur France Culture (du lundi au vendredi, de 10 h à 11 h).

# Lady Gaga L'apparêtre

Elle est la nouvelle reine de la pop. Mais, plus qu'à sa musique, c'est à son allure extravagante et sans cesse changeante qu'elle doit sa célébrité. Sous les fards, y a-t-il une *vraie* personne, ou l'artiste n'est-elle qu'un masque, qui revendique la superficialité en tant que profondeur ?

**L**ady Gaga n'est qu'un phénomène. Ses collants de cuir, ses tenues de sirène, de steak, de nonne ou de coquine, ses cheveux blonds, verts, bruns, noirs ou blancs ne montrent qu'eux-mêmes, ou servent seulement à montrer qu'ils ne dissimulent rien. Lady Gaga n'a pas d'envers. C'est un feu d'artifices. Pile ou surface.

Elle – ou il – porte une infinité de visages, sans qu'aucun d'eux ne soit le *vrai*. Sous le fard, la figure est interchangeable. Le maquillage lui sert de peau, les contours de son corps sont ceux de ses vêtements. Lady Gaga, c'est l'homme invisible. Telle la boîte qu'un père mort a laissée dans son arrière-boutique avec, en son sommet, l'instruction « à ne pas ouvrir » et dont l'orphelin découvre (le jour où il l'ouvre quand même) qu'elle contient seulement une centaine d'étiquettes sur lesquelles est imprimée la mention « à ne pas ouvrir », Lady Gaga n'est qu'une façade, le paquet du cadeau. Comme son nom l'indique et comme ses costumes le montrent, Lady Gaga, ce n'est *personne*. Non pas n'importe quoi, mais *n'importe qui*. Ouvrez-la, vous ne trouverez rien. Gaga n'est que ce qu'elle affiche : une alchimie spectaculaire qui transforme l'intime en slogan, la viande en vêtement. Un pur *apparêtre* qu'on ne dissèque pas, mais qu'on découpe dans les journaux. Une invitation nerveuse à lâcher la proie pour la lumière.

Au journaliste qui s'admire d'avoir l'audace de lui demander si elle fait de l'art ou si elle se contente d'être célèbre, Gaga répond – génialement – que « *la célébrité elle-même est un art* ». Warhol n'aurait pas dit autre chose. Lady Andy. À ceux qui l'accusent d'être une coquille vide, Gaga objecte que c'est effectivement le cas : Lady Gaga, c'est un produit qui plaide coupable. Or l'époque ne sait pas quoi faire des images sans arrière-mondes. Comment accuser de triche la *personne* qui s'en vante ? Dire qu'on ment, n'est-ce pas dire vrai ? Le refus d'être dupe est encombré par tant d'intégrité. Gaga est trop honnête pour que les suspicieux lui fassent la peau : même sa vulve ne ment pas (« *With my muffin, I'm not lying*' »...



extrait de sa chanson *Poker Face*, 2008). Le goût de surmonter les apparences est pris au dépourvu par celle qui, d'emblée, s'offre à nos regards comme un mirage.

Loin d'être une imposture, Gaga est philosophe. Elle enseigne, par l'image, qu'un masque en cache toujours un autre. Elle renseigne sur le système où les moyens de communiquer l'emportent sur le message à transmettre. Enfin, elle montre au cœur mis à nu qu'il enfle à son insu le costume de la nudité. C'est la raison pour laquelle Gaga est populaire, alors que les commentateurs s'en méfient. Son *apparêtre* a sauté l'étape du décryptage. Gaga est un spectacle immédiatement et intégralement intelligible, une pantomime qui enjambe les médiateurs. Il ne sert à rien de dire qu'elle fait de la daube ou qu'elle chante mal, puisqu'on le sait déjà. Par l'inconstance qui lui sert d'identité, elle échappe aux griffes des demi-habiles qui se trouvent intelligents de réduire le superficiel à la platitude et l'excès à l'insignifiance. Le seul artifice qui manque à Gaga, c'est l'illusion d'avoir en fait (ou « au fond ») une personnalité. Contrairement à Madonna, Marilyn et toutes celles dont la légende garantit l'authenticité, Lady Gaga est la seule image à ne pas revendiquer, en plus, le droit d'être quelqu'un. Gaga n'a pas d'excuse : impossible de l'attaquer. Quand on la regarde, on ne voit qu'elle. Quand elle apparaît, l'œil est soudain dispensé d'avoir à chercher un sens. Profondément superficielle ou bien superficielle par profondeur, la reine des avatars est une preuve que, comme dit Meriam Korichi, « *le sens du monde dans lequel nous vivons est à la surface des images qu'il produit* » (Andy Warhol, Gallimard, 2009).

# salon zen

DÉVELOPPEMENT PERSONNEL ET BIEN-ÊTRE

**Entrée gratuite**  
pour 2 personnes avec cette page  
ou à télécharger sur  
[www.salon-zen.fr](http://www.salon-zen.fr)

**29 sept. - 3 oct. 2011**

11h - 19h nocturne 21h le vendredi 30

**Paris Espace Champerret**

M° Porte de Champerret • 01 45 56 09 09

[www.salon-zen.fr](http://www.salon-zen.fr)

**Spas**  
Organisation  
de salons

## CONFÉRENCES : LES MODERNITÉS

- Jeudi - L'art d'être en relation aujourd'hui
- Vendredi - Des solutions pour un mieux-être ambiant
- Samedi - Quand le travail devient une souffrance
- Dimanche - L'INREES : un regard scientifique sur l'inexpliqué
- Lundi - Psycho, sexo, mélo : quelle actualité dans le couple ?

De jeudi à lundi à 14h et 16h.

## LES MIDIS PHILOSOPHIQUES

Tous les jours à 12h.

- Jeudi - Marie-Angel Chevrier - La Genèse du Temps
- Vendredi - Rafik Smati - Eloge de la vitesse
- Samedi - Xavier Pavie - La méditation philosophique, l'apprentissage du temps
- Dimanche - Vincent Cespèdes - Le temps du désir : et si le temps était notre plus intime création ?
- Lundi - Jean-Louis Servan-Schreiber - Trop vite !

## 350 stands

- Développement personnel, centres de méditation, arts martiaux, pratiques corporelles
- Séjours bien-être, massages
- Cosmétiques bio ou naturels
- Phytothérapie et compléments alimentaires
- Maison zen
- Restauration bio et gourmande

## Des animations

- Des ateliers et cours pratiques
- Soirée musicale  
Vendredi 30 à 19h
- Espace Méditation
- Espace de jeux de développement personnel

Tous les programmes détaillés sur [www.salon-zen.fr](http://www.salon-zen.fr)

téva

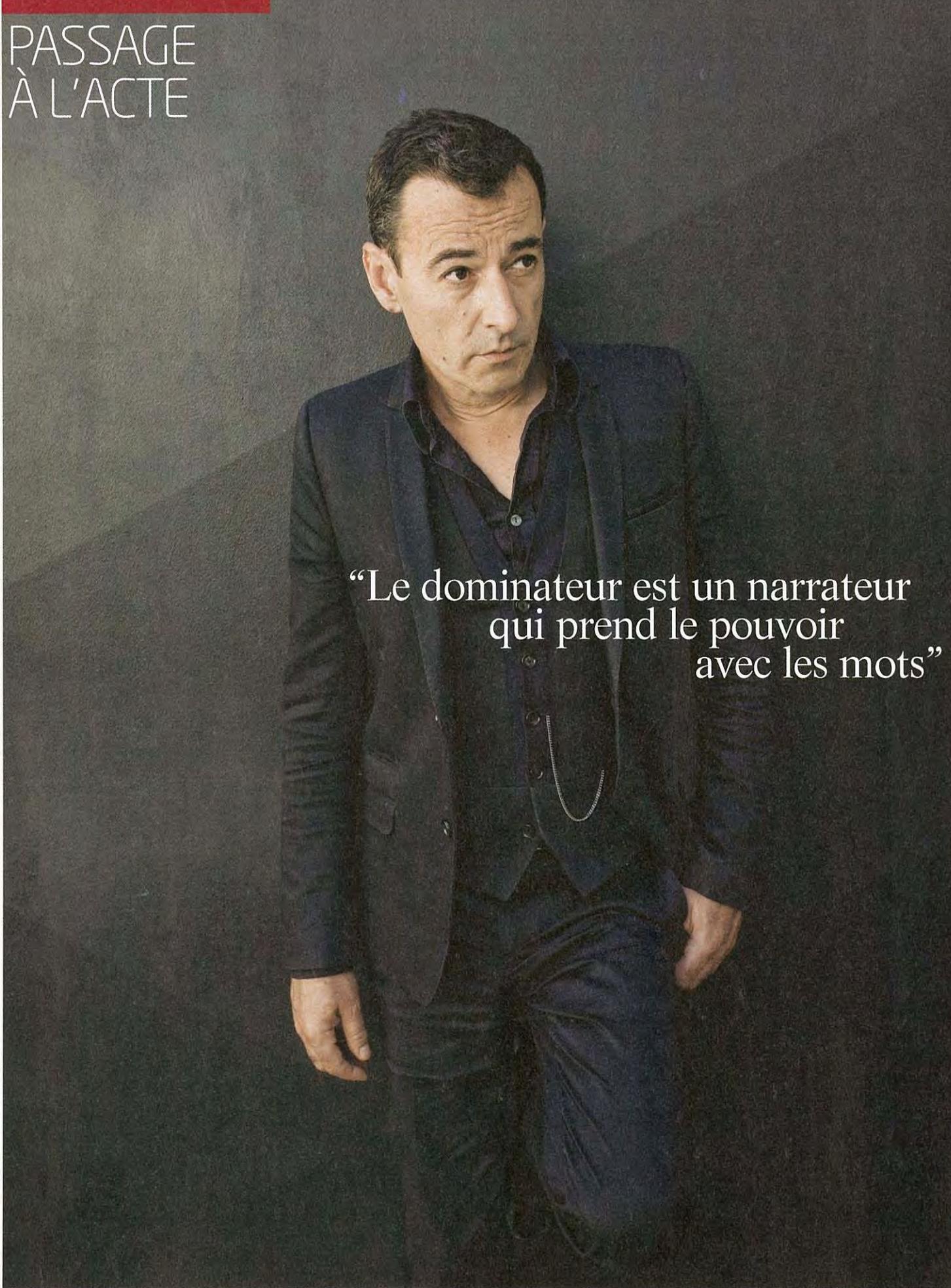
Direct Matin

buddhachannel

meditationfrance  
Le portail web de la Spiritualité aujourd'hui

CLES

prima  
Source d'inspiration



“Le dominateur est un narrateur  
qui prend le pouvoir  
avec les mots”

# MAÎTRE OU NE PAS MAÎTRE

« **L**e cuir, c'est une affaire de famille. » Ainsi Hieros, maître sadomasochiste, évoque-t-il le souvenir de son père, représentant auprès d'un célèbre maroquinier... Au café où nous avons rendez-vous, l'homme se révèle dandy, plutôt flanelle que cuir, arborant un élégant costume trois-pièces à rayures. Et un sourire aux lèvres. Sa joie a pourtant été récemment endeuillée par le décès de Mo, son ami, compagnon de ses débordements sadomasochistes. « *Mo était cardiaque. Il voulait finir sur scène, comme Molière. Il est mort en plein élan SM* », raconte Hieros qui a choisi son pseudonyme en 1993 – « sacré » en grec, rimant avec *eros*. Ensemble, les deux camarades avaient cosigné un livre dérangentant, paru en 2010 aux éditions Léo Scheer : *Le Sexe fort*, entrecroisement de dialogues entre des « joueurs », praticiens SM, et des lettres de femmes soumises. Notre dominateur, concepteur-rédacteur dans la vie de tous les jours, s'y essaie à un court autoportrait. À la troisième personne : « *La quarantaine mince et brune, grand manieur d'idées et de mots, c'est un porte-plume qui a trop aimé les femmes pour penser à nourrir d'éventuels lecteurs. Cet ouvrage fait exception. Au cuir des beaux livres, il préfère celui de la ceinture épaisse qu'il utilise pour conduire une soumise au milieu des étoiles intérieures.* » Le septième ciel s'atteint dans la douleur.

## Surtout pas à la vanille

Un paradoxe parmi d'autres pour ceux qui ne sont pas « vanille », entendez les gens « normaux » qui en restent à des ébats indolores, cet « ennuyeux contact des corps ». Car si la femme est humiliée, elle est aussi le « sexe fort » pointé par l'ouvrage. « *Ce sont les femmes qui fixent les règles. Je suis soumis aux possibilités de la soumise* », explique le dominateur hétérosexuel. Il poursuit : « *La soumise a besoin d'être libérée de sa liberté.* » Pour saisir ce retournement de la soumission en autonomie, Hieros et son acolyte n'ont pas hésité à faire claquer un coup de fouet nommé Hegel : « *Comme conscience refoulée en elle-même, la soumission s'intériorisera et se convertira en une véritable indépendance.* » Nous touchons là le cœur du sadomasochisme, érotisme fondé sur un contrat entre deux parties. Ce qui apparaît à beaucoup comme un tabou moral est pour les intéressés une création commune, une relation éthique qui fait explorer les frontières du bien et du mal : « *Comment accepter de devoir faire du mal aux femmes pour leur faire du bien ?* », interroge Hieros. C'est une femme, Irize, qui lui a fait se poser cette diabolique question. Il en est tombé éperdument amoureux. L'homme avait déjà atteint la quarantaine quand elle l'a initié au véritable « plaisir-douleur », radicalisant une activité qu'il goûtait depuis vingt ans en « tiède libertin ». Le gant de velours est devenu main de fer. Et s'est brisé. Profondément masochiste, Irize a fait vivre à Hieros une transgression, le conduisant en territoire morbide, jusqu'à l'insoutenable. Un tatouage orne aujourd'hui l'intérieur de son poignet : « *Nevermore* », « plus jamais » en anglais. « *Le SM est un jeu pour moi. Un jeu qui doit rester un jeu. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour intensifier la vie. Un outil pour ne pas s'endormir, pour ritualiser son existence.*

Loin des idées reçues sur le sadomasochisme, le maître dominateur **Hieros**, concepteur-rédacteur dans le « civil », défend une vision théâtrale et passionnée de sa pratique sexuelle. Une quête de soi à travers l'autre. PAR JULIETTE CERF / PHOTOS ÉLODIE CREBASSA

## Dates clés

1964  
Naissance à Paris.  
2002  
Naissance de sa fille.  
2007  
Rencontre Irize, qu'il fréquente jusqu'en 2010.  
2010  
Publication du *Sexe fort* (Léo Scheer), cosigné avec son ami, Mo.  
2011  
Décès de Mo.

« La ritualisation, c'est la maîtrise de l'espace et du temps. » Deux images reviennent sans cesse dans la bouche de cet anarchiste qui se considère comme un enfant de Nietzsche et des Rolling Stones : le théâtre et le rock'n'roll. Passer d'une sexualité « vanille » à une sexualité SM, c'est « *comme passer de Bill Haley aux Rolling Stones!* » C'est « *sortir du profane pour entrer sur une scène sacrée. Le sadomasochisme, c'est du théâtre, mais le théâtre est pour moi la seule chose sérieuse. Tout le reste n'est qu'hypocrisie* », explique Hieros. « *Nous ne sommes pas des obsédés sexuels, mais des obsédés amoureux. Je veux pouvoir dire à la femme que j'aime : "je t'écris une pièce de théâtre, tu joues dedans, tu la joueras tous les soirs. Et il y aura une suite."* »

## Au début est le verbe

Hieros épingle au passage tous ces « *Tartuffe* », ces hommes qui s'endorment sur leur canapé, une bière à la main devant un match de foot. Et ne rate pas non plus les adeptes du « *SM à la papa* », qui rejouent, selon lui, sous une forme déguisée, la domination masculine traditionnelle. Le maître, deux fois divorcé et père d'une petite fille de 8 ans, hait les codes de la virilité, du machisme. « *Au début est le verbe. Le dominateur est un narrateur qui prend le pouvoir avec les mots, et non avec son phallus* », résume cet écrivain public. Il n'est pas rare en effet qu'aucun rapport sexuel *stricto sensu* n'ait lieu lors d'une séance sadomasochiste, construite sur le suspens : « *Le verbe se loge entre le possible et le réel.* » Faire, dans ce cas, c'est dire. Gilles Deleuze l'avait déjà bien souligné : « *Les choses doivent être dites, promises, annoncées, soigneusement décrites avant d'être accomplies.* » Le siège de la jouissance se loge dans le cerveau ; Deleuze, auteur de *Présentation de Sacher-Masoch. Le froid et le cruel* (Minuit, 1967) pointe encore ce va-et-vient de « *la déssexualisation (du sexe) à la resexualisation (de la pensée)* ». Un tête-à-tête philosophique ? « *Un dominateur, pour moi, c'est quelqu'un qui n'a rien à prouver, mais tout à apprendre* »...

ANALYSE

# QUE SIGNIFIE LE 11 SEPTEMBRE ?

L'attentat qui a détruit les tours jumelles de New York, il y a dix ans, a tout de suite été vécu comme une entrée spectaculaire dans le XXI<sup>e</sup> siècle. C'est donc logiquement un événement que les plus grands philosophes ont commenté, dans les jours et l'année qui suivirent. Voici onze interprétations du 11 Septembre, représentatives d'un vaste spectre idéologique, allant de l'extrême gauche aux néoconservateurs.

PAGES COORDONNÉES PAR ALEXANDRE LACROIX  
TRADUCTIONS DE MYRIAM DENNEHY

Les États-Unis touchés sur leur sol par une attaque terroriste qui a marqué l'histoire.



**J + 5 jours** Edward Saïd

## ATTENTION AUX SIMPLIFICATIONS DANGEREUSES !

« La plupart des commentaires ont répercuté, voire magnifié les réactions bien prévisibles des Américains : deuil, colère, indignation, sentiment de vulnérabilité, appels à la vengeance. Après les formules de condoléances et les déclarations patriotiques, la classe politique et les soi-disant experts ont martelé que nous n'aurions de cesse de nous battre tant que le terrorisme ne serait pas éradiqué. Nous sommes en guerre contre le terrorisme, paraît-il. Mais où, sur quel front, dans quel objectif ? On se contente de montrer du doigt le Moyen-Orient et l'Islam en répétant que le terrorisme doit être vaincu. [...] Or, dans le monde musulman, les États-Unis représentent une puissance arrogante, qui s'est illustrée par un soutien indéfectible à Israël et à plusieurs dictatures arabes, par un refus de dialoguer avec des mouvements laïques et des peuples dont les griefs méritaient pourtant d'être entendus. Dans cette perspective, l'antiaméricanisme ne repose pas tant sur la haine de la modernité ou sur la jalousie de la technologie que sur des interventions concrètes, des déprédations avérées, comme les sanctions imposées au peuple irakien ou la caution apportée à l'occupation des territoires palestiniens depuis trente-quatre ans. Aujourd'hui, Israël n'hésite pas à profiter de la catastrophe qui a frappé les États-Unis pour intensifier l'occupation militaire et l'oppression des Palestiniens. [...]

Brandis sans discernement, l'Islam et l'Occident sont de piètres étendards. Est-il bien nécessaire de condamner les générations futures à une guerre interminable et à des souffrances sans fin, sans prendre le moindre recul, sans démêler les liens entre injustice et oppression, sans chercher à se concerter et à s'éclairer mutuellement ? Une politique digne de ce nom ne peut prendre appui sur la diabolisation de l'autre, d'autant qu'il est maintenant possible d'étouffer le terrorisme à sa source en luttant contre l'injustice, d'appréhender les terroristes et de les mettre hors d'état de nuire. Un tel apprentissage suppose de la patience, mais cela ne vaut-il pas mieux que de se lancer tête baissée dans la violence ? »

*/ The Observer, le 16 septembre 2001 /*

✳ **L'auteur** Palestinien ayant pris la nationalité américaine, professeur de littérature comparée à l'université Columbia à New York, Edward Saïd a écrit *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* (Seuil, 2005). Il y dénonce la manière dont l'Occident perçoit l'Orient, substituant ses fantasmes à la réalité.

🕒 **Le contexte** Cinq jours après les attentats, Edward Saïd invite à ne pas tomber dans le piège du choc des civilisations. C'est lorsqu'on ignore la complexité du monde arabe et des États-Unis qu'on risque de les monter l'un contre l'autre, provoquant des guerres aussi absurdes que meurtrières.

**J + 24 heures** Noam Chomsky

## UN CADEAU À LA DROITE NATIONALISTE AMÉRICAINE

« Les attentats du 11 Septembre sont parmi les plus atroces de l'histoire, même si, en nombre de victimes, ils restent en deçà du bombardement du Soudan, notamment : ordonné par Clinton sans aucune raison valable, il a anéanti la moitié de l'industrie pharmaceutique du pays et a fait des dizaines de milliers de morts (les États-Unis ayant réussi à étouffer une enquête de l'ONU, ce bilan reste imprécis). [...] Ici encore, les premières victimes ont été des travailleurs : femmes de ménage, secrétaires, pompiers... Ces attentats auront sans doute de sinistres répercussions sur les Palestiniens et d'autres peuples opprimés. On peut aussi s'attendre à une surenchère sécuritaire, au préjudice des droits civils et des libertés individuelles. [...] Au fond, ces attentats sont un cadeau à la droite nationaliste américaine et à tous ceux qui entendent s'imposer par la force. Sans parler des probables ripostes américaines, qui risquent à leur tour de provoquer d'autres attentats, plus meurtriers encore. L'avenir est bien plus sombre encore qu'il ne l'était à la veille de ces événements tragiques. »

*/ « A Quick Reaction » (« une réaction rapide »), Counterpunch, le 12 septembre 2001 /*

✳ **L'auteur** Professeur de linguistique, Noam Chomsky (né en 1928) est aussi l'un des plus grands critiques des médias et de la politique extérieure américaine. Ses essais, parmi lesquels *Propagande, Médias, Démocratie* (avec Robert W. McChesney, Écosociété, 2000) ou *Pirates et Empereurs. Le terrorisme dans le monde actuel* (Fayard, 2003), sont des références pour la gauche radicale partout dans le monde.

🕒 **Le contexte** Chomsky réagit dès le lendemain aux attentats ! Il comprend vite que ces attaques vont servir de prétexte à la droite américaine pour rogner les libertés. Mais il chausse aussi des lunettes idéologiques déformantes, qui lui font manquer la dimension historique, planétaire, de l'événement. Il traite les faits comme une simple péripétie de la politique extérieure américaine.

**J + 6 semaines** Jürgen Habermas

## LA NAISSANCE DU TERRORISME GLOBAL

« Dans une certaine mesure, le terrorisme des Palestiniens reste un peu un terrorisme à l'ancienne. [...] Le but est d'annihiler de manière aveugle des ennemis, femmes et enfants compris. C'est la vie contre la vie. Il est différent à cet égard du terrorisme pratiqué sous la forme paramilitaire de la guérilla [...]. Face à cela, le terrorisme global, qui a culminé dans l'attentat du 11 septembre 2001, porte les traits anarchistes d'une révolte impuissante en ce qu'il est dirigé contre un ennemi qui, dans les termes pragmatiques d'une action obéissant à une finalité, ne peut absolument pas être vaincu. Le seul effet possible est d'instaurer dans la population et auprès des gouvernements un sentiment de choc et d'inquiétude. D'un point de vue technique, la grande sensibilité de nos sociétés complexes à la destructivité offre des occasions idéales à une rupture ponctuelle des activités courantes, capable d'entraîner à moindres frais des dégâts considérables. »

/ Propos recueillis par G. Borradori. Extrait du *Concept du 11 Septembre* (Galilée, 2004) /

✪ **L'auteur** Jürgen Habermas est la grande figure de la philosophie politique allemande dans l'après-guerre. Son chef-d'œuvre est la *Théorie de l'agir communicationnel* (Fayard, 1987). Habermas propose un éloge de la démocratie délibérative, au sens où les principes sur lesquels repose l'organisation collective doivent être le produit d'une discussion publique pour être vraiment recevables.

☉ **Le contexte** Giovanna Borradori, universitaire italienne, se trouvait à New York au moment du 11 Septembre. Elle s'est aperçue que Jürgen Habermas et Jacques Derrida devaient séjourner là en octobre-novembre 2001. Elle a croisé leurs regards sur l'événement dans *Le Concept du 11 Septembre* (Galilée, 2004). Pour Habermas, le 11 Septembre a mis fin à la confiance spontanée qu'avait l'Amérique en son propre destin.

**J + 6 semaines** Jacques Derrida

## UNE EFFRACTION QUI FAIT DATE

« Le 11 Septembre », dites-vous – ou, puisque nous sommes d'accord pour parler deux langues, “September eleventh”. [...] Pour m'inviter à en parler, vous rappelez [...] une datation qui envahit notre espace public et notre vie privée depuis cinq semaines. Quelque chose *fait date*, dirais-je selon l'idiome français. [...] Cela suppose que “quelque chose” arrive pour la première et dernière fois, “quelque chose” qu'on ne sait pas encore bien identifier, déterminer, reconnaître, analyser mais qui devrait désormais rester inoubliable : événement ineffaçable dans l'archive commune d'un calendrier universel. [...] Le monde entier se sent obscurément affecté par une effraction qui n'est pas seulement présentée, en tant qu'effraction, comme sans précédent dans l'histoire (la première violation du territoire national des États-Unis depuis près de deux siècles [...]), en tout cas dans le fantasme qui prévaut depuis toujours), mais comme une effraction d'un type nouveau. [...] Cette effraction viole le territoire d'un pays qui, même aux yeux de ses ennemis, et surtout depuis ladite “fin de la guerre froide”, joue un rôle virtuellement souverain parmi les États souverains. Et donc le rôle de garant ou de tuteur de tout ordre mondial. »

/ Propos recueillis par G. Borradori. Extrait du *Concept du 11 Septembre* (Galilée, 2004) /

✪ **L'auteur** Le père de la déconstruction, qui a publié *L'Écriture et la Différence* (Minuit, 1967), est aussi l'un des philosophes les plus appréciés aux États-Unis.

☉ **Le contexte** Attentif au langage, Derrida montre comment ces événements ont marqué une date. Au point de faire du « 11 Septembre » un nom propre, et même un concept.

**J + 7 semaines** Jean Baudrillard

## LE SUICIDE DE L'OCCIDENT

« La condamnation morale, l'union sacrée contre le terrorisme sont à la mesure de la jubilation prodigieuse de voir détruire cette superpuissance mondiale, mieux, de la voir en quelque sorte se détruire elle-même, se suicider en beauté. Car c'est elle qui, de par son insupportable puissance, a fomenté toute cette violence infuse de par le monde, et donc cette imagination terroriste (sans le savoir) qui nous habite tous. [...] Que tout le monde sans exception en ait rêvé, parce que nul ne peut ne pas rêver de la destruction de n'importe quelle puissance devenue à ce point hégémonique, cela est inacceptable pour la conscience morale occidentale, mais c'est pourtant un fait, et qui se mesure justement à la violence pathétique de tous les discours qui veulent l'effacer. À la limite, c'est eux qui l'ont fait, mais c'est nous qui l'avons voulu. [...] Quand les deux tours se sont effondrées, on avait l'impression qu'elles répondaient au suicide des avions-suicides par leur propre suicide. On a dit : “Dieu même ne peut se déclarer la guerre.” Eh bien si. L'Occident, en position de Dieu (de toute-puissance divine et de légitimité morale absolue) devient suicidaire et se déclare la guerre à lui-même. [...] Il est d'ailleurs vraisemblable que les terroristes (pas plus que les experts!) n'avaient pas prévu l'effondrement des Twin Towers, qui fut [...] le choc symbolique le plus fort. L'effondrement symbolique de tout un système s'est fait par une complicité imprévisible, comme si, en s'effondrant d'elles-mêmes, en se suicidant, les tours étaient entrées dans le jeu pour parachever l'événement. »

/ *Le Monde*, le 2 novembre 2001. Texte repris dans *L'Esprit du terrorisme* (Galilée, 2001) /

✪ **L'auteur** Jean Baudrillard est une figure tutélaire de la *French Theory*, si en vogue sur les campus américains. Analyste de la *Société de consommation* (Gallimard, 1970) et de la catastrophe, Jean Baudrillard a fait un portrait étonnant des États-Unis dans *Amérique* (Grasset, 1986).

☉ **Le contexte** Cet article a provoqué un tollé des deux côtés de l'Atlantique. Ce qui a le plus choqué, c'est qu'il a pris l'événement pour un acte symbolique, pour un signifiant-tremplin pour une glose inspirée, sans s'attarder sur son caractère dramatique, ni même sur sa réalité géostratégique.

**J + 3 mois** *Martha Nussbaum*  
**UNE COMPASSION TROP SÉLECTIVE**

« **E**n ces temps difficiles, nous éprouvons pour notre pays des émotions intenses [...] Les médias présentent ces attentats comme une tragédie nationale, et c'est bien ainsi que nous les percevons. S'ils nous paraissent funestes, c'est qu'ils nous touchent, nous Américains. Il ne s'agit pas seulement ici de vies humaines, mais de vies américaines. Pour la première fois dans l'histoire des États-Unis, la Terre s'est arrêtée de tourner. Pourtant, ailleurs dans le monde, d'autres désastres frappent nos semblables. Le génocide rwandais ne nous a même pas assez émus pour nous inciter à une intervention humanitaire. Inondations, tremblements de terre, cyclones, sans parler des milliers de victimes que font chaque jour la malnutrition et la maladie : cela ne suffit pas à bouleverser le monde américain, à susciter un tel élan de compassion. Sans doute la compassion est-elle ancrée dans notre patrimoine génétique. Pour autant, ce sentiment n'est pas irréflecti. Comme l'a montré Aristote, la compassion repose même sur une triple réflexion : un mal est échu à autrui ; ce mal n'était pas (ou pas entièrement) de son fait ; nous y sommes nous-mêmes vulnérables. La compassion établit ainsi un lien psychologique entre notre intérêt personnel et les maux qui frappent notre prochain. [...] Nous avons été élevés dans la conviction que tous les hommes sont égaux en droit. [...] Or, nos émotions semblent exprimer le contraire : ce sont nos proches que nous pleurons, pas ceux qui nous sont étrangers. Dans l'ensemble, les Américains s'émeuvent pour l'Amérique, et tant pis pour l'Inde, la Russie ou le Rwanda. »

/ Extrait de « *Cosmopolitan Emotions?* » (« Des émotions cosmopolites ? »), paru dans *New Humanist*, vol. 116, hiver 2001 /

✪ **L'auteur** Martha Nussbaum est une grande figure de la philosophie morale contemporaine. Spécialiste de la Grèce antique, elle a réhabilité le rôle des émotions dans nos jugements moraux, notamment dans *The Therapy of Desire. Theory and Practice in Hellenistic Ethics* (Princeton University Press, 1994) et *La Connaissance de l'amour* (Cerf, 2010).

🕒 **Le contexte** Dans la lignée de son travail sur les émotions, Martha Nussbaum – convertie au judaïsme dans les années 1970, mais très critique à l'égard de la politique israélienne – s'interroge ici sur la compassion dont ont été entourées les victimes du 11 Septembre et se demande si elle est, ou non, proportionnée (et adéquate).

**J + 4 mois** *André Glucksmann*  
**UNE DIVINISATION DU NÉANT**

« **Q**u'est-ce que Dieu pour un nihiliste ? Le génie du Déluge ! De cet ensemble de perfections et de puissances dont se pare le Créateur du Ciel et de la Terre, seule, ici, est retenue l'aptitude à punir et à dé-créer. L'Être qu'adore le nihiliste croyant [...] n'est pas celui qui tire les mondes du néant, mais celui qui menace de les retourner à leur nullité initiale. « Si Dieu retirait Sa puissance créatrice des choses qu'Il a créées, elles retomberaient dans leur premier néant. » [saint Augustin, *La Cité de Dieu*]. La faculté de produire *ex nihilo* se double, estiment nombre de théologiens, d'un pouvoir corrélatif d'*annihilatio*. Il suffit que la main du Tout-Puissant se retire de Son œuvre pour que celle-ci se réduise *ad nihilum*, à rien. [...] Tandis que les religions traditionnelles réservent à l'Être suprême le maniement d'une pareille force éradicatrice [...], voici que la fureur est descendue du Ciel sur la Terre. À charge pour le croyant de reconnaître le doigt de Dieu dans le doigté de Ben Laden. [...] Livresse extatique des apocalypses islamistes coagule des passions parfaitement plates, banales et profanes ? Derrière la promotion mystique d'Allah en Dieu guerrier se profile la vérité vulgaire d'une divinisation de la guerre. »

/ Extrait de *Dostoïevski à Manhattan* (R. Laffont, janvier 2002) /

✪ **L'auteur** Très engagé en mai 1968, puis militant maoïste, André Glucksmann a évolué vers un certain atlantisme, au sein notamment de la revue *Le Meilleur des mondes*, défendant les choix stratégiques de l'administration Bush et les idées du courant néoconservateur.

🕒 **Le contexte** Face aux attentats du 11 Septembre, André Glucksmann prend de la hauteur dans son essai *Dostoïevski à Manhattan*, l'un de ses meilleurs livres, et s'interroge sur le type de foi qui inspire les fanatiques : sont-ils prêts à détruire le monde pour leur Dieu ?

**Un homme seul parmi les décombres, après l'effondrement de la première des deux tours du World Trade Center.**



**J + 9 mois** Robert Kagan

## UNE OCCASION POUR LES ÉTATS-UNIS DE MONTRER LEUR FORCE, ET POUR L'EUROPE, SA FAIBLESSE

« Aujourd'hui, le problème transatlantique n'a rien à voir avec George Bush. Tout est affaire de pouvoir. La force de frappe américaine est telle qu'elle suscite son propre usage. À l'inverse, la faiblesse militaire de l'Europe génère une aversion toute naturelle pour le recours à la force armée. Les Européens ont intérêt à construire un monde où la force ne compte pas, où la législation et les institutions internationales prédominent, où l'intervention unilatérale de nations puissantes est prohibée, où toutes les nations, quelle que soit leur puissance, sont égales en droit et protégées par des règles internationales communes. Les Européens ont tout intérêt à abroger les lois brutales d'un monde anarchique et hobbesien, où seule la puissance garantit la sécurité et la réussite de la nation. [...] Même quand ils parviennent à s'entendre sur la définition de l'ordre mondial qu'ils cherchent à instaurer, les Américains et les Européens ne sont pas d'accord sur ce qui menace cet effort international. À l'heure actuelle, leur principal différend tient à l'appréciation de ce qui constitue une menace tolérable ou intolérable. Cela renvoie justement à une disparité de puissance.

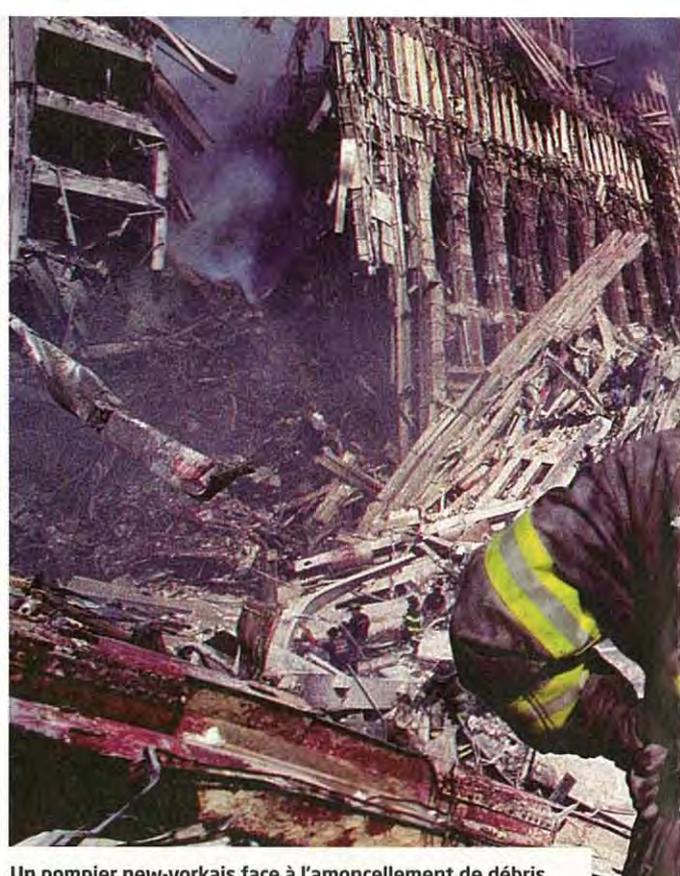
Les Européens considèrent que les Américains, protégés pendant des siècles par deux océans, entretiennent des exigences sécuritaires déraisonnables. De par leur histoire, les Européens ont appris à gérer le danger, à côtoyer le mal. D'où leur plus grande tolérance envers les menaces que peuvent poser l'Irak de Saddam Hussein ou l'Iran des ayatollahs. Les Américains, d'après eux, s'exagèrent le caractère menaçant de ces régimes. [...]

En toute logique, les Européens ont conclu qu'il valait mieux tolérer la menace posée par Saddam Hussein que se risquer à le renverser. Les Américains, plus puissants, ont un moindre seuil de tolérance envers Saddam Hussein et ses armes de destruction massive, en particulier depuis le 11 Septembre. Les Européens estiment que les Américains sont obsédés par la résolution de problèmes, mais n'est-il pas généralement vrai que ceux qui ont une plus grande capacité à régler des problèmes sont plus à même d'intervenir ? Les États-Unis ont les moyens d'envahir l'Irak et de renverser Saddam Hussein ; plus de 70 % des Américains se disent donc favorables à cette intervention. Pour les Européens, en revanche, une telle perspective est inconcevable et effrayante. »

*1 « Power and Weakness » (« la puissance et la faiblesse »), paru dans Policy Review, n° 113, juin-juillet 2002 /*

✪ **L'auteur** Politologue, diplômé de Yale et de Harvard, Robert Kagan est le chef de file des néoconservateurs américains. Il a été le conseiller des républicains en politique étrangère sous les présidences Reagan et Bush. Il a notamment signé *Dangerous Nation. America's Place in the World from its Earliest Days to the Dawn of the Twentieth Century* (« Nation dangereuse. La place de l'Amérique dans le monde de ses premiers jours jusqu'au crépuscule du XX<sup>e</sup> siècle », Knopf, 2006).

📌 **Le contexte** Cet article publié moins d'un an après le choc du 11 Septembre a eu un immense retentissement : non seulement il légitimait l'intervention des États-Unis en Irak, le discours de Bush sur l'« axe du mal », mais il renvoyait dans le camp de la pusillanimité et de la peur les protestations européennes. C'est aussi un texte qui transforme le 11 Septembre en clash opposant l'Amérique et l'Europe.



Un pompier new-yorkais face à l'amoncellement de débris.

**J + 11 mois** Francis Fukuyama

## CELA NE CHANGE PAS LA FIN DE L'HISTOIRE

« La thèse de la "fin de l'histoire" renvoie au processus de modernisation. [...] Ce processus est universel et finira par entraîner l'ensemble des sociétés. Dans cette perspective, le 11 Septembre est une pierre d'achoppement, mais il n'a rien d'insurmontable. Ben Laden, al-Qaïda, les talibans et l'islamisme radical posent certes un défi idéologique à la démocratie libérale occidentale, un défi d'une certaine façon plus lourd que celui du communisme. Sur le long terme, il est cependant peu probable que l'islamisme offre une alternative crédible et s'impose *de facto* comme l'idéologie dominante. S'il ne paraît guère attrayant aux non-musulmans, il ne répond pas non plus aux aspirations de la grande majorité des musulmans eux-mêmes. [...] Le 11 Septembre est un obstacle important mais, à terme, la modernisation et la mondialisation resteront les principes directeurs de la politique mondiale. »

*1 Extrait de l'allocation « Has History restarted since September 11 ? » (« L'Histoire a-t-elle recommencé depuis le 11 Septembre ? »), prononcée à Melbourne, le 8 août 2002 /*

✪ **L'auteur** Fukuyama a signé le best-seller *La Fin de l'Histoire et le dernier homme* (Flammarion, 1992), où il clamait que l'alliance de la démocratie libérale et du capitalisme allait triompher partout, et qu'il n'existait aucun modèle alternatif.

📌 **Le contexte** Le 11 Septembre a, semble-t-il, apporté un démenti fatal aux thèses de Fukuyama sur l'achèvement de l'Histoire en happy-end prospère. Dans ce discours, le célèbre hégélien contre-attaque avec brio.



**J + 15 mois** Michael Walzer

## POURQUOI IL EST JUSTE DE TUER LES TERRORISTES SANS LES JUGER

« Comment réagir ? Pour ma part, je suis partisan d'une réponse multilatérale : la "guerre" contre le terrorisme demande à être menée sur plusieurs fronts. [...] Elle ne doit pas prendre pour cibles des innocents (comme le font les terroristes). Dans l'idéal, il faut nous approcher suffisamment de l'ennemi ou de ses soutiens pour être sûrs de les abattre. Quand nous combattons à distance, par des avions et des missiles, il convient d'envoyer des hommes en éclaireurs, pour sélectionner les cibles ou obtenir des renseignements fiables, sans surestimer l'intelligence de nos bombes. Si l'*hubris* technologique ne constitue pas un crime, elle peut entraîner des conséquences tragiques ; mieux vaut prévoir une marge d'erreur. [...] Dans la mesure où le réseau terroriste responsable des attentats du 11 Septembre a été identifié et qu'il a été soutenu par le régime taliban, il s'agit ici d'une guerre juste (quant à savoir si elle était prudente, c'était une question bien plus épineuse il y a quelques mois). [...] À mon sens, il ne faut pas concevoir la guerre comme une intervention policière destinée à amener les criminels devant la justice. Nous ne disposons sans doute pas de preuves suffisantes pour cela. Obtenues par des moyens détournés ou par nos troupes à l'étranger, les preuves qui ne proviennent pas d'archives officielles, comme celles qui ont été présentées aux procès de Nuremberg, mais d'e-mails interceptés et d'autres sources clandestines, ne seraient pas recevables devant un tribunal américain, ni devant une Cour de justice internationale [...]. Voulez-vous vraiment tenter des actions en justice maintenant, alors que les réseaux terroristes sont encore actifs ? Pensons aux prises d'otage et aux menaces d'attentats qu'elles ne manqueraient pas de déclencher. Le recours à des tribunaux militaires éviterait ces difficultés, parce que les règles en matière de preuves y seraient assouplies et les procès se dérouleraient à huis clos. Mais on perdrait alors en légitimité : il importe en effet que cette action soit largement visible. Des procès auront peut-être lieu plus tard, mais n'y comptons pas pour l'instant ; la fonction première de la "guerre" contre le terrorisme n'est pas rétrospective et punitive, mais anticipative et préventive. »

*« Five Questions about Terrorism » (« Cinq questions sur le terrorisme ») Dissent, hiver 2002 /*

✪ **L'auteur** Plutôt que de tenir un discours idéaliste de refus inconditionnel de la guerre, Michael Walzer n'a cessé de s'interroger sur les emplois légitimes de la force, réflexions qu'il a rassemblées dans un ouvrage désormais classique, *Guerres justes et injustes* (« Folio », Gallimard, 2006).

🕒 **Le contexte** Walzer dirige et anime *Dissent*, la grande revue de pensée libérale – au sens américain du terme, c'est-à-dire « de gauche » – aux États-Unis. Il revient sur la question de la lutte contre le terrorisme et avance des thèses d'une surprenante fermeté.

**J + 15 mois** Giorgio Agamben

## L'ÉTAT D'EXCEPTION PERMANENT

« Aujourd'hui, face à la progression continue de ce qui a pu être défini comme une "guerre civile mondiale", l'état d'exception tend toujours plus à se présenter comme le paradigme de gouvernement dominant dans la politique contemporaine. [...] La signification foncière de l'état d'exception, comme structure originale par laquelle le droit inclut en soi le vivant à travers sa propre suspension, est apparue dans toute sa clarté avec le *military order* que le président des États-Unis a décrété le 13 novembre 2001. Il s'agissait de soumettre les *non-citizens* suspects d'activités terroristes à des juridictions spéciales qui incluaient leur "détention illimitée" (*indefinite detention*) et leur traduction devant des commissions militaires. [...] La nouveauté de l'ordre du président Bush fut d'effacer radicalement le statut juridique de ces individus et de produire par là même des entités que le droit ne pouvait ni classer ni nommer. Non seulement les talibans capturés en Afghanistan ne peuvent pas jouir du statut de prisonniers de guerre défini par la Convention de Genève, mais encore ils ne correspondent à aucun cas d'imputation fixé par les lois américaines : ni prisonniers ni accusés, mais simple *détenues*, ils se trouvent soumis à une pure souveraineté de fait, à une détention qui n'est pas seulement indéfinie en un sens temporel, mais bel et bien par sa nature puisqu'elle échappe complètement à la loi et à toute forme de contrôle judiciaire. Avec le *détenue* de Guantanamo, la vie nue rejoint son indétermination la plus extrême. »

*« L'état d'exception », paru dans Le Monde diplomatique, le 12 décembre 2002 /*

✪ **L'auteur** Giorgio Agamben a composé une œuvre de philosophie politique traduite et commentée dans le monde entier, marquée par une approche à la fois poétique et polémique du « *biopouvoir* ». Sa suite d'essais *Homo Sacer* dénonce le totalitarisme latent à l'œuvre dans les démocraties contemporaines.

🕒 **Le contexte** *L'état d'exception* est le titre d'un livre appartenant au cycle *Homo Sacer*. Agamben y esquisse un parallèle entre Auschwitz et Guantanamo, pour montrer comment le pouvoir n'a eu de cesse de priver certains individus de tous leurs droits, pour s'exercer sur eux de manière totale.



POUR  
OU CONTRE  
LA QUESTION EN DÉBAT

# — Le cycle ouvert par le 11 Septembre s'est-il refermé ?

Dix ans après les attentats sur le sol américain, l'élimination d'Oussama ben Laden, les révolutions arabes et les retraits programmés d'Irak et d'Afghanistan ont semblé mettre un terme à la « guerre mondiale contre le terrorisme ». Ce serait oublier que la logique sécuritaire mise en place en 2001 est toujours active. Alors, le chapitre est-il vraiment clos ?

PAGES COORDONNÉES PAR MARTIN LEGROS

“



**Parag Khanna**

**Spécialiste indo-américain des relations internationales, il est membre du think-tank New America Foundation. Il a signé *How to Run the World. Charting a Course to the Next Renaissance* (Random House, 2011). Il a été conseiller du gouvernement américain sur les guerres en Irak et en Afghanistan, mais aussi auprès de Barack Obama pour sa campagne électorale.**

# Oui

## Le défi de la mondialisation a supplanté la guerre contre le terrorisme

Dans son dernier ouvrage, *Facts are Subversive* [“Les faits sont subversifs”, Atlantic Books, 2009], l'historien britannique Timothy Garton Ash qualifie de “*décennie sans nom*” la période qui s'étend des attentats du 11 septembre 2001 à l'élection de Barack Obama le 4 novembre 2008. Puis le discours dominant de la “guerre contre le terrorisme” a été supplanté par un message d'espoir, ainsi que par la nécessité de faire face à la crise financière mondiale.

En ce sens, l'assassinat d'Oussama ben Laden est survenu dans un contexte de préoccupations économiques où il n'avait déjà plus sa place. Le printemps arabe va permettre au monde musulman de participer aux débats internationaux sur la stabilité politique, l'ordre économique, les questions sociales, la gouvernance responsable et autres

sujets épineux auxquels aucun groupe terroriste ou parti religieux n'a su apporter de réponse. Bref, le monde est devenu trop complexe pour qu'on le réduise aux slogans d'une “guerre contre le terrorisme”.

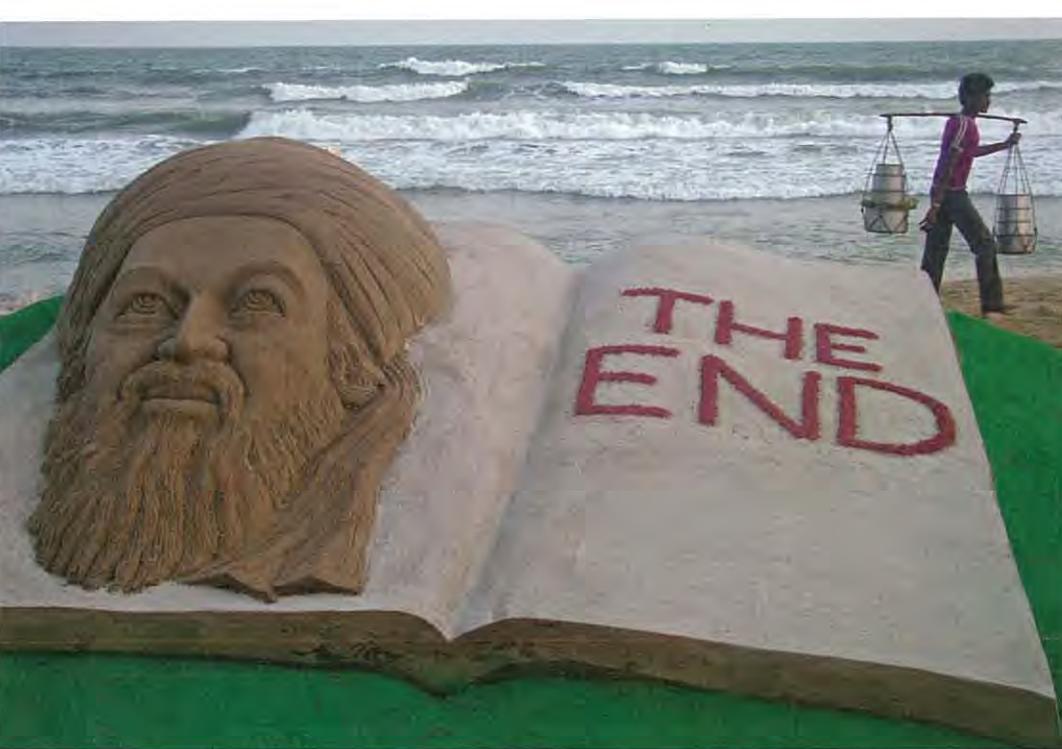
Dès lors que les considérations économiques prennent le pas sur les débats culturels, il faut aller au-delà des généralités formulées par le Consensus de Washington ou des institutions telles que le G20. La réaction américaine au 11 Septembre a certes promu la liberté en Irak et en Afghanistan, mais à quel prix ? Pour le reste du monde, ces interventions ont occulté le processus d'intégration commerciale et de croissance économique qui se déploie en Amérique latine, en Afrique, en Chine et en Inde. Au lendemain du 11 Septembre, nous nous sommes engagés dans un

réseau politico-économique qui s'étend à l'échelle nationale et régionale.

Nous sommes assurément sortis du cycle du 11 Septembre, mais nous n'en avons pas fini avec la mondialisation et l'interdépendance, la concurrence des grandes puissances, le renforcement de sphères d'influence régionales et de noyaux économiques. Les intellectuels et les élites ne sont plus obnubilés par le terrorisme, mais par la problématique de l'urbanisme durable. Comment garantir des conditions de vie décentes aux millions de citoyens du monde développé et en développement ? Nul ne peut prédire quelle sera l'acuité de la menace terroriste dans dix ans ; en revanche, il est clair que l'urbanisation restera le principal défi du XXI<sup>e</sup> siècle. L'achèvement du cycle du 11 Septembre et le retour de problématiques véritablement universelles ont montré que l'Amérique n'a plus les cartes en main. Ce n'est pas là qu'il faut chercher les solutions. Les marchés géopolitique, intellectuel et économique sont ouverts, indéterminés et incertains. Mais, pour beaucoup, ils sont porteurs d'espoir : non parce que Barack Obama est Président des États-Unis, mais parce qu'ils ont désormais la possibilité de construire leur propre avenir.

Traduit par Myriam Dennehy

”



Une sculpture de sable représentant Oussama ben Laden sur une plage indienne, réalisée par l'artiste Sudarshan Patnaik le 2 mai dernier, le jour même de la mort de la figure de proue d'al-Qaïda.

“



**Mireille Delmas-Marty**

Professeur au Collège de France, où elle occupe la chaire d'études juridiques comparatives, spécialiste du droit international, elle vient de publier le quatrième tome des *Forces imaginantes du droit. Vers une communauté de valeurs (Seuil)*. Invitée dans de nombreuses universités, de São Paulo à Florence, elle est aussi écoutée par les jeunes juristes chinois.

# Non

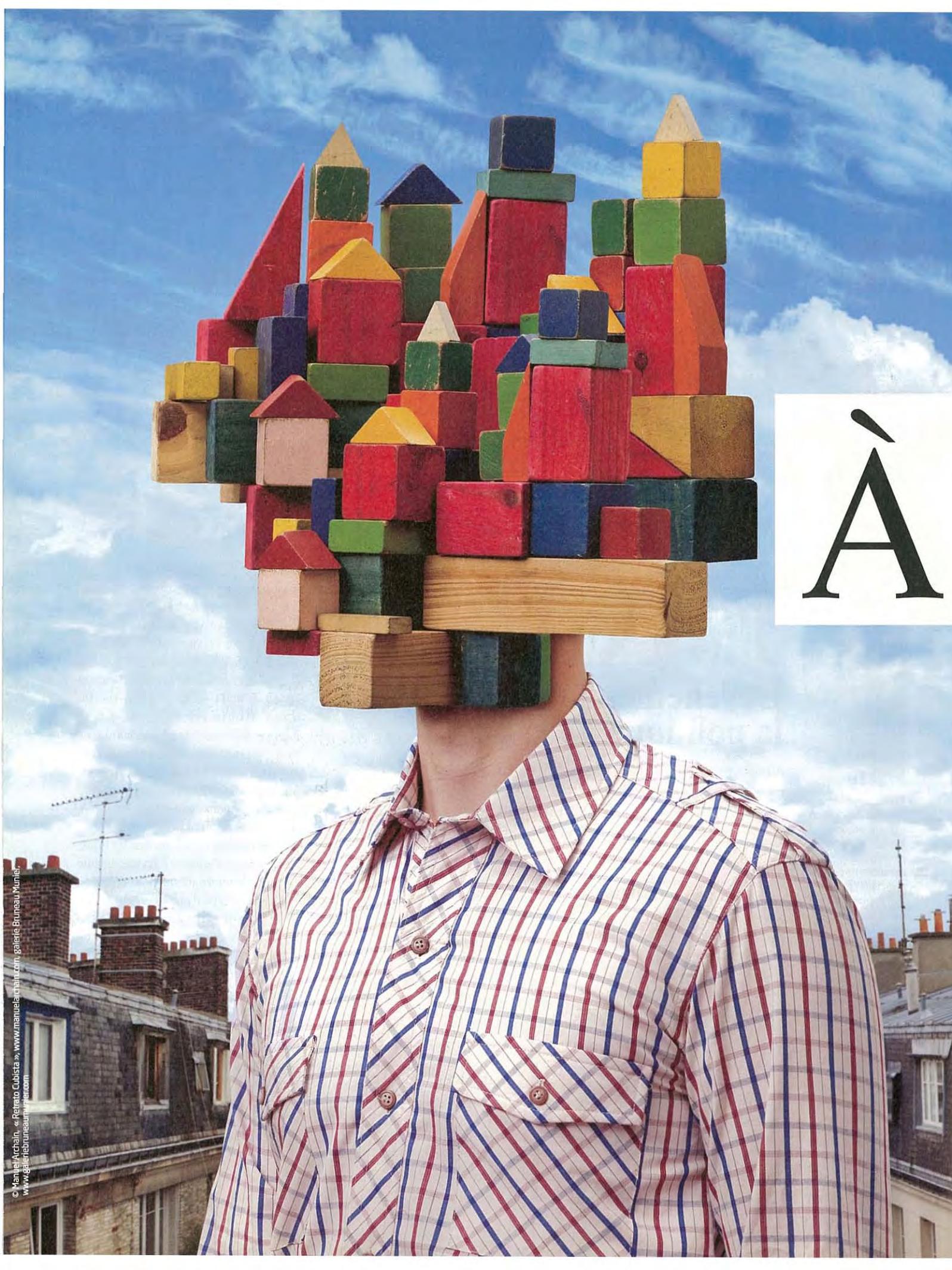
## L'événement a légitimé la politique de la peur

Au plan politique, une série d'événements a marqué une rupture avec la "guerre contre le terrorisme". L'élection d'Obama, la mort de Ben Laden, les retraits programmés d'Afghanistan et d'Irak, les révolutions arabes ont relativisé l'idée que l'époque était structurée par le conflit entre Occident libéral et islamisme terroriste. Mais si la rhétorique martiale a été abandonnée, les dispositifs normatifs qu'elle a inspirés sont encore très actifs. L'annonce de la fermeture de Guantanamo n'a pas été suivie d'effets, et la fin de la légitimation de la torture n'a pas mis fin à des pratiques d'interrogatoire interdites. Mais c'est surtout vrai pour le nouvel ordre juridique mis en place depuis le 11 Septembre, centré sur une culture de la peur et de la surveillance. Combiné avec le développement des nouvelles technologies, il a contribué à une forme d'accoutumance à la surveillance et à

l'instauration d'un totalitarisme mou. Voyez la réaction de l'Europe aux révolutions arabes : on aurait souhaité qu'elle développe une politique d'accueil et de soutien, voilà qu'elle ferme ses frontières et refoule les réfugiés. On aurait souhaité qu'elle ratifie la convention de l'ONU sur le droit des travailleurs migrants et de leur famille, et elle maintient la "directive retour", qui permet l'incarcération des immigrés en situation irrégulière dix-huit mois durant et renforce le contrôle des accès à la "forteresse européenne". Le seuil de tolérance au risque a baissé : on admet des mesures de surveillance qui auraient été rejetées auparavant. Le 11 Septembre m'est apparu comme un crime contre l'humanité qui devait être jugé par une cour pénale internationale, ce dont la justice sortirait renforcée. Mais, en prenant la mesure des dispositifs élaborés par les États dans

leur lutte contre la menace terroriste, j'ai compris que le 11 Septembre avait symboliquement libéré les responsables politiques de l'obligation de respecter les limites de l'État de droit. Lors d'une rencontre à New York en 2002, je m'en suis ouverte auprès de juristes américains : "Vous rendez-vous compte que vous êtes en train de légitimer la torture, la mise hors la loi des suspects, l'instauration de sites de détention déterritorialisés ?" Ils n'imaginaient pas que, la logique de l'état d'exception, combinée avec les nouvelles technologies et l'enchevêtrement des espaces normatifs, allait produire ses effets partout selon un processus irréversible... Actuellement, ils constatent la difficulté d'arrêter ce processus ! D'autant que les États-Unis refusent d'adhérer à un mécanisme de contrôle international permettant de maîtriser ce type d'emballage. L'un des effets durables du 11 Septembre aura donc été de légitimer une politique de la peur. Par le passé, la peur était considérée comme un sentiment sur lequel on ne pouvait fonder ni une morale ni une politique. Aujourd'hui, la peur est instrument de gouvernance ! Une peur qui exige toujours plus de surveillance à mesure qu'elle se diffuse. Voilà le cycle sans fin ouvert par le 11 Septembre.

”



À



DOSSIER

# APPRENDRE PENSER



**C**e n'est pas simplement calculer, classer ou résoudre un problème. C'est aussi s'aventurer loin de ses certitudes, sauter dans le vide.

Le risque est grand, alors, de s'effondrer sur soi-même: d'où l'intérêt de s'appuyer sur une bonne méthode. De fait, l'histoire de la philosophie regorge de techniques de pensée. Certaines passent par la **voie du corps** qui, comme le souligne le « philosophe-marcheur » Frédéric Gros, nous éloigne des mots inutiles pour viser l'essentiel. D'autres privilégient la **voie de l'autre** qui met en avant les vertus du dialogue à la façon des humanistes de la Renaissance ou de certains profs de lycée aujourd'hui. Et il y a enfin la **voie de l'esprit** qu'illustrent le fameux doute cartésien ou les expériences morales américaines reprises par Ruwen Ogien. Autant de chemins qui élargissent ce que nous appelons « penser ».

# N

PAR  
ALEXANDRE  
LACROIX

ous accédons à ce que l'on appelle penser si nous-mêmes pensons. Pour qu'une telle tentative réussisse nous devons être prêts à apprendre la pensée. » C'est par ces mots que Martin Heidegger a débuté son cours du semestre de l'hiver 1951-1952. Jusque-là, son projet n'est pas contradictoire avec celui du docteur Monique Le Poncin, auteur de *Gym cerveau* (Le Livre de poche). Monique Le Poncin est en effet à l'origine d'une méthode, composée « d'exercices très précis » et visant à ranimer « les capacités cérébrales laissées en sommeil, ou qui tournaient au ralenti, pour les faire fonctionner à plein régime ». Son ambition, c'est d'aider les patients à lutter contre l'engourdissement des facultés intellectuelles qui peut survenir à la suite d'un accident, d'un départ à la retraite ou sous l'effet du vieillissement. Celle de Heidegger, c'est d'appeler ses auditeurs, jeunes esprits en jachère, à penser.

Seulement voilà, pour reprendre la question posée dans l'intitulé même du cours de Heidegger : qu'appelle-t-on penser ?

Certes, la *Gym cerveau* de Monique Le Poncin ne répond pas globalement à cette question, mais elle isole un certain nombre de compétences ou d'activités que notre cerveau accomplit avec efficacité, ou non – dans ce dernier cas, elle parle d'« hypo-efficience », donc de fonctionnement ralenti ou détérioré de la « machine ». Il y a, à l'en croire, principalement cinq opérations cérébrales à cultiver par des exercices réguliers : l'activité perceptive, c'est-à-dire la capacité à traiter de manière « rapide et précise » les informations que nous livrent nos sens ; l'activité visuo-spatiale, qui inclut les problèmes d'orientation et de repérage dans l'espace ; l'activité de structuration, soit la capacité à agencer des éléments en un ensemble cohérent ; l'activité logique, principalement déductive ; et enfin l'activité verbale, ou l'aptitude au langage... Pour développer chacune de ces compétences, Monique Le Poncin propose des exercices qui consisteront, par exemple, à résoudre en temps limité des « jeux des sept erreurs », à s'entraîner chez soi le soir à faire le plan sur une feuille des lieux qu'on a visités dans la journée, à trouver la séquence manquante dans une série de chiffres ou encore à composer des mots à partir de séries de lettres, comme au Scrabble. L'ensemble de ces aptitudes sont d'ailleurs sérieusement compromises si jamais un individu, pour quelque raison que ce soit, manque de motivation. C'est pourquoi les états où l'on pense mal, où l'on fait peu appel à son potentiel cérébral, préférant laisser son cerveau

somnoler, s'apparentent, selon Monique Le Poncin, à des formes plus ou moins larvées de dépression.

Sur ce point, Heidegger n'est pas en désaccord : « *L'homme peut penser, en ce sens qu'il en a la possibilité. Mais cette possibilité ne nous garantit pas encore que la chose est en notre pouvoir. Car cela seulement est en notre pouvoir, que nous désirons.* » Un désir est donc bien à l'origine de toute pensée et, si le désir vient à manquer, nous préférons vaquer aux tâches quotidiennes en pilotage automatique. C'est à la fois plus commode et plus utile.

Pourtant, la voie de la neurophysiologiste et celle du philosophe se séparent rapidement. D'ailleurs, ils se quittent en d'assez mauvais termes : « *La science ne pense pas* », tonne à plusieurs reprises un Heidegger devenu soudain menaçant à l'issue de son tout premier cours. La raison, soit l'ensemble des compétences rationnelles, se déploie bien à l'intérieur de la pensée humaine, nous explique le philosophe, mais penser est essentiellement autre chose que de résoudre des problèmes. Il se peut même qu'à trop muscler sa raison, l'homme se déshabitude totalement de penser. C'est ce qui est en train d'arriver à l'ère de la technique, où la maîtrise de nos outils de production requiert l'ensemble de notre énergie mentale, si bien que la pensée se confine dans l'horizon de la rationalité, de l'ajustement des moyens aux fins, du mécanique et du quantifiable.

D'un autre côté, prévient encore Heidegger, il faut se garder de l'illusion inverse et ne pas se figurer que lire ou étudier la philosophie permet à coup sûr de penser. « *Le fait même que, des années durant, nous nous mêlions de pénétrer les traités et les écrits des grands penseurs ne garantit encore pas que nous pensions nous-mêmes, ni même que nous soyons prêts à apprendre la pensée.* » C'est souvent le contraire : plus nous lisons les philosophes, plus nous sommes convaincus que nous-mêmes philosophons et plus nous nous sentons quittes de cette tâche. Celui qui s'intéresse à la philosophie baigne dans le langage des concepts mais n'apprend rien, puisqu'il est par définition intéressé (intéresse, littéralement « être au milieu de »). Pour apprendre, il faut en revanche se mettre en mouvement. En mouvement vers quoi ? Vers ce que nous n'avons pas encore pensé. On ne peut apprendre que ce qui n'est pas déjà donné dès le départ, attraper que cela même qui nous manque et que nous désirons.

## Être présents au monde

Résumons-nous : faire quotidiennement les séances d'exercices proposées par Monique Le Poncin nous rendra certainement plus véloces dans la résolution des mots croisés et fera de nous un meilleur partenaire à la belote, lire Martin Heidegger nous donnera un surcroît de culture, et pourtant nous n'aurons pas commencé à penser. Pourquoi ? Parce qu'il faut pour cela que nous acceptions de nous mettre en route, mû par notre désir, vers une énigme dont le fond nous restera à jamais dérobé. Si cette énigme ne se laisse



## “Penser, ce n'est pas résoudre un exercice, mais courir le risque d'une aventure

pas énoncer en des termes précis, contrairement à un problème de maths, elle a un visage : celui de la présence au monde. Au moment où, levant les yeux vers le ciel étoilé, regardant la mer dont les vagues se déroulent lentement jusqu'à l'horizon, ou tout simplement envisageant le regard d'un autre homme (mais Heidegger n'aurait pas cité cette dernière situation), nous nous sentons appelés à prendre la mesure de ce qui est hors de nous, nous commençons à penser. Penser, ce n'est donc pas résoudre un exercice, mais courir le risque d'une aventure.

### À LIRE

Martin Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser?*

traduit par Aloys Becker et Gérard Granel  
(« Quadrige », PUF, 1959).

Monique Le Poncin, *Gym cerveau.*

*Pour développer vos capacités intellectuelles,*  
(Livre de Poche, 2008)

C'est pourquoi, si les philosophes ont développé de nombreuses techniques pour penser, il ne faut pas les appliquer littéralement, comme il convient de s'attaquer, « muni d'un crayon, chronomètre à portée de la main, assis dans un endroit calme et dans un environnement propice », aux devinettes de *Gym cerveau* ou de n'importe quel test de quotient intellectuel. Ici, il ne peut être question de mesurer une performance intellectuelle à des résultats tangibles. Il n'y aura pas de correction ni de solutions délivrées par un quelconque professeur. Aussi, les techniques que nous présentons dans ce dossier doivent être considérées comme de simples préparatifs en vue d'un voyage : suivant qu'on observera les préceptes de Nietzsche, marcheur devant l'Éternel, de Socrate, le maître du dialogue, ou encore du lecteur Paul Ricœur, on n'emportera pas le même bagage, pas plus qu'on n'empruntera les mêmes chemins. Il faut prévenir aussi que le but ne sera jamais atteint. Ce que nous essayons de penser en philosophie se dérobe sans cesse, à l'instar du pied de l'arc-en-ciel : « *Ce qui demande à être pensé se détourne de l'homme. Il se retire devant lui* », dit Heidegger. Quel est-il donc, ce but inatteignable et qui pourtant vaut le déplacement ? C'est le fond de l'Être, l'origine du Temps ou, pour le dire plus simplement, la solution de l'énigme de la vie et de l'univers. Rien de moins.

## LA VOIE DU CORPS

### ● LA MÉDITATION

« Pour restaurer l'esprit dans son unité originelle, [...] méditez. Comptez vos respirations, puis ajustez votre souffle jusqu'à ce qu'il devienne imperceptible », préconise le taoïsme chinois (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.). Loin du sport individuel, ces techniques visent à mettre en harmonie le corps avec la nature environnante.

### ● LE VOYAGE

Si le touriste emporte dans sa valise habitudes et préjugés, le voyageur, lui, ouvre son esprit à ce qui lui est étranger. À l'image de Descartes (1596-1650), qui a quitté la France à 22 ans pour sillonner l'Europe, estimant qu'il y a plus à apprendre dans « le grand livre du monde » qu'en bibliothèque.

### ● LA SEXUALITÉ

Votre esprit s'alourdit et s'embrouille ? Fermez vos livres et faites l'amour passionnément. Vous aurez ainsi rendu votre pensée pleinement réceptive, à en croire La Mettrie (1709-1751). Ce matérialiste estimait que la philosophie et l'érotisme étaient complémentaires : « Il faut les suspendre pour les aiguïser. »

### ● LA MARCHÉ

La marche est une métaphore de la pensée. À chaque pas, on se projette en avant, on risque la chute, on se rattrape, on avance. Ainsi, pour Rousseau (1712-1778), « la marche a quelque chose qui anime et avive [Jes pensées ». Et pour Nietzsche (1844-1900) : « Je n'écris pas qu'avec ma main ; mon pied aussi veut toujours être de la partie. »

### ● L'IVRESSE

Rien ne vaut une bonne bouteille : placée sous le signe de Dionysos, la pensée se déleste des conventions. Les intuitions les plus vives jaillissent parfois de l'ivresse, suggère en effet Kierkegaard (1813-1855) dans *In vino veritas*, récit d'un banquet philosophique copieusement arrosé de château-margaux.

### ● LA RÊVERIE

On ne perd pas son temps en se laissant absorber par la forme d'un nuage ou le murmure d'une rivière. Bachelard (1884-1962) nous incite ainsi à « cesser de réfléchir » pour s'adonner à la rêverie, cette imagination active qui investit la matière et ses éléments - la terre, l'air, l'eau et le feu.

# Tous les chemins mènent aux idées

Qu'elles privilégient la voie du corps, de l'autre ou de l'esprit, les méthodes pour éveiller la pensée à elle-même ne manquent pas. PAR MATHILDE LEQUIN

## LA VOIE DE L'AUTRE

### ● LA MAÏEUTIQUE

Et si les vérités qu'on s'obstine à traquer étaient déjà là, présentes en nous ? Aucune chance de s'en rendre compte sans quelqu'un qui nous aide à en « accoucher ». C'est ce que fait Socrate dans les dialogues de Platon (V<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) en pratiquant la maïeutique : l'art de questionner ses interlocuteurs pour les conduire à formuler les vérités qu'ils portaient déjà en eux, à leur insu.

### ● LA DISPUTATIO

Quelle meilleure école pour la pensée qu'un débat autour d'une thèse donnée, où chacun renchérit à coup d'arguments et de contre-arguments ? Au sein des universités médiévales, on pratiquait ainsi la joute oratoire. Elle s'appelait la *disputatio* (discussion) et consistait, pour les élèves, à soutenir puis réfuter la thèse proposée par le maître.

### ● L'ÉTHIQUE DE LA DISCUSSION

Comment décider des normes - les lois, les règles morales - à suivre ? Kant (1724-1804) proposait de s'en remettre à la raison et d'agir toujours de telle façon que, si tout le monde faisait comme nous, il n'en résulterait aucun mal. Mais l'Allemand Jürgen Habermas (né en 1929) a proposé une solution nettement plus démocratique : la discussion publique. C'est ce qu'il nomme le « *consensus rationnel* », fondé sur « ce que tous peuvent reconnaître comme une norme universelle ».

### ● LA PHILOSOPHIE EXPÉRIMENTALE

Développée dans les années 2000, cette discipline (*X-phi*, en anglais) procède à des sondages et à des tests, avec les méthodes de la psychologie sociale. Sont étudiés nos jugements sur le bien et le mal, ou les biais avec lesquels nous interprétons les situations concrètes. Doit-on féliciter un industriel qui fabrique un produit écologique, alors qu'il ne cherche que son profit ? Non... Mais peut-on le blâmer de produire des produits néfastes à l'environnement, avec les mêmes motivations ? Oui !



# LA VOIE DE L'ESPRIT

## LA LECTURE

### ● LA DOXOGRAPHIE

Pour réfléchir sur un thème, lisons ce que nos prédécesseurs ont écrit. C'est à cette méthode qu'Aristote (IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) a souvent recours pour « *recueillir les opinions de nos devanciers [...] afin de tirer profit de ce qu'elles auront de juste, et d'éviter ce qui ne l'est pas* ».

### ● L'HERMÉNEUTIQUE

Entre le monde et nous, il y a un tissu de signes et de symboles, déposés dans des textes sans lesquels nous ne serions pas ce que nous sommes. Comprendre ces grands récits : tel est l'objet de cette méthode (du grec *hermeneutikè*, l'art d'interpréter, Hermès étant le dieu messager). Pour Paul Ricœur (1913-2005), « *comprendre, c'est se comprendre devant le texte* ».

### ● LA DÉCONSTRUCTION

Qu'est-ce que déconstruire un discours ? C'est mettre à jour ses présupposés cachés. C'est ce que fait Jacques Derrida (1930-2004) dans *De la grammatologie*. Il examine, par exemple, la distinction que font les linguistes entre le signifiant et le signifié. Et montre que sous cette opposition en apparence innocente, se cache en fait le vieux dualisme de la métaphysique occidentale, l'opposition du corps et de l'âme... Un procédé applicable à toutes les théories !

### ● LES NOTES PERSONNELLES

Coucher sur le papier ses observations de la journée, pour en conserver le souvenir et établir un dialogue avec soi : cette prise de notes personnelles, appelées en grec *hypomnèma*, c'est la discipline à laquelle s'astreignent souvent les stoïciens, à l'instar de Marc Aurèle (121-180 après J.-C.) dans ses *Pensées pour soi-même*.

## L'ÉCRITURE

### ● LA POÉSIE

Face à la page blanche, quand on tente de faire résonner et s'entrechoquer les mots, c'est l'obscurité de l'Être qu'on affronte : on explore alors ce qui reste habituellement ignoré ou oublié. Or, « *nous apprenons la pensée en prêtant attention à [...] ce que nous ne pensons pas encore* », affirme Heidegger (1889-1976). C'est pourquoi l'expérience poétique, « *fondation de l'Être par la parole* », est à ses yeux fondamentale.

## LA LOGIQUE

### ● LA DIVISION

Dans le *Sophiste*, Platon utilise cette technique de définition. Socrate distingue ainsi les arts qui consistent à produire de ceux qui consistent à capter. Puis ceux qui captent par la force et par la ruse. Puis ceux qui captent par la ruse les êtres inanimés et animés, etc. Et ainsi, par divisions successives, il définit la pêche comme l'art de capter par la ruse des êtres vivants aquatiques avec un hameçon.

### ● LE DOUTE

Commençons par suspendre nos certitudes et nos croyances ! C'est ce que fait Descartes dans les *Méditations métaphysiques*, en se mettant à douter méthodiquement de tout - de la réalité de son propre corps comme des réalités mathématiques. C'est aussi ce que fera plus tard Husserl (1859-1938), en décidant de « *mettre entre parenthèses* » sa croyance en l'existence du monde : c'est ce qu'il nomme l'*epochè*, la suspension.

### ● LA MÉTHODE CRITIQUE

Que puis-je connaître ? Seulement ce que ma raison peut concevoir. Et quelles sont les limites de ma raison ? Les cerner est l'enjeu de la méthode critique de Kant (*Critique de la raison pure*). Il conclut que l'espace et le temps sont des catégories de la pensée humaine, dont on ne sait s'ils existent en dehors de nous ; mais aussi qu'on ne peut rien dire de fondé ni sur l'âme, ni sur Dieu.

### ● LA DIALECTIQUE

Stop aux oppositions stériles ! Impossible d'avancer si l'on considère le vrai et le faux, ou l'absolu et le relatif, comme des contraires. La réalité n'est-elle pas un tissu foisonnant de contradictions ? Tenter de maintenir ces contradictions pour les surmonter semble à la fois plus exact et plus fécond. C'est ce que propose la pensée dialectique de Hegel (1770-1831), dans la *Phénoménologie de l'esprit*.

### ● L'EXPÉRIENCE DE PENSÉE

Imaginer une situation théorique pour réfléchir : c'est le principe de l'expérience de pensée, dont raffole la philosophie américaine. Supposons, par exemple, que je dispose de vingt-quatre heures pour forcer un terroriste à avouer un attentat qu'il a contribué à préparer. La torture est-elle légitime, si elle permet de sauver des centaines d'innocents ?

### ● L'ANALYSE DU LANGAGE

« L'infini », « la beauté », « Dieu »... Et si l'on prenait un peu de recul avec le langage ? À quelle catégorie logique appartiennent ces mots, quels rapports entretiennent-ils avec le monde extérieur, ou encore dans quels contextes sont-ils utilisés ? C'est la leçon de la philosophie du langage, qui a trouvé son essor avec Gottlob Frege (1848-1925), Bertrand Russell (1872-1970) ou encore Ludwig Wittgenstein (1889-1951).

# 01 LA VOIE DU CORPS

## « La marche ouvre à la profondeur de la simplicité »

Il est un exercice de la pensée incarnée mis à portée de tous et, de fait, de plus en plus pratiqué : la marche à pied. Auteur de *Marcher, une philosophie*, **Frédéric Gros** nous éclaire sur ce qu'il se passe lorsque nous mettons un pied devant l'autre. PROPOS RECUEILLIS PAR **PHILIPPE NASSIF**



Spécialiste de Michel Foucault, il enseigne à Paris-12 et à Sciences-Po. Il a notamment signé *États de violence. Essai sur la fin de la guerre* (Gallimard, 2006) et *Marcher, une philosophie* (Carnets Nord, 2009 ; rééd. « Champs », Flammarion, 2011).

### La marche est-elle pour vous un moment privilégié de votre activité de pensée ?

Oui, mais il ne s'agit pas de dire de la marche qu'elle rend intelligent : comme si mettre un pied devant l'autre pouvait faire immédiatement surgir des pensées neuves ou des développements brillants. La position assise demeure évidemment indispensable pour rédiger, écrire, ou corriger. Seulement, il se produit parfois comme un assèchement de la réflexion. Face à ces blocages, la tentation sera alors de délayer, bavarder, répéter. Ou, si vous êtes entouré de livres, d'aller piocher ici et là des morceaux de pensée : combler le vide en allant chercher ce qui a déjà été pensé par d'autres. Mais, si vous sortez marcher, vous n'emportez pas votre bibliothèque. Et alors, oui, le mouvement du corps et le simple sentiment d'avancer donnent un élan à la réflexion. Cela ne signifie pas, bien sûr, que l'illumination vient au premier pas. Mais plutôt que vous vous redonnez de l'impulsion. Je ne dis pas que les idées vous viennent, mais des routes se tracent.

### À quel régime de conscience accède-t-on en marchant ?

Il est impossible, dans la marche, de construire de longues démonstrations, ce que Descartes appelait les « *longues*

*chaînes de raison* ». Le simple fait d'être dehors, de sentir les qualités de la présence, empêche de rester concentré sur un raisonnement suivi qui suppose la mémoire de l'écriture. En marchant, au contraire, on oublie. Ce qu'on a lu et ce qu'on a appris. Mais, par là même, on est davantage disponible. C'est cette **disponibilité** qui est précieuse. En marchant, tout redevient possible, tout redevient pensable. Comme le corps dans la marche est exposé aux éléments, l'esprit s'ouvre aux possibilités de penser autre chose et autrement.

### Peut-on alors parler de pensée incarnée ?

Il faudrait ici distinguer entre incarnation de la pensée et spiritualisation du corps. Dans la marche, ce n'est pas la pensée qui se soumet à la gravité du corps et se colore de ses valeurs : c'est plutôt le corps, éveillé aux possibilités spirituelles que délivrent la lenteur, la régularité, la patience de la marche, qui informe la pensée.

### Parmi les richesses ainsi délivrées, le corps qui marche ne communique-t-il pas un rythme à la pensée ?

Le rythme est essentiel. Mais dans la marche, c'est un rythme régulier, égal. Avant tout, la contrainte du pas retient la



pensée. Car spontanément, la pensée va trop vite, elle est souvent débridée et emprunte de multiples directions à la fois. Plutôt que de multiplier ses objets, la lenteur de la marche permet à la pensée de s'approfondir sur place.

#### **Entre les idées des philosophes qui marchent et celles des philosophes assis, constate-t-on une différence fondamentale?**

J'appelle philosophes-marcheurs ceux qui ont considéré que la marche à pied n'était pas une parenthèse, un repos qui leur permettrait de mieux travailler après, mais la condition et l'élément de leur œuvre. Or ces philosophes-marcheurs sont rares : on pense surtout à Diogène, Rousseau, Thoreau, Nietzsche. Or, on constate surtout chez eux une critique de la culture, c'est-à-dire une véritable affirmation de la différence entre « penser » et « savoir » : entre la pensée vivante, inquiète, indéfinie, et un savoir cumulatif, patrimonial, utile.

#### **La pratique des longues randonnées a-t-elle contribué à faire muter votre pratique philosophique?**

Disons que la pratique des marches longues permet d'user les références culturelles. Il ne s'agit plus d'avoir raison

contre l'autre, de conquérir le sens exact des textes ou de parvenir à embrasser leur complexité. Dans la marche, ce qui se révèle, c'est la profondeur de la simplicité. La prose des marcheurs est composée de phrases que l'on sent à la fois longuement mûries et débarrassées d'effets rhétoriques ou d'adresses sociales. En marchant, les phrases vont, viennent, tournent, et on finit par tomber sur l'énoncé juste.

#### **Les styles de marche - flânerie, randonnée, errance - influent-ils sur les styles de pensée?**

Les différents styles de marche sont plutôt liés à différents styles de discours : la flânerie et le poème en prose, la grande marche et l'épopée, la promenade et la méditation. Chez les philosophes, ce sont plutôt des manières de marcher qui les distinguent. Ainsi, Rousseau s'enfonce dans la forêt, comme il s'enfonce dans la mémoire de l'humanité. Thoreau marche vers l'Ouest pour recueillir des forces neuves. Nietzsche, lui, préfère les ascensions afin de conquérir sur le monde un regard de surplomb.

“ Les phrases vont, viennent, et on finit par tomber sur l'énoncé juste

#### **La marche, notez-vous, éloigne le penseur des passions sociales, comme l'envie ou le ressentiment. Plus généralement, est-ce que ce n'est pas une manière d'échapper à la Cité et à ses représentations?**

Le corps du marcheur est, en effet, un corps largement désocialisé. Plus que toute autre activité, la marche casse les hiérarchies, les inégalités, les différences. Ce qui se partage alors entre les marcheurs, ce ne sont ni des discours, ni des valeurs sociales, ni des références culturelles, ce sont des sensations élémentaires, comme la fatigue, la faim, la soif, mais aussi la joie des paysages ou des arrivées. Alors, bien sûr, cette simplicité prend parfois une valeur politique, critique, revendicatrice : elle amène à dénoncer les mythes de la vitesse et à rejeter une civilisation de la connexion illimitée.

#### **La modernité cartésienne a façonné en nous un rapport désincarné à la pensée. Le succès de votre livre n'est-il pas un signe, parmi d'autres, qu'aujourd'hui, nos contemporains sont en recherche d'une intelligence autre du monde?**

Depuis le « ciel des Idées » de Platon jusqu'à « l'esprit dans l'Histoire » selon Hegel, la philosophie classique a toujours considéré que la vérité était du côté d'un essentiel : un au-delà du sensible, divers et changeant, qui serait rationnel et éternel. À l'inverse, l'expérience de la marche nous amène à comprendre la dimension de l'élémentaire. L'élémentaire est conquis dans la marche en creusant l'immanence, jusqu'à faire surgir une énergie sauvage.

# LE ZEN À L'ESTOMAC

Ce que la philosophie occidentale redécouvre timidement aujourd'hui, la sagesse asiatique ne l'a jamais oublié : on pense d'abord avec son ventre. Encore faut-il se mettre à l'écoute de ses intuitions viscérales.

PAR YANNIS CONSTANTINIDÈS

L'Occident est encore si spontanément dualiste que personne ne s'étonne que le « cerveau » ou la « tête pensante » d'une opération soit toujours présenté comme celui qui se garde bien d'agir, se contentant de guider de loin ceux qui n'ont que leurs muscles à faire valoir. Qu'il faille plutôt penser avec son ventre, comme le préconisait le maître zen Taisen Deshimaru (1914-1982), c'est-à-dire avec son être tout entier, apparaîtrait certainement comme une aberration aux intellectuels sourds aux mouvements du corps et peu enclins à attribuer la moindre sagesse à leurs tripes.

Dans le zen, le centre vital de l'homme se situe pourtant dans son abdomen (*hara*), comme l'a montré Karlfried Graf Dürckheim (1896-1988). Ainsi, centre de gravité et centre d'énergie et d'activité coïncident parfaitement, alors que le primat occidental de la tête induit

au contraire un déséquilibre, un décentrement manifeste. C'est pour cette raison que le bouddhisme zen recommande de faire taire le mental, qui s'émancipe en quelque sorte du reste du corps pour se complaire dans des constructions psychiques parasitaires. C'est là ce que Dainin Katagiri (1928-1990) appelle le « retour au silence » : le silence de la méditation assise (*zazen*), recentrement salutaire qui met fin à l'agitation intérieure. Se concentrer sur sa respiration, se défaire de toute représentation en tranchant l'ego permet de ne plus faire qu'un avec son corps et l'écouter enfin penser par lui-même. La « non-pensée » (*hishiryo*) doit en ce sens être comprise comme une sagesse viscérale, intuitive, plutôt que comme une réflexion consciente, rationnelle.

Il a fallu attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour trouver en Occident, chez quelques rares penseurs du reste, une compréhension aussi radicale du rôle des affects dans la pensée. S'inspirant du bouddhisme, Schopenhauer a ainsi perçu le caractère dérivé de l'intellect, mais c'était pour déplorer

l'emprise du corps et de la Volonté sur la pensée prétendument libre et rationnelle. Soucieux pour sa part d'en finir avec le dualisme, qu'il juge « répugnant », Feuerbach se félicite au contraire de l'enracinement de l'esprit dans la sensibilité. Contre les idéalistes, il rappelle cette évidence que « même l'activité de penser est une activité organique » et d'ailleurs en grande partie involontaire. L'esprit pur, auteur et garant de ses pensées (je pense), n'est donc qu'une illusion gratifiante ; il faudrait plutôt dire : ça pense en moi. Feuerbach a, de la sorte, ouvert la voie à Nietzsche, qui a montré que toute pensée, même celle qui le dénigre,

prend sa source dans le corps, la « grande raison ». Ce n'est d'ailleurs pas un hasard s'il interdit dans *Ecce homo* l'accès de ses œuvres aux dyspeptiques [qui souffrent d'une digestion difficile, NDLR] à « la tripe lâche, malpropre, secrètement vindicative ». Pour bien le lire, « il ne faut pas avoir de nerfs, il faut avoir un ventre joyeux ».

“Le bouddhisme recommande de faire taire le mental. C'est ce que Dainin Katagiri appelle le 'retour au silence'”

Le gai savoir est ainsi réservé à ceux qui ont le ventre bien accroché, qui sont capables d'assimiler sans en pâtir les morceaux les plus coriaces. L'estomac n'est en effet pas le seul à digérer pour Nietzsche : nous incorporons nos différentes expériences de vie exactement comme nos repas, et la mauvaise conscience n'est au fond qu'une mauvaise digestion. Les contempteurs du corps, qui n'en finissent jamais avec rien, souffrent avant tout d'un « estomac gâté ». On comprend dès lors que la digestion de la réalité n'est pas qu'une métaphore et qu'elle est autrement plus parlante que l'obscur « résilience ».

L'écart est donc grand entre la pensée incarnée et la ratiocination stérile, qui tourne le dos à la réalité organique. C'est par une orgie de mots que l'on cherche alors, en vain, à surmonter la nostalgie de la présence totale à soi. On fait souvent grand cas de cette maxime un peu niaise de Wittgenstein : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. » Désormais, il faudrait plutôt taire presque tout ce dont on parle...

# Trois exercices physiques

Trois méthodes de pensée qui empruntent la voie du corps.  
PAR MATHILDE LEQUIN

## Le dérèglement de tous les sens selon Arthur Rimbaud

« *Je est un autre.* » Avec cette affirmation, Arthur Rimbaud (1854-1891) donne un grand coup de pied dans la tradition philosophique héritée de Descartes, dont la formule « *je pense, donc je suis* » incarne pour lui « *l'intelligence borgnesse* ». Pour le poète, au contraire, penser, c'est se faire autre : faire de son corps l'instrument d'une pensée radicalement nouvelle, capable de retrouver le rythme de « *l'intelligence universelle* ». Ce qui suppose un « *long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens* », tel que Rimbaud l'évoque dans la « *Lettre du voyant* » en 1871. Dérégler ses sens, en s'aidant éventuellement de la drogue et de l'alcool, cela signifie les désajuster du monde connu, pour pouvoir « *inspecter l'invisible et entendre l'inouï* ». **Désaccorder ses perceptions pour faire du corps le diapason d'une pensée libre de tout explorer** : telle est la voie qu'invite à suivre le poète. « *J'assiste à l'éclosion de ma pensée* », confie-t-il dans cette même lettre : **la vraie ivresse est là, dans cette pensée qui semble jaillir d'ailleurs au fond de soi.**

## L'hypnose selon Milton Erickson

Asseyez-vous confortablement. Inspirez, puis expirez profondément... Peu à peu, vos résistances se relâchent. Ce ne sont pas vos paupières qui se font lourdes, mais votre esprit qui s'allège et s'évade... Cet état d'hypnose, nous le vivons quotidiennement, au volant ou devant la télévision : ce sont ces situations où nous sommes partagés entre rêve éveillé et concentration profonde, et que Milton Erickson (1901-1980) nomme « *la transe commune de tous les jours* ». Pour ce psychiatre américain, la pratique de l'hypnose consiste à recréer et à amplifier ces états naturels, offrant un accès privilégié à notre inconscient. Loin de perturber la vie consciente, comme le pensait Freud, l'inconscient constitue, selon Erickson, un réservoir d'images et de souvenirs que le thérapeute, en faisant appel à nos sensations présentes et passées, aide à réassocier différemment. Nous amenant ainsi à prendre conscience de ce que nous avons acquis à notre insu au cours de notre vie : un ensemble d'« *apprentissages inconscients* » que nous allons désormais pouvoir utiliser. Sous hypnose, laisser parler le corps, c'est découvrir que l'on a déjà au plus profond de soi toutes les ressources pour penser...

## Le tir à l'arc selon Eugen Herrigel

Les muscles tendus, le regard braqué sur la cible... « Cette fois, je vais y arriver ! », vous dites-vous, l'esprit crispé sur le tir idéal qui vous permettra enfin de mettre dans le mille. Votre flèche part... Eh non, encore à côté... Un conseil ? Oubliez la cible, et concentrez-vous sur votre geste. Ce précepte est au cœur du *kyūdō*, cet art du tir à l'arc japonais qu'Eugen Herrigel a fait connaître en Occident dans un best-seller paru en 1948, *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*. Son enseignement : arrêtez de réfléchir... Donnez au corps toute votre attention, et c'est alors que vous recueillerez la plus grande énergie spirituelle. Détendre le corps au lieu de tendre l'esprit : la voie à suivre pour parvenir au geste parfait, qui saura toucher la cible sans effort. Et atteindre, sans les viser, ces pensées vouées à nous échapper dès lors que nous nous entêtons à les percer.



## 02 LA VOIE DE L'AUTRE



« Les humanistes préfèrent la conversation libre »



Professeur de culture générale au Pôle universitaire Léonard-de-Vinci, en région parisienne, il dirige la collection « Le miroir des humanistes » aux Belles Lettres. Il y coordonne la parution au mois d'octobre des *Adages d'Érasme*.

Rompant avec les débats formels et nécrosés de la scolastique médiévale, la Renaissance s'amorce par la réinvention du dialogue. Souvent poétique, celui-ci renoue avec la pensée vive, ainsi que le montre **Jean-Christophe Saladin**. PROPOS RECUEILLIS PAR **CÉDRIC ENJALBERT**

**En rupture avec les débats fermés de la scolastique médiévale, les humanistes renouent à la Renaissance avec la tradition antique du dialogue et inventent la conversation libre. Quelle en est l'originalité ?**

La culture classique européenne est fille d'une révolution dans la langue et la pensée portée par les humanistes. À la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, ils écrivent dans un monde intellectuel encore dominé par des débats scolastiques très formels. Ces derniers sont alors non seulement au goût de l'époque, mais sont aussi un passage obligé sur lequel se joue alors une carrière. Parmi eux, les débats « quolibétiques » particulièrement réputés, offrent l'occasion de poser n'importe quelle question à l'orateur. Si ce dernier ne parvient pas à s'en sortir honorablement, il est discrédité publiquement. Ces

joutes oratoires épousent une logique aristotélicienne très réglée dans ses techniques, sans choix d'argumentation, formulée dans un style aride. Les humanistes détestent ce formalisme et lui préfèrent la « conversation libre », sur le modèle des auteurs de l'Antiquité, comme Platon et Cicéron. Ils partagent avec les Anciens la croyance que la vérité émerge de l'échange et se sont illustrés en composant de nombreux dialogues, notamment à l'usage des étudiants des collèges. L'une des clés de la forme dialoguée, et notamment du dialogue poétique, est que chaque interlocuteur ignore ce que l'autre rétorquera ; on procédera par association d'idées ou par métaphore. Platon le premier a montré les vertus de cette méthode d'un dialogue tissé d'enchaînements logiques et d'images poétiques, qui mène, à force de

questions, l'interlocuteur à accoucher de la vérité. Il s'agit de la maïeutique. Mais les humanistes y ajoutent l'attention à l'élégance de la langue. Ce faisant, Pétraque, Lorenzo Valla ou Érasme, pour ne citer que les plus célèbres, combattent le cadre étroit du latin scolastique, porté par l'emploi d'une langue univoque, dans laquelle coïncideraient parfaitement un concept, un mot et une chose. La scolastique est d'une richesse métaphysique invraisemblable, sans doute, mais reste d'une aridité absolue. Il n'est qu'à lire la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin... Or pour les humanistes, une langue univoque est un signe d'indigence de la pensée. Depuis Pétrarque, ils véhiculent l'idée de la « barbarie de la langue scolastique ». *A contrario*, leurs « conversations familières » se fondent sur le modèle des dialogues philosophiques et satiriques, de Socrate et Lucien notamment, qui s'approchent de la vérité par l'expérience de la « conférence », mêlant conversations et controverses. Montaigne précisera : « Si je confère avec une âme forte, et un rude joueur, il me presse les flans, me pique à gauche et à droite : ses imaginations élancent les miennes. »

“ L'idée promue est qu'en s'égarant, en errant, l'on approche également la vérité

Dante convie les Anciens à sa très polyphonique *Divine Comédie*. Montaigne, lui, affirme : « Nous ne faisons que nous *entregloser*. » La conversation s'établit donc aussi entre morts et vivants ?

Absolument. Lorsqu'Érasme publie les *Adages* en 1508, il compile un florilège de la littérature antique, en commençant par les présocratiques. Il cite Empédocle, Pythagore et Démocrite, Héraclite, mais aussi Platon ou Aristote... Tout le monde y passe, les tragiques comme les comiques, dont il tire des formules élégantes : « La guerre ne paraît douce qu'à ceux qui n'en ont pas l'expérience », ou « Hâte-toi lentement »... Ce ne sont pas des dialogues à proprement parler, mais des « formes ouvertes », soit une série de petits paragraphes allant de trois lignes à cinquante pages, composés à « pièces décousues », dirait Montaigne. C'est un système totalement ouvert où l'on passe du coq à l'âne par un jeu d'association et d'opposition. Les *Adages* ont été l'un des principaux instruments de cet enseignement. Les humanistes ont aussi rédigé des manuels de conversation, avec un conseil : lisez Platon et Lucien. L'alliance de langue à la fois très métaphorique de Platon, truffée de récits mythiques et d'images, et de la langue extrêmement vive de Lucien, forme leur idéal. On retrouve cet idéal dans le théâtre. Dans les collèges humanistes, une règle stipulait en effet que les professeurs écrivent une pièce chaque année. Elles sont rédigées sur le modèle de Plaute, de Terence ou d'Aristophane, afin de préparer leurs élèves à cette « ouverture » de la pensée. Elle prend forme dans la conversation « courante » ou « familière », fort mal traduite par « colloque ».

En quoi consistent ces « colloques » ?

Les *Colloques* d'Érasme sont des conversations à bâtons rompus, comme celle de « l'étudiant et la putain ». Un étudiant est amoureux d'une fille qui a tous les dehors de la prostituée. Il se pique de vouloir la remettre dans le droit chemin. Elle se défend, arguant qu'elle peut ainsi gagner sa vie, que ce n'est pas si condamnable, etc., pour se laisser finalement convaincre, et finir bonne sœur ! Ces dialogues drolatiques sont racontés dans une langue populaire, riche et imagée : la langue de la « conversation courante ».

Cet art a-t-il donné naissance à des cercles ?

Oui. Cette pratique de la conversation n'est pas limitée aux écrits. Elle a cours aussi dans des cercles humanistes où l'on se parle en grec et en latin, en citant les bons auteurs. Des concours d'éloquence sont organisés lors de banquets, et chaque faute mérite une amende. Celui qui, par exemple, fait une erreur dans une citation doit mettre un sou dans un pot commun... avec le butin, on achète de la boisson pour le prochain banquet. Ces « clubs » humanistes se réunissent pour faire la fête et discuter entre érudits, dans toute l'Europe de la République des lettres. Le modèle du genre reste l'Académie de Marsile Ficin où les convives interprètent le *Banquet* de Platon façon péplum. Les humanistes adoraient la grande « littérature des banquets », où l'on voit des intellectuels échanger à coup de métaphores, conviant à leur table Homère, Ovide, Virgile... interdits d'étude à l'université jusqu'alors.

Quel est l'héritage de cette révolution humaniste ?

Par l'intermédiaire de la forme ouverte, les humanistes introduisent l'anti-traité, la « pensée vive ». Ils démontrent qu'une œuvre peut être tout aussi profonde sans début ni fin. Montaigne, qui compose « à sauts et à gambades », puis les Lumières, leur sont redevables. Les grands dialogues du XVIII<sup>e</sup> siècle et toute la littérature épistolaire, de Diderot, Voltaire ou Montesquieu, s'inspirent de cet art de la conversation ou de la conférence ; voyez *Le Neveu de Rameau* ou *Jacques le fataliste*. L'idée qu'ils promeuvent est qu'en s'égarant, en errant, on approche aussi bien, sinon mieux, la vérité. Les *Colloques* d'Érasme ressemblaient à une petite scène de théâtre, un espace dans lequel se déroulent des imprévus, suscités par l'enchaînement des métaphores, l'association des idées. De là est même née une théorie des circonstances dans lesquelles jaillissent les idées. Érasme repère dans la vie et la pensée des lieux devenus communs, à partir desquels il expérimente une forme de philosophie morale : un prince, par exemple, doit faire la guerre parce qu'il est attaqué, mais il préférerait s'abstenir. Il en découle une série de dilemmes, de métaphores et d'adages relatifs à ce qu'il convient de faire. La forme ouverte nourrit ainsi l'imagination et suscite des expériences de pensée toujours liées à la vie sociale et politique. Elle repose sur une pensée décousue, mais dont la « découverture » est le principe, à l'opposé de notre esprit de système. En ce sens, la conversation courante, la polysémie du langage et l'usage des formes ouvertes sont subversifs.

# Quand les profs *allument le feu*

Transmettre des savoirs, les enseignants le font à longueur d'année. Mais comment faire décoller les élèves du programme, les amener à se poser des questions, à réfléchir ? Rencontre avec ces professeurs qui inventent. PAR MICHEL ELTCHANINOFF

**D**ebout devant son bureau, le professeur, baskets aux pieds et grosses lunettes en écailles sur le nez, demande soudain à ses élèves de sortir dans le couloir. Il referme la porte et réclame le silence avant d'annoncer : « *Vous allez entrer à nouveau en imaginant que vous pénétrez dans un musée d'art contemporain. Oubliez que ces sacs et ses trousseaux vous appartiennent. Contemplez les drapés de vos vestes, la lumière de la cour, la couleur des murs. Au fait, de quelle couleur sont les murs de la classe ?* »

— Heu, sales, M'sieur...

— Bon, vous verrez par vous-mêmes. Que la visite commence ! Interdiction de toucher aux œuvres. »

## Introduire l'étrange dans le familier

Transformer une salle de classe en musée, c'est ainsi que Gilles Vervisch, 37 ans, professeur de philosophie dans un lycée d'Osny, dans le Val-d'Oise, a décidé d'introduire son cours sur l'art. Cet enseignant facétieux a d'autres tours dans son sac. Aussi le professeur se permet-il de débiter son cours sur « nature et culture » en se glissant dans la peau d'un colon dominateur et raciste, histoire d'exprimer les préjugés avant de les déraciner. Il ponctue ses exposés de sketches souvent improvisés, ne recule pas devant la provocation qui pousse d'après lui ses élèves à réagir, à « *produire eux-mêmes ce qu'ils pensent* ». Il les bombarde de questions,

convoque les séries télévisées ou *Star Wars*. Ainsi, « *il se passe toujours quelque chose* ». Souvent, ce sont les élèves qui l'étonnent en proposant une objection ingénieuse. Le cours de philo comme plaisir partagé : un rêve, non ?

Un rêve fragile. Olivier Verseau, professeur de philosophie, lui aussi, mais dans le nord de la France, exerce depuis une vingtaine d'années. Un jour, il a proposé à ses élèves, à Douai, de porter un regard neuf sur leur propre établissement en le couvrant d'affiches d'artistes contemporains – de transformer réellement le lycée en musée. Mais une heure à peine après avoir posé ces œuvres, le professeur et les élèves découvrent que toutes ont été déchirées ou arrachées. Apparemment, certains jeunes n'avaient pas trouvé la démarche à leur goût. Le découragement guette, mais Olivier Verseau s'accroche. Il achète de nouvelles affiches et les fait recoller. Devant cette persévérance, les résistances s'éteignent et les affiches tiennent. Aujourd'hui, l'enseignant comprend qu'« *il y avait une certaine violence à exposer de belles choses* » dans un tel lieu. Cette aventure a pourtant fourni l'occasion de poser de multiples questions : « *Y a-t-il un lieu spécifique pour l'œuvre d'art ? Est-ce le regard du spectateur qui fait l'œuvre ? Lorsqu'on introduit un objet non-utilitaire dans un cadre utilitaire, crée-t-on du désordre ?* » La méthode d'Olivier Verseau, consiste à « *introduire l'étrange dans le familier* », à modifier le regard habituel que nous portons sur les choses. Les notions du programme – l'art, la conscience ou la perception – sont ainsi mobilisées avec une vitalité inédite.

## Accoucher les violences et les désirs

Ce souci du réel comme accès aux questions philosophiques est également celui de Mourtaza Chopra, 32 ans, professeur de philosophie au Lycée Darius-Milhaud du Kremlin-Bicêtre, dans le Val-de-Marne. Sa conviction est ferme : « *La philosophie ne parle pas des concepts, elle parle des choses.* » Puisque « *la philosophie entraîne sa propre*



*pédagogie* », Mourtaza Chopra invente sans cesse de petites expériences de pensée qui doivent susciter la réflexion de ses élèves. Pourquoi les mots familiers qui désignent le désordre ont-ils souvent à voir avec le lexique de la prostitution ? Comment savoir qu'un plat est bon sans l'avoir goûté ? Comment fait-on pour savoir si quelqu'un est un bon cuisinier ? Est-il légitime de séduire ? « *Les meilleurs moments du cours, affirme-t-il, sont ceux où les élèves s'emparent de la question posée. Ils me font parfois des objections et repositionnent les questions, car ils les voient dans une perspective sociale plus large. La réflexion se fait donc dans leur expérience. Tout le travail est de faire en sorte qu'ils s'imposent de moins en moins de limites.* » Ces discussions sans tabous portent leurs fruits. « *La violence est omniprésente, admet l'enseignant, puisqu'on a le droit de tout dire, mais ceux qui ont des pensées racistes, par exemple, se libèrent en en parlant. Quant à mon rôle, il consiste à présenter devant eux l'exigence de la raison.* »

Isabelle Lurson, elle, fait carrément de la philosophie appliquée. Outre ses heures d'enseignement traditionnel, elle intervient dans un BTS d'arts appliqués où l'on forme des stylistes, au lycée Sévigné de Tourcoing. Son rôle est de

pousser les étudiants à donner un sens à leurs projets professionnels. « *Je les écoute et j'essaie de leur faire exprimer ce qu'il y a au cœur de leur travail, avec une distance critique. Si une étudiante crée une collection pour femmes à partir d'uniformes de la Seconde Guerre mondiale, je l'aide à comprendre qu'elle veut rendre hommage aux soldats, les tirer de l'oubli, mais aussi que les uniformes, malgré leurs ressemblances, expriment chacun une singularité. Je lui propose alors de lire des textes philosophiques sur la mémoire et l'oubli, sur le rapport entre collectivité et singularité. Mais il faut que ces réflexions viennent du dedans.* » La philosophie pénètre jusque dans les métiers les plus manuels.

Faire jaillir la pensée n'est évidemment pas réservé aux professeurs de philosophie. Dans toutes les disciplines, les enseignants s'y attachent. Même si, reconnaît honnêtement Nicolas Galfard, professeur de mathématiques, passé de la Seine-Saint-Denis au lycée français de Stockholm, en Suède, « *c'est risqué de faire réfléchir les élèves : on peut générer des situations qu'on ne contrôle plus* ». Cependant, à travers énigmes, jeux, recherches, création de clubs mathématiques et exercices divers, il est heureux lorsqu'il constate que certains élèves, même pour quelques instants,

se concentrent totalement sur un problème. Alors, les élèves peuvent éprouver, « a posteriori, le plaisir d'avoir réfléchi ». Dans d'autres disciplines, pourtant, réfléchir est une nécessité absolue. Il faut en effet permettre à certains jeunes de dépasser des préjugés qui, souvent, les enferment dans le rejet d'autrui. Cécile Robelin, 35 ans, enseigne le français au collège Paul-Bert de Drancy, en Seine-Saint-Denis. Les difficultés de la vie enfoncent « ces têtes bien faites » dans un sentiment d'échec et de méfiance à l'endroit de la pensée. Tout en suivant scrupuleusement le programme, elle aborde donc courageusement les questions qui fâchent. Dans le cadre du cours sur les mythes fondateurs et les religions, elle n'hésite pas à demander aux élèves de parler de leurs propres cultures religieuses. Surtout elle les pousse à « surmonter leur attitude défensive et à faire tomber des préjugés sur la religion de l'autre ». Dans cette perspective consistant à faire naître une pensée autonome, elle a installé en classe de quatrième un atelier d'oral : à chaque début de cours, des questions, souvent philosophiques, sont présentées par un élève qui a travaillé le sujet à la maison. En quelques minutes, il tente de présenter des arguments sur des questions comme « Y a-t-il des guerres justes ? » ; « Faut-il avoir peur de la mort ? » ou encore « Doit-on obéir ? » Du coup, selon Cécile Robelin, « les élèves prennent conscience du fait qu'ils ne sont pas, dans l'enceinte de l'école, coupés de la réalité, mais réfléchissent sur ce qui se passe dehors ».



“ Et je suis contente si, à la fin de l'année, ils ne me disent plus : ‘Madame, c'est la vérité, c'est passé à TF1’ »

— Elena Pavel, professeur d'histoire

### Décrypter le réel

Renan Picart, 33 ans, prof d'histoire-géographie depuis huit ans dans un collège du Blanc-Mesnil, en Seine-Saint-Denis, a le même souci, mais avec d'autres méthodes. Il s'occupe lui aussi d'élèves issus de classes sociales très défavorisées. Il dépense une incroyable énergie pour sortir ces jeunes gens du cycle de l'échec et les inviter à penser. Il a, par exemple, imaginé tout un programme autour de l'Illiade et de l'Odyssée. Tandis qu'un metteur en scène monte une pièce de théâtre avec les élèves et lui, la professeur de français leur fait lire les œuvres. Simultanément, Renan Picart propose un cours sur les migrations en Méditerranée. Il montre que la liaison entre Tunisie et Sicile, les naufrages, la violence, et même les problèmes liés aux stupéfiants existaient déjà à l'époque d'Homère ! Le passage par le jeu théâtral permet aux élèves de comprendre les enjeux du cours et ses implications contemporaines, parfois même jusque dans leur vie, lorsqu'ils sont eux-mêmes issus de l'immigration. Un peu plus loin de la capitale, mais vers le Sud, Elena Pavel, jeune professeur d'histoire-géographie elle aussi, a été plongée d'emblée dans un collège difficile, à Corbeil-Essonnes (Essonne). Le seul moyen qu'elle a trouvé pour permettre aux jeunes de

développer une pensée critique (et, accessoirement, pour « tenir » sa classe) est de les « mettre en activité » en leur demandant de réfléchir sur des documents, notamment des sources historiques. En leur proposant, par exemple, de lire et de commenter un texte d'un moine du XI<sup>e</sup> siècle, elle leur permet de découvrir que sa description des famines de l'époque est certainement exagérée à dessein, afin de faire naître des vocations monacales. Ainsi les élèves comprennent-ils qu'« un texte ne dit pas forcément la vérité. Débusquer des idéologies, qui peuvent structurer les sociétés, voici mon objectif. Et je suis contente si, à la fin de l'année, ils ne me disent plus : “Madame, c'est la vérité, c'est passé à TF1 !” »

Les enseignants que nous avons rencontrés se sentent parfois, ainsi qu'ils l'admettent eux-mêmes, « vidés ». Ils savent d'ailleurs parfaitement que leur métier est dévalorisé, qu'ils sont parfois précarisés, que la violence guette à chaque pas. Ils s'acharnent néanmoins à explorer tous les moyens possibles pour donner à ces jeunes le plaisir et la dignité de penser – sans oublier de leur faire acquérir les connaissances nécessaires. Et tant pis si leur travail n'est pas toujours reconnu à sa juste valeur : les élèves, eux, s'en souviendront.

### À LIRE

Gilles Vervisch, *Tais-toi et double* (Max Milo Éditions).

# Trois exercices collectifs

Trois méthodes fameuses et singulières qui empruntent la voie de l'autre.

PAR CÉDRIC ENJALBERT

## Du mariage...

selon Socrate

Les idées vous manquent ? Mariez-vous ! Trouvez un mari ou une épouse, qu'importe sa personnalité, et glissez-lui la bague au doigt. L'entente est parfaite ? Vous cumulez vos savoirs et vos envies, vous échangez pour le meilleur et pour le pire. Le concubin vous querelle, la mégère vous mène la vie dure ? Tant mieux ! Tel est le conseil de Socrate en personne, que son épouse Xanthippe houspille, maltraite, à qui elle jette, dit-on, ses pots de chambre à la face : « *Il faut se marier*, dit le premier philosophe. *Si tu as une bonne épouse, tu seras heureux et si tu tombes sur une femme comme la mienne, tu deviendras philosophe. Dans les deux cas, tu y gagneras.* » Supporte ! Le mariage rend enduring, la résistance affine, affirme, le cœur et l'esprit. Au pire, si le conseil de Socrate se révèle mauvais, il sera temps de vous mettre à la joute oratoire. Peut-être filerez-vous une scène de ménage dans les règles de l'art... dialectique.

## ... à l'art de la dispute

selon le même Socrate

Il existe un jeu de société ne nécessitant que quelques règles simples, mais rigoureuses : l'entretien dialectique à la Socrate. Non seulement ce jeu de rôles promet d'être amusant, mais il permet la clarification des idées. Le principe en est simple : inutile d'être en désaccord pour se disputer. Le but est de gagner en vérité par l'opposition des arguments. Le tout se joue à deux, ne nécessite qu'un dilemme – choisissez le bien corsé. Classiquement : « Peut-on commettre le mal volontairement ? », « Quel est le Bien suprême ? » ou « Être mort est-il différent de n'être pas né ? » Les règles fondamentales du jeu sont au nombre de trois : l'entretien lie deux personnes qui tiennent chacune des rôles bien définis et contraires ; les réponses doivent être brèves ; et les positions entières, ce qui veut dire qu'on n'a pas le droit de changer d'avis en cours de route. Il convient de s'investir totalement dans les réponses données – c'est un jeu de rôles – qu'elles reflètent des opinions personnelles ou non. De fil en aiguille, si chacun se tient à ce principe, les termes du problème devraient s'éclaircir, une vérité devrait émerger. Vous avez à présent les cartes pour vous disputer ludiquement.

## La sérendipité

selon Robert K. Merton

Un conte, venu d'Orient, raconte l'histoire de trois princes désireux de voir le pays de Serendip. Ils font au cours de leur périple des découvertes qu'ils ne soupçonnaient pas, par « *hasard* » et « *sagacité* », et deviennent riches et adulés. C'est sur cette base que l'écrivain anglais Horace Walpole (1717-1797) a créé le néologisme de *serendipity*, devenu sérendipité en français. Ce terme désigne l'art de se mettre en condition de faire des découvertes et des rencontres imprévues dont on saura tirer le fruit. Or, le concept de sérendipité va connaître un nouvel essor au XX<sup>e</sup> siècle sous l'impulsion du sociologue des sciences, Robert K. Merton : selon ce dernier, c'est souvent lorsqu'ils détectent une anomalie dans une expérience donnée que les scientifiques sont amenés à faire leurs découvertes majeures, à concevoir des théories nouvelles qui n'appartenaient pas au projet de départ. De nos jours, il est devenu courant, surtout chez les Anglo-Saxons, de parler de sérendipité à propos des navigations effectuées sur le Web. Car il existe deux usages d'Internet fort différents : ou bien on va directement à l'information que l'on cherche, ou bien on accepte de cheminer de site en site, en se laissant guider par ses intuitions et par les liens proposés. C'est sans doute devenu une des méthodes d'apprentissage et de stimulation de la réflexion majeures de notre temps, bien qu'aucune école ne l'enseigne officiellement !



## 03 LA VOIE DE L'ESPRIT

# « Des fables pour tester nos jugements moraux »

Et si l'on se racontait des histoires? Telle est la méthode élue outre-Atlantique par la philosophie morale expérimentale. L'enjeu? Mettre à l'épreuve nos croyances profondes, explique **Ruwen Ogien**.

PROPOS RECUEILLIS PAR MARTIN LEGROS



Spécialiste de philosophie morale, il est directeur de recherches au CNRS. Il a notamment publié *La Vie, la Mort, l'État. Le débat bioéthique* (Grasset, 2009). À paraître: *L'Influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine* (Grasset).

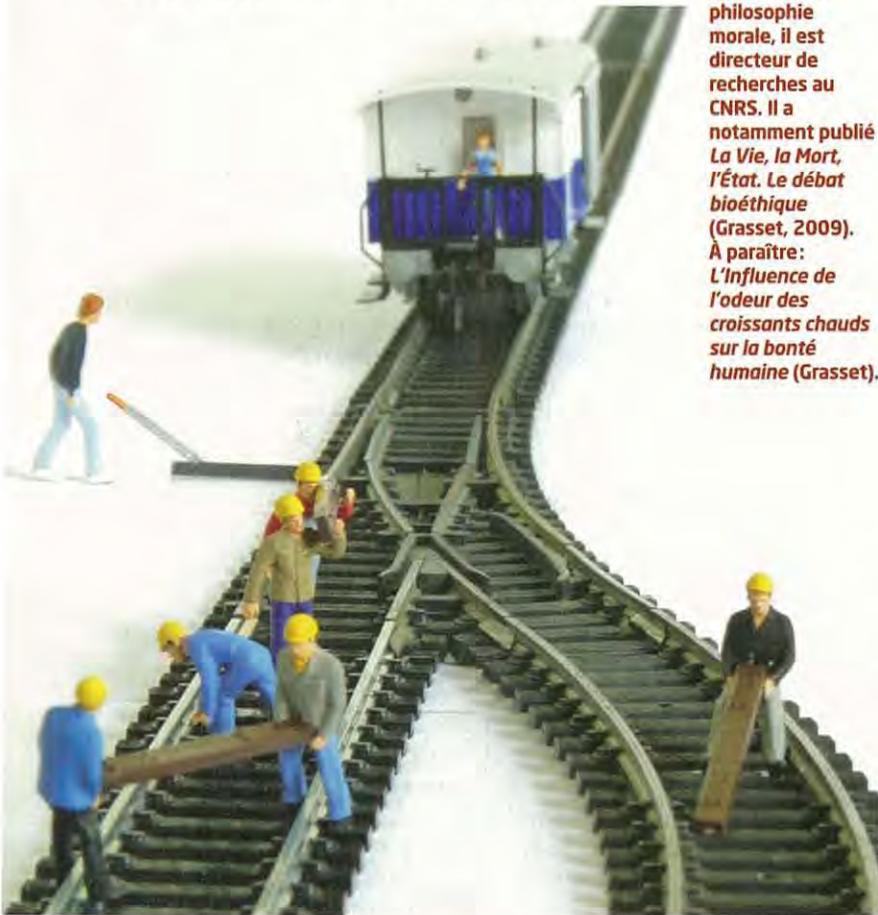
Dans votre dernier livre, *L'Influence de l'odeur des croissants chauds sur la bonté humaine* (Grasset), vous parcourez une série d'« expériences de pensée » issues de la philosophie morale expérimentale, qui doivent permettre de réfléchir à partir de situations fictives mais concrètes...

Qu'est-ce qu'une « expérience de pensée » morale?

Les expériences de pensée sont des petites fictions spécialement inventées pour susciter la perplexité morale. Comme il s'agit de récits schématiques sans valeur littéraire, toutes les manipulations des éléments narratifs utiles au progrès de la réflexion morale sont concevables. Certains philosophes les utilisent pour mettre au jour ce qu'ils appellent nos « intuitions morales ». D'autres, comme moi, s'en servent de façon critique pour éliminer nos croyances morales les plus absurdes ou les plus chargées de préjugés. Mais chacun peut en inventer pour son propre compte... ou faire varier celles qui existent déjà. Les fictions simplifiées ne peuvent évidemment pas jouer le même rôle « édifiant » que les grandes œuvres littéraires. Mais elles nous donnent les moyens d'identifier plus clairement les facteurs qui influencent nos jugements moraux et d'évaluer leur importance respective. Ainsi, la fameuse expérience de pensée du « Tramway qui tue », élaborée par la philosophe britannique Philippa Foot en 1967, permet de mettre en évidence le facteur « Est-ce qu'on peut se servir d'une personne comme d'un simple moyen ? » et d'évaluer son importance par rapport à d'autres facteurs.

Pouvez-vous exposer le scénario de cette histoire?

Imaginez qu'un tramway, dont le conducteur a perdu le contrôle, fonce vers un groupe de cinq traminots qui travaillent sur la voie. Les traminots seront inévitablement tués si rien n'est fait pour arrêter la machine folle. Un témoin de la scène s'aperçoit qu'il pourrait détourner le tramway vers une voie secondaire en tirant le levier d'aiguillage qui se trouve tout près de lui. Les cinq traminots seraient alors sauvés. Malheureusement, un autre traminot est coincé sur cette voie secondaire. Il sera inévitablement tué si le tramway



est détourné. Que doit faire le témoin ? Commettrait-il un acte immoral s'il détournait le tramway ? Imaginez à présent que le témoin se trouve sur une passerelle piétonne au-dessus du tramway qui fonce vers les cinq traminots. Il y a, tout près de lui, un gros homme penché sur la balustrade. Il suffirait de le pousser sur la voie pour qu'il tombe et bloque le tramway, ce qui permettrait de sauver la vie des cinq traminots. Que doit faire le témoin ? Commettrait-il un acte immoral s'il poussait le gros homme ? En fait, pour les philosophes qui ont inventé ces histoires, ces questions sont plutôt rhétoriques. Il leur paraît tellement évident qu'il serait immoral de pousser le gros homme, mais pas de détourner le tramway ! Ils ajoutent que c'est aussi l'intuition de la « plupart des gens », comme si c'était un argument en faveur de leur thèse. Cette intuition est-elle vraiment partagée par la « plupart des gens » ? Si c'est le cas, en quoi est-ce un bon argument ? La « plupart des gens » pourraient se tromper complètement sur ce sujet, comme ils se trompent complètement sur beaucoup d'autres ! C'est ce genre de questions que la philosophie morale expérimentale nous invite à poser.

**Cette expérience a donné lieu à une enquête scientifique de grande ampleur. Quels résultats cette « démocratisation de l'expérience de pensée philosophique » a-t-elle permis de mettre au jour ?**

Le cas du « Tramway qui tue » a été soumis à des milliers de personnes. Selon l'enquête la plus large dirigée par Marc Hauser en 2003, 89 % pensent qu'il est moralement permis de détourner le tramway et seulement 11 % qu'il est moralement permis de pousser le gros homme. Les recherches des

mêmes. Finalement, ce que ces expériences nous ont appris (au cas où nous ne l'aurions pas deviné), c'est que l'idée de pousser le gros homme est psychologiquement plus pénible à envisager que celle de tirer le levier d'aiguillage. Mais on ne sait toujours pas si pousser le gros homme est plus immoral que tirer le levier d'aiguillage !

**Vous êtes insatisfait par les conclusions que certains moralistes ou psychologues tirent de cette expérience. Pourquoi ?**

Les chercheurs confondent souvent les intuitions et leurs interprétations. Il leur arrive de dire : l'intuition – « Il ne faut pas pousser le gros homme » – signifie que nous sommes tous des déontologistes obsédés par la règle – « Il ne faut jamais traiter une personne comme un simple moyen. » Mais il s'agit d'une interprétation parmi d'autres possibles. On pourrait aussi bien dire que cette intuition signifie que nous sommes tous des conséquentialistes obsédés par le souci de minimiser les atteintes au bien-être des personnes qui se promènent dans des espaces publics protégés ! En réalité, les intuitions peuvent signifier beaucoup de choses différentes, et servir à justifier beaucoup de théories différentes, même complètement opposées. Il me semble que c'est une bonne raison de rester sceptique à l'égard de la contribution de ces chercheurs à la connaissance morale.

**L'expérience de « L'inceste en toute innocence » révèle, selon vous, l'intolérance de la majorité d'entre nous vis-à-vis des « fautes morales sans victime ».**

**De quoi s'agit-il ?**

Imaginez qu'un frère et une sœur, tous deux majeurs, décident un soir d'été de faire l'amour sous le ciel étoilé, mais bien cachés, et en utilisant tous les moyens contraceptifs disponibles. Pas de traumatisme, pas d'enfants, pas de société offensée. Où serait le mal ? Pour les minimalistes (dont je suis), toute l'éthique se résume au souci de ne pas nuire aux autres, et toutes nos actions sont permises du moment qu'elles ne créent pas de victimes, de personnes subissant un dommage injuste. De ce point de vue, l'idée que l'inceste entre adultes consentants pourrait être une faute morale est erronée, puisque c'est une relation qui ne cause pas de victimes. Ce n'est pas ainsi que le maximaliste moral voit les choses. Pour lui, l'éthique exige bien plus que ne pas nuire aux autres. Elle demande aussi qu'on soit fidèle à sa communauté, qu'on respecte certaines autorités, et qu'on veille à sa « pureté » personnelle. Le maximaliste moral peut parfaitement considérer que l'inceste est un crime moral *même s'il ne fait pas de victimes*. Il peut porter le même jugement sur les relations homosexuelles entre adultes consentants, le blasphème, la consommation de nourriture « impure », et les façons jugées scandaleuses de s'habiller ou de traiter son propre corps. Les implications politiques de ce débat ne sont pas négligeables. Les maximalistes pensent que les minimalistes ne font qu'exprimer la conception libérale, individualiste et occidentale de l'éthique. Les minimalistes reprochent aux maximalistes de donner une valeur morale à des conventions sociales et des principes religieux. C'est un désaccord profond, dont les effets se font sentir dans toutes sortes de débats publics : sur l'euthanasie, la liberté d'expression ou celle de fumer du cannabis, entre autres.

“ L'idée que l'inceste entre adultes consentants pourrait être une faute morale est erronée, s'il n'y a pas de victimes

psychologues ont donc établi que c'était bien une intuition « commune », comme les philosophes le supposaient. Mais ces derniers ont toujours autant de mal à la justifier. Quels sont leurs arguments ? Il y en a chaque année de nouveaux ! En voici un petit échantillon :

1. On ne peut pas juger de la même manière une action visant à détourner une menace (sur les cinq traminots) et une action créant une nouvelle menace (sur le gros homme).
2. Il faut distinguer le cas dans lequel on se sert d'une personne comme d'un simple moyen (pousser le gros homme) et le cas dans lequel sa mort est un effet collatéral d'un acte qui ne la visait pas directement (détourner le tramway).
3. On ne peut pas mettre sur le même plan moral l'action de causer une mort de façon impersonnelle (en tirant un levier) et de façon personnelle (en poussant le gros homme). Ces arguments, excellents en apparence, n'ont pas été jugés décisifs. Certains philosophes pensent qu'il n'y a pas de différences morales profondes entre les deux actions. Après tout, leurs conséquences sont exactement les

# DU RÉEL FAISONS TABLE RASE

De Descartes à Husserl, le doute s'est imposé comme un moyen fertile pour atteindre aux vérités premières. Mais s'aventurer à perdre toute certitude ne va pas sans risque : quelques conseils pour parvenir au bout du chemin.

PAR MICHEL ELTCHANINOFF

**L'**angoisse du plongeur en apnée, chacun peut la ressentir s'il s'exerce au doute radical. Descartes raconte : « Comme si tout à coup j'étais tombé dans une eau très profonde, je suis tellement surpris, que je ne puis ni assurer mes pieds dans le fond, ni nager pour me soutenir au-dessus. » Sa méthode consiste en effet à remettre en cause tout ce qui n'est pas absolument certain, afin d'atteindre une vérité, quelle qu'elle soit, qui résisterait à cette épreuve. Il parvient toutefois à toucher le fond et à découvrir, en tout cas selon lui, la vérité première et indubitable. Si je persiste à douter, c'est bien qu'il existe malgré tout un moi qui se confond avec la pensée : je pense, donc je suis.

## Une technique risquée

Mais le doute est une technique risquée. Comment être assuré de se retrouver une fois que l'on a admis que tout était fiction ? L'espace qui vous entoure perd tout son sens et sa réalité : vous ne percevez plus que des formes changeantes, aussi irréelles qu'angoissantes. Perdu dans ce magma de matière, vous n'avez plus qu'à le traverser sans le comprendre. Même les autres ne sont que des fantômes. Qu'est-ce qui garantit, à ce stade, que vous vous compreniez vous-même et que vous soyez capable de poursuivre l'expérience la tête claire ? Et votre corps ? Une projection de votre esprit, des odeurs, des masses, des plis... Si le prochain film de Darren Aronofsky s'intitulait *Dans la peau de René Descartes*, il serait assurément aussi inquiétant que les mauvais *trips* de *Requiem For a Dream*... Mieux vaut ne pas tenter la technique du doute radical en voiture sur une route de montagne. Il est plus prudent d'appliquer la méthode du doute à la manière de Descartes, en robe de chambre dans une pièce bien chauffée. Or, dans ces conditions de repli sur soi, que peut-on bien découvrir d'autre, en guise de fondement ultime du vrai, qu'une pensée intérieure et incorporelle ?

Sommes-nous réduits à nous réfugier dans l'intimité du moi lorsque nous décidons d'explorer la voie du doute ? Pas forcément. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le phénoménologue Edmund Husserl se

fait fort d'allier la radicalité de cette méthode, seule à même de nous faire atteindre une juste description de notre rapport premier à soi et à ce qui nous entoure, et l'ouverture sur un monde. Aussi propose-t-il non pas de nier l'existence des choses, de la nature, des connaissances acquises et de soi-même, mais juste de « mettre entre parenthèses » la question de leur existence effective. Dans cette *épokhé*, terme emprunté aux philosophes sceptiques, et qu'il rebaptise « réduction », il s'agit moins de croire que le monde est une illusion que de cesser de se poser la question de son existence. Une nuance ? Certes, mais qui permet de ne perdre ni la tête, ni le réel qui l'environne.

Imaginez qu'à la sortie d'un col, vous découvriez une vallée inconnue. Rien ne vous empêche de pratiquer la réduction. Dans une métaphore électrique, Husserl nous propose de « mettre hors circuit » notre croyance dans la réalité de la nature que nous contemplons. Que cette vallée existe ne nous préoccupe alors plus.

En revanche, nous nous concentrons sur la manière dont notre conscience *voit* ce paysage : perception de l'espace qui s'étale devant moi, et qui n'a été rendue possible que par le mouvement de mon corps, sensation du temps qui s'écoule pendant que j'admire le panorama. Si je ferme les yeux, je

peux réfléchir à la manière dont je me remémore ce paysage, ou l'imagine. Si je me demande pourquoi je le trouve beau, je commence à penser à l'harmonie des formes, à la surprise de me retrouver là. Le tout sans aucune décision quant à l'existence de cette vision. La surprise esthétique n'est d'ailleurs qu'une des modalités de la réduction. Elle peut aussi s'exercer en chambre, à plusieurs, s'associer à des techniques de méditation. Reste que la réduction ne s'apprend pas. Elle se pratique, chaque fois que l'on veut revenir aux questions fondamentales du rapport entre la conscience et ce qu'elle perçoit. Qui osera encore dire que la pensée n'est pas une aventure ?

“ Il s'agit moins de croire que le monde est une illusion que de cesser de se poser la question de son existence ”

**Pour aller plus loin** Edmund Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie* (« Tel », Gallimard, 1950), § 32, et *De la Réduction phénoménologique* (« Krisis », Éditions Jérôme Millon, 2007).

# Trois exercices mentaux

Trois méthodes de pensée qui empruntent la voie de l'esprit.

PAR CÉDRIC ENJALBERT

## La généalogie selon Nietzsche

Vous voilà devant une idéologie ou une croyance, défendue par un parti ou une église. Son discours est rodé. Et elle se donne pour la vérité. Que faire? Comment mettre à l'épreuve les autorités intellectuelles les plus solidement établies? La méthode Nietzsche: faire un détour par l'histoire des mots et des idées, pour mettre à jour la «*généalogie*» des concepts: «*Nous avons besoin d'une critique des valeurs morales, et la valeur de ces valeurs doit tout d'abord être mise en question – et, pour cela, il est de toute nécessité de connaître les conditions et les milieux qui leur ont donné naissance.*» Le philosophe montre que «*bon*» a revêtu successivement deux sens presque contraires, selon qu'on l'a opposé à mauvais ou à méchant. Pour le «*fort*», est bon ce qui n'est pas faible, ou mauvais – tel était la définition antique du bien, apanage de l'aristocratie et des seigneurs de la guerre. Mais pour le «*faible*», est méchant... ce qui est fort – et telle est la refonte de la définition du bien, comme humilité, pauvreté, dénuement, désintéressement, qu'opère le christianisme. Le philosophe en tire une interprétation – il existe deux morales, l'une des maîtres, l'autre des esclaves. Suivez le maître: à vos marteaux!

## Les variations éidétiques selon Edmund Husserl

Il existe d'infinies variations de rouge et, pourtant, toutes sont rouges. Tel tronc d'arbre est distinct de tel autre, et pourtant ce sont aussi les mêmes. Clarifier ce qu'est précisément le rouge ou un tronc d'arbre semble à la fois élémentaire et très complexe. Mais il existe une technique! Pour révéler le noyau, l'essence, de tout objet, usez de la «*variation éidétique*», ou variation en imagination. Prenez ainsi l'idée du tronc d'arbre, faites défiler en imagination toutes ses possibilités – couleur, taille, forme... – en distinguant les traits qui ne lui appartiennent pas nécessairement et ce qui lui est intrinsèque, inséparable. À force de faire varier toutes les perspectives sur ce même objet ou phénomène, vous devriez en déduire une constante, son essence. Ce qui fait dire à Husserl que les «*fictions, si elles sont claires*», offrent à la science des phénomènes «*un soubassement non seulement aussi bon, mais dans une large mesure meilleur que les données de la perception actuelle et de l'expérience*». Par exemple, un tronc d'arbre déraciné, déshabillé de son écorce, taillé et placé sur un bateau, n'est plus un tronc d'arbre, mais un mât. Il appartient donc à l'essence d'un tronc de ne pas être à la fois déraciné et taillé.

## Le collage des surréalistes

Deux silex entrecroqués produisent une étincelle. Il en va de même avec les images et les idées. Tentez un peu de frotter deux réalités éloignées, des concepts qui semblent inconciliables, un penseur et une réalité anachroniques, vous obtiendrez avec chance l'éclair de génie. Le surréaliste **Max Ernst** donne la définition de cette méthode pour forger des néologismes, des pensées inédites et des éclairages brillants. Il la baptise «*phallustrade*»: «*Une phallustrade est un collage verbal. On pourrait définir le collage comme un composé alchimique de deux ou plusieurs éléments hétérogènes, résultant de leur rapprochement inattendu, dû, soit à une volonté tendue – par amour de la clairvoyance – vers la confusion systématique et le dérèglement de tous les sens (Rimbaud), soit au hasard, ou à une volonté favorisant le hasard.*» Un exemple? Confrontez Sartre et Brigitte Bardot, Diderot et Wikipédia, la société et la physique des fluides, vous obtiendrez respectivement une théorie du cinéma, une définition du Web participatif et le concept de «*modernité liquide*», à l'instar du sociologue Zygmunt Bauman. La phallustrade conceptuelle est à portée de main, si j'ose dire.



JORGE  
SEMPRÚN

« FACE AU MAL  
ABSOLU, SEULE  
LA FRATERNITÉ  
PERMET  
DE S'EN SORTIR »

Jorge Semprún s'est éteint en juin dernier. En guise d'hommage, nous publions l'un de ses derniers entretiens, accordé lors du festival Philosophia, à Saint-Émilion, à la fin mai 2010. Il revient sur le rôle capital que la philosophie a joué dans son itinéraire, marqué par la résistance à toutes les barbaries. Il manifeste aussi ses inquiétudes face à la « crise de la conscience européenne », dénoncée en son temps par Husserl. Testament d'un témoin du siècle.

PROPOS RECUEILLIS PAR MARTIN LEGROS



**M**ai 2010. Il avait accepté de venir à Saint-Émilion pour la conférence de clôture du festival Philosophia. Comme il devait repartir le lendemain dès l'aube à Francfort, en Allemagne, pour le tournage d'un film, il avait passé l'après-midi à se reposer. Nous avons convenu de nous y retrouver vers 17 heures pour préparer l'entretien public autour de son dernier livre, *Une tombe au creux des nuages* (Climats). Pendant près d'une heure, je lui ai posé des questions autour de sa vie et de son œuvre que je comptais formuler en public le soir même. Il m'a écouté attentivement, mais n'a pas dit un seul mot. Mes questions étaient-elles ennuyeuses ? Était-il trop fatigué pour y répondre ? J'étais inquiet... Et puis, quand il est entré dans l'église des dominicains où plus de 600 personnes l'attendaient debout et qu'il a pris la parole avec une soudaine vivacité, entremêlant sa vie tumultueuse, sa lecture des poètes et des philosophes, mais aussi sa vision inquiète de l'avenir de l'Europe, j'ai compris. J'avais à côté de moi un témoin-philosophe, un homme qui pense en racontant ce qu'il a vécu et qui a réussi à traverser les événements de son siècle parce qu'il n'a jamais cessé de les penser. Et quelle traversée du siècle ! À 13 ans, il fuit avec son père, issu d'une grande famille républicaine, l'Espagne franquiste. À 19 ans, il entre dans la Résistance. À 20 ans, il est déporté. À 30, il parcourt clandestinement l'Europe malgré le rideau de fer pour coordonner la résistance communiste à Franco. Exclu du parti, il devient alors une figure de la gauche antitotalitaire, aux côtés de Montand, de Signoret et de Costa-Gavras, avant de retrouver la jeune démocratie espagnole comme ministre de la Culture du gouvernement de Felipe González.

Comment fait-on pour ne pas perdre la tête dans ces soubresauts ? C'était le sens des questions que je lui avais posées dans la bibliothèque du château de Troplong-Mondot. S'il avait gardé un silence placide, c'est qu'il n'y avait, pour lui, d'autre manière d'y répondre qu'en prenant le temps du témoignage, de cette charge qu'il avait endossée très tôt et développée dans tous les registres, de la littérature au cinéma, et qu'il avait transformée en exercice spirituel. Alors qu'il s'est éteint le 7 juin dernier, voici, en guise d'hommage, la retranscription de ce témoignage philosophique.

**Vous vous référez souvent à la conférence d'Edmund Husserl, « La Crise de la conscience européenne », où le fondateur de la phénoménologie lance un appel à un héroïsme de la raison contre le retour de la barbarie. Pourquoi ce texte a-t-il autant compté pour vous ?**

**Jorge Semprún :** Cette conférence sur la lassitude de l'Europe, dont le propos reste très actuel, a été prononcée à Vienne en 1935. Pour des raisons personnelles et philosophiques, elle a joué pour moi le rôle d'une « scène primitive ». J'ai étudié la philosophie au lycée Henri-IV à Paris, en hypokhâgne et khâgne, et puis la Résistance m'a entraîné dans la lutte armée, j'ai abandonné les études. Mais je voulais être philosophe, c'était mon aspiration professionnelle. J'ai dû arrêter à cause de la Résistance et parce qu'à l'époque, pour obtenir l'agrégation, il fallait être français... j'étais réfugié politique espagnol. Mais mon intérêt pour la philosophie, et pour Husserl en particulier, s'était affirmé très tôt. Avant guerre, j'avais eu le bonheur de trouver à la bibliothèque Sainte-Geneviève un texte passionnant d'Emmanuel Levinas sur la pensée de Husserl et d'Heidegger, qui m'a fait comprendre qu'il y avait autre chose que la pensée idéaliste de Victor Cousin qu'on nous enseignait au lycée. La phénoménologie conduisait à Sartre et à l'existentialisme. Mais elle m'apparaissait aussi comme le complément indispensable du marxisme : à 18 ans quand on reçoit le choc de l'œuvre de Marx, on comprend vite, si on a une culture philosophique, que le marxisme est une extraordinaire méthode d'analyse de la réalité sociale, mais pas un système philosophique. On est tenté de le compléter. Certains avaient essayé avec Kant ou Hegel, je nourrissais l'utopie de compléter le marxisme par la phénoménologie. Un rêve que je n'ai pas eu le temps de réaliser. Plus tard, j'ai « retrouvé » Husserl en déportation. À Buchenwald,

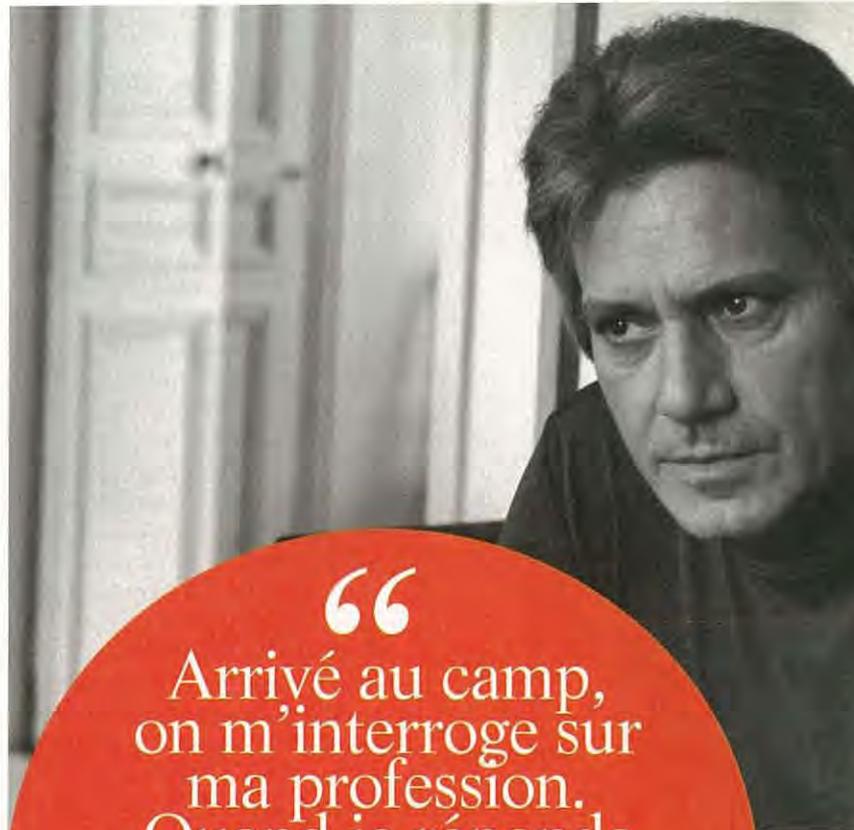
le dimanche après-midi, au moment où l'on disposait de quelques heures, la plupart en profitaient soit pour rattraper le sommeil en retard, soit pour se réunir par affinités politiques ou religieuses, et parler de Dieu ou du parti communiste. Pour ma part, je me rendais dans le bloc d'invalides où était interné mon professeur de sociologie de la Sorbonne, Maurice Halbwachs, auteur de très beaux livres sur la mémoire, qui est mort là-bas. Autour de lui se réunissait un groupe d'intellectuels, dont un certain Lenoir ou Lebrun, juif autrichien qui s'appelait en réalité Felix Kreisler et avait réussi à passer à travers les mailles du filet de la Gestapo. C'est lui qui m'a parlé de cette conférence de Husserl : il y avait assisté et en gardait un très grand souvenir. Cette conférence m'a donc intéressé bien avant que je ne l'aie lue. Quand je l'ai eue entre les mains, j'ai eu le sentiment qu'un moment fondamental de la pensée européenne s'exprimait là.

### Qu'est-ce qui vous a marqué dans cet appel?

Il faut rappeler le contexte. Husserl, philosophe juif allemand, a été exclu de l'université après la prise du pouvoir par Hitler en 1933 ; il a été lâché en 1934 par son disciple, Martin Heidegger, qui a enlevé la dédicace « à [son] vénéré maître et ami Edmund Husserl » placée en ouverture à la première édition de *Sein und Zeit* (*Être et Temps*)... Tout cela faisait que la voix de Husserl comptait pour moi. Mais ce qui m'a le plus marqué, c'est que j'y ai trouvé une définition de l'Europe qui me paraît toujours valable... L'Europe peut se définir géographiquement comme une partie du sous-continent eurasiatique. Mais en réalité, selon Husserl, ce n'est pas une question de frontières. L'Europe est une figure spirituelle, qui s'établit sur un socle de valeurs communes constituées par la raison critique issue de la Grèce. On peut corriger le propos, multiplier les origines (voie romaine, chrétienté, etc.), mais ce qui compte, c'est l'idée d'une figure spirituelle supranationale : voilà un philosophe juif proscrit de l'université allemande qui voit dans l'Europe l'occasion de créer une supranationalité où les pays européens échangent des choses qui ne transiteraient pas seulement par le commerce ou par la guerre. Rendez-vous compte du contexte ! Nous sommes en 1935. Hitler est au pouvoir depuis deux ans, Staline a éliminé tous les adversaires qui lui barraient l'accès au pouvoir absolu. L'Europe va à toute vitesse vers l'apogée des deux totalitarismes. Et cette voix d'homme seul, cette voix allemande et juive raconte que le grand problème de l'Europe, c'est sa lassitude : si elle ne veut pas sombrer dans les délires de la « barbarie » – Husserl est prudent, il doit rentrer en Allemagne après cette conférence –, elle doit se penser à travers la supranationalité.

### Cette conférence a-t-elle eu un écho ?

Sans aucun doute. Elle n'a pas seulement œuvré dans ma mémoire, mais d'abord dans la réalité du siècle. À Vienne, un jeune philosophe tchèque, qui allait élaborer une œuvre capitale, assistait à la conférence, Jan Patočka. De retour à Prague, il organise à la fin de l'année 1935 la même



“  
Arrivé au camp,  
on m'interroge sur  
ma profession.  
Quand je réponds  
avec fierté : 'étudiant  
de philosophie',  
c'est tout un pan  
de ma vie qui  
refait surface...  
”

conférence pour Husserl. Patočka n'a jamais pu enseigner à l'université, toute sa pensée est le fruit de séminaires clandestins : après avoir été interdit d'enseignement par les autorités hitlériennes, il le sera par les autorités communistes. Mais cela ne l'empêchera pas de devenir le porte-parole de la Charte 77, aux côtés de Václav Havel. Reprenant à son compte l'appel de Husserl, Patočka mourra [en 1977] des suites d'un interrogatoire trop musclé de la police politique. Le jour de son enterrement, la police fermera tous les fleuristes de Prague pour qu'on ne puisse pas déposer des fleurs sur sa tombe ! Voilà une métaphore de l'Europe ! De Husserl à Patočka, de 1935 à 1977, face aux ténèbres, une même idée de l'héroïsme de la raison chemine...

**Lorsque vous vous engagez dans la Résistance, vous emportez les *Recherches philosophiques sur l'essence de la liberté humaine*, de Schelling, et un texte de Kant. Comme si héroïsme et pensée étaient liés...**

Je n'ai pas l'impression d'avoir fait preuve d'héroïsme, là. Il faut se remettre dans la situation de l'époque. J'étais étudiant de philosophie, j'avais cessé mes études pour participer à la résistance armée, mais cela n'avait pas mis fin à ma passion,

**MINI BIO**  
Jorge Semprún  
EN SIX DATES

- 1923** Naissance à Madrid, en Espagne
- 1941** Études de philosophie à la Sorbonne et entrée dans la Résistance
- 1943-1945** Arrestation par la Gestapo et déportation à Buchenwald
- 1953-1962** Coordonne la résistance communiste espagnole à Franco
- 1988** Ministre de la Culture du gouvernement socialiste espagnol de Felipe González
- 7 juin 2011** Meurt à Paris

au contraire. J'ai quitté Paris pour l'Yonne, où j'ai rejoint le réseau « Jean-Marie Action », chargé de recevoir les parachutages d'armes et de les redistribuer parmi les groupes de résistance. Même si cela n'avait pas de lien organique avec notre réseau, c'était l'époque où Jean Moulin se battait pour créer le Conseil national de la Résistance. Emporter ses livres avec soi, quand on est un étudiant qui entre au maquis, était naturel. J'avais aussi pris des romans, *L'Espoir* de Malraux ou *Le Sang noir* de Louis Guilloux, le plus grand roman du XX<sup>e</sup> siècle français selon moi. Alors pourquoi Schelling? Vous avez raison. Pourquoi un jeune marxiste qui devient activiste du Parti communiste s'éprend-il de Schelling, l'une des figures centrales de l'idéalisme allemand? Mais *La Liberté humaine* venait d'être traduite en français par Politzer, un philosophe communiste fusillé par les Allemands... Et j'avais eu la chance d'avoir un professeur de philosophie à Henri-IV, M. Bertrand, qui était tout à fait nul quand il exposait ses idées propres, mais qui avait un génie de la pédagogie. Il donnait envie de lire les grands textes, comme ceux de Kant et de Schelling. Cela n'avait donc rien d'exceptionnel de les embarquer avec moi, c'était presque une forme de routine. On prend le pli de lire de la philosophie et on ne voit pas pourquoi on arrêterait dans la Résistance.

**Vous décrivez l'expérience de la déportation comme une expérience morale où l'on se rapproche de ce que Malraux nommait « la région cruciale de l'âme où le mal absolu s'oppose à la fraternité ». Lors de votre arrivée à Buchenwald, il semble que vous ayez été ainsi sauvé par un homme que vous ne connaissiez pas...**

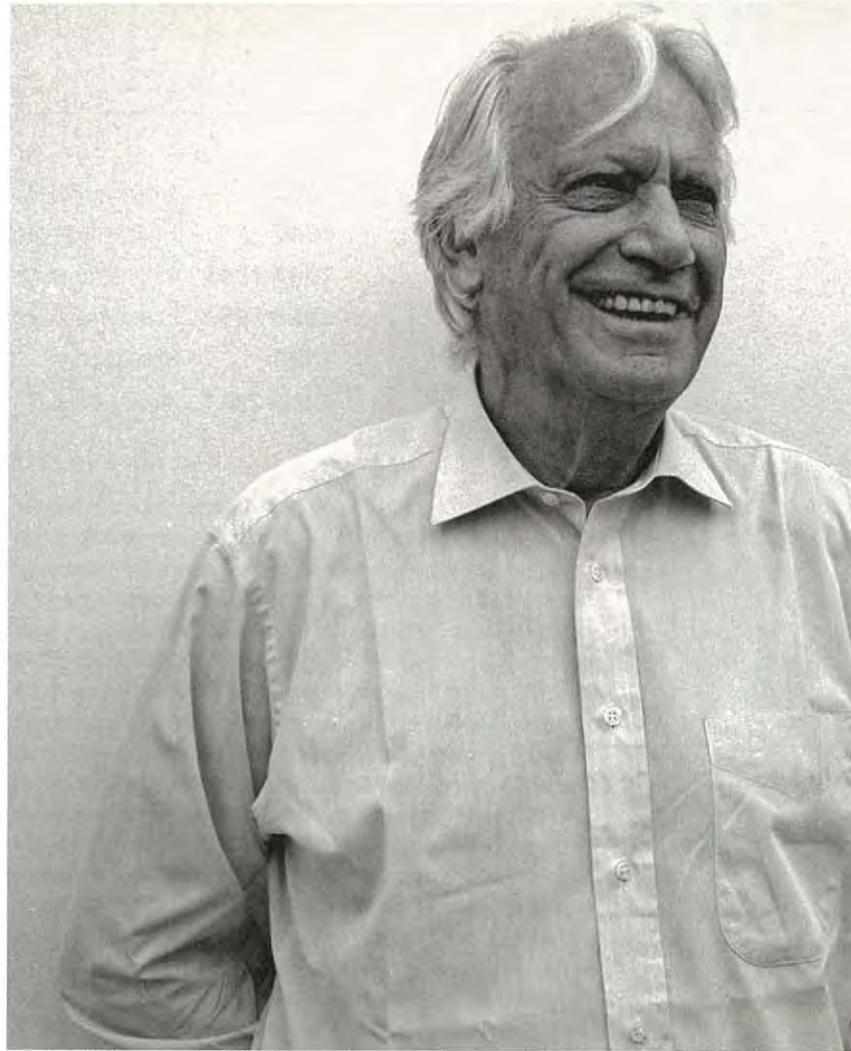
Cet événement est décisif. J'en ai d'ailleurs fait deux récits très différents, vous allez comprendre pourquoi. À l'arrivée au camp, on se retrouvait tout nu après la désinfection, la douche, le rasage, devant une longue table où des déportés nous lançaient des pièces de vêtements et des sandales au jugé, d'après notre taille et notre carrure. Une fois « habillés », d'autres inscrivaient nos noms, dates de naissance et professions. Je me retrouve devant l'un d'eux, un communiste allemand. À la question sur ma profession, je lui réponds en allemand : « *Student!* » Il me regarde, et essaie de me faire comprendre que les étudiants et les professions intellectuelles vont dans les pires commandos, où l'on meurt très vite. Pour avoir une chance de survivre, il faut être ouvrier qualifié, car cela permet d'être pris dans le système productif des camps. « *Non, ici ce n'est pas une profession* », dit-il. Je fais alors un jeu de mot arrogant, d'hypokhâgneux d'Henri-IV : « *Pas une profession, une vocation.* » En allemand, les termes sont très proches : « *Kein Beruf, eine Berufung* ». Il insiste : « *Non, ici, il*

*faut être ajusteur, fraiseur, mécanicien, même coiffeur, mais pas étudiant.* » Je ne comprends pas : « *Non, mais je suis étudiant, et même étudiant de philosophie!* » Lassé, il me renvoie d'un geste de la main. Quarante-sept ans plus tard, en 1992, je suis de retour pour la première fois à Buchenwald. Je n'avais jamais voulu y retourner parce que je savais que le camp avait fermé comme camp nazi en juin 1945, mais rouvert deux mois plus tard, en septembre 1945, comme camp spécial de la police soviétique de la zone d'occupation russe en Allemagne... En 1992, comme je n'arrivais pas à finir mon récit, *L'Écriture ou la Vie*, je décide de retourner à Buchenwald avec mes petits-enfants âgés de 20 ans – c'est plus facile avec eux qu'avec les fils, ils ont le regard libre, précis, insolent. À notre arrivée, je leur livre donc le récit que je viens de vous faire. Et là, le fonctionnaire de ce lieu de mémoire qui nous accompagnait, intervient : « *Non cet homme n'a pas écrit "Student" ! J'ai lu vos livres. Je savais que vous veniez aujourd'hui, je suis allé chercher votre fiche dans les archives. Vous savez que nous sommes très ordonnés, nous, en Allemagne...* » Et il nous montre la fiche. Nous sommes tous sidérés : l'homme n'a pas écrit « *Student* ». Porté par l'association de mot, il a écrit « *Stukator* ». C'est un métier absurde qu'on ne pratique plus que dans le cinéma, un métier d'art, celui des staffeurs qui réalisent les ornements en plâtre. Le terme vient des artisans italiens qui ont participé à la construction des châteaux de la Loire... En me faisant passer pour « *Stukator* », cet homme m'a sauvé la vie... Il m'a évité d'être envoyé dans les convois vers le camp mortifère de Dora, le camp souterrain où l'on construisait les carcasses des V1 et des V2 et qui dépendait de Buchenwald. Seuls les ouvriers qualifiés étaient systématiquement exemptés des convois vers les lieux mortifères. Je n'ai jamais revu cet homme. Mais il est quasiment sûr qu'il m'a sauvé la vie en me qualifiant de « *Stukator* »... Quand j'ai su ce qu'il avait écrit, j'ai dû raconter la scène d'une manière différente. Mais c'est une scène sur laquelle on pourrait écrire tout un livre. Parce que, du coup, mon vécu et la réalité diffèrent. En arrivant, quand je réponds avec fierté, « *étudiant de philosophie* », c'est tout un pan de ma vie qui refait surface, comme dans ces flashes qui, en quelques secondes, vous permettent de refaire des années d'une vie. Devant cet homme à qui j'oppose fièrement « *ce n'est pas un métier, c'est une vocation* », tout me revient : mes années d'études, la lecture de Levinas, de Husserl... Or, la scène n'a plus le même sens depuis que je sais ce que cet homme a réellement fait...

**Cette vocation philosophique qui a failli vous perdre dans le camp est peut-être aussi ce qui vous a sauvé,**

## en vous préparant à affronter ce que Kant et Schelling avaient appelé le mal radical...

Je vais vous répondre en faisant un petit détour. Je suis d'une famille catholique espagnole. Mon père était correspondant en Espagne de la revue *Esprit*. Ce groupe d'intellectuels « personnalistes », chrétiens de gauche engagés, était réuni autour d'Emmanuel Mounier et de Jacques Maritain. Maritain était d'une clairvoyance extraordinaire, il a pris courageusement parti en tant que catholique contre l'idée que le franquisme était une « croisade », il fut aussi l'intellectuel français qui a écrit en 1937 un livre extraordinaire contre l'antisémitisme, *Le Mystère d'Israël*. Ces intellectuels ont joué un rôle important dans ma formation. Mais je n'ai jamais pu adhérer à la théodicée absurde de Maritain selon laquelle la ligne du bien est celle qui vient et va à Dieu, et la ligne du mal est celle qui vient et va à l'homme. Je trouvais cela trop facile. Maritain a écrit une très belle lettre ouverte à Jean Cocteau, à l'époque où Cocteau, selon son humour habituel, feignait d'être attiré par la foi. Maritain, qui s'était converti tardivement, écrit à Cocteau : « *Je suis un homme que Dieu a retourné comme un gant.* » Je dirais pour ma part : « *J'ai été abandonné par Dieu comme un vieux gant.* » J'avais 16 ans, c'était l'exil, et j'ai été abandonné par la main de Dieu. Je mets la rupture sur son dos. Ce n'est pas moi qui ai rompu, c'est lui. Et je me suis débrouillé seul. Ce fut la première rupture. D'autres ont suivi. Le hasard a voulu que le dernier livre qui venait d'être publié chez Vrin et que j'ai pu emmener dans le maquis était la traduction de *La Religion dans les limites de la simple raison*, d'Emmanuel Kant, où il élabore la théorie du mal radical. Je suis donc passé de la théorie du mal radical à l'expérience du mal radical, dans les camps. C'est donc vrai que la pensée philosophique m'a aidé à prendre une certaine mesure de cela. Mais pour résister au camp, il faut surtout être jeune, en bonne santé et connaître la langue des maîtres. Comme le disait le poète Celan dans *La Fugue des morts* : « *La mort est un maître d'Allemagne.* » Cela permet de se débrouiller dans l'univers des camps et ensuite d'être utilisable dans un commando bureaucratique. Comme j'étais le seul Espagnol qui connaissait l'allemand, j'ai eu cette chance. Mais je crois que la raison fondamentale, mis à part le fait d'être jeune, en bonne santé et d'avoir un travail supportable, la vraie raison, c'est l'appartenance à une foi, qu'elle soit religieuse ou politique. La transcendance ! Quand on sait pourquoi on est là et quand on sait à quoi on aspire, on tient mieux. Les chrétiens et les communistes sont ceux qui ont le mieux tenu dans les camps. C'est ce que veut dire la phrase de Malraux sur « *la région cruciale de l'âme humaine où le mal absolu s'oppose à la fraternité* ». Cette phrase, publiée dans les *Anti-Mémoires*, revient en réalité sur un épisode, qu'il raconte dans *La Lutte avec l'ange*, son roman inachevé écrit pendant l'Occupation. Chose étrange, Malraux évoque là une attaque au gaz sur le front russe... au moment où les nazis instaurent l'extermination par le gaz du peuple juif. Coïncidence troublante... Que veut dire Malraux ? Que face au mal absolu, c'est la fraternité qui permet de s'en sortir. La fraternité peut



être, chrétienne, communiste, elle peut être beaucoup de choses... mais elle est fraternité avant tout.

## À la différence de philosophes comme Jankélévitch, Steiner ou Levinas, qui ont pris leurs distances avec la culture allemande, vous semblez n'éprouver aucun ressentiment vis-à-vis de l'Allemagne...

Cela tient d'abord à des raisons personnelles. J'ai appris l'allemand avant le français, que j'ai appris en arrivant en exil, à 16 ans. L'allemand, je le savais déjà. Or la langue allemande que j'aimais, poétique ou philosophique, c'était le *hochdeutsch* [« haut allemand »], que tout le monde ne parle pas dans la vie courante, où les dialectes sont très accentués. Et ce n'était certainement pas la langue des SS, qui ont une expression gutturale de commandement, mais pas de langue. Ensuite, le fait d'être réfugié espagnol m'a fait connaître beaucoup de choses. Je comprends très bien que Celan dise : « *La mort est un maître d'Allemagne.* » Mais pour moi, la mort est aussi bien le maître de l'Espagne franquiste et de la France de Vichy. C'est un maître universel. Enfin, la plupart des textes, politiques, philosophiques ou poétiques, lus dans mon adolescence, qui m'ont permis de prendre des distances avec le nazisme d'abord et ensuite de participer à une résistance, c'est en allemand que je les ai lus. Marx et Heine n'écrivaient pas en français ! C'est en allemand que j'ai appris les mots pour combattre la langue allemande du nazisme. Même si je respecte l'obsession de Jankélévitch qui ne voulait même plus entendre de musique allemande, je ne la comprends pas vraiment. Pourquoi faire payer à Mozart les crimes de Hitler ?



Retrouvez la conférence vidéo donnée par Jorge Semprún lors du festival *Philosophia* à Saint-Émilion sur [www.philomag.com](http://www.philomag.com)

“  
 Personne ne  
 se montre capable  
 aujourd'hui de  
 donner de l'âme  
 à l'Europe, qui se  
 réduit à une vieille  
 machine rouillée  
 ”

**Quel regard portez-vous sur la lassitude de l'Europe d'aujourd'hui? Est-ce le fait que les objectifs ont été atteints: unir le continent dans la paix ? Ou y a-t-il quelque chose de plus profond qui empêche l'Europe de répondre héroïquement aux défis du présent?**

Il n'est pas impossible que cette crise soit, sinon mortelle, du moins très grave. Qu'elle instaure une période d'émiettement des valeurs de l'Europe. Il n'est pas automatique que l'on en sorte. Il y a une contradiction inhérente à la construction européenne, entre les intérêts des États-nations membres de l'Union et les intérêts de ce que Husserl appelait une supranationalité européenne. Une supranationalité qui peut prendre la forme d'une fédération, d'une confédération, d'une intégration ou d'une collaboration... Cette contradiction s'est exaspérée au moment de la chute du Mur de Berlin et de l'effondrement de l'empire soviétique, où de nombreuses nations placées sous l'orbite soviétique ont vu se réveiller leurs particularismes. C'était inévitable. On a vu la Yougoslavie éclater en entités nationales qui semblaient avoir été dépassées par la Confédération yougoslave construite sous l'égide de fer du parti communiste. Cette contradiction

est exaspérée aujourd'hui par toute une frange de l'opinion européenne souverainiste, de gauche comme de droite. Les populismes, nationalistes ou souverainistes, sont plus forts. La deuxième raison, capitale, c'est que la grande génération des leaders politiques européens a disparu. Où sont les Kohl, Giscard, Mitterrand, González? Les générations au pouvoir sont souverainistes. Voyez l'Allemagne! Elle a fait un extraordinaire effort, en sacrifiant pour l'Europe ce qui était pourtant le symbole de la renaissance démocratique: sa monnaie. Mais les Allemands ne veulent plus de sacrifices. Parce qu'il n'y a plus de leaders qui font le pont entre l'idéal démocratique et l'idéal européen. En France, l'énergie du président de la République sur le théâtre européen n'est pas destinée à construire l'Europe, mais à faire en sorte qu'elle ressemble à la France. C'est l'exportation de l'idée française en Europe! À l'époque où j'étais ministre de la Culture de Felipe González, il avait employé une formule au retour d'une réunion du Conseil européen: « Pour nous [l'Espagne], c'est moyen; pour l'Europe, c'est formidable! » Il était capable de distinguer ce qui était l'intérêt immédiat d'un pays, le sien, et l'intérêt à long terme de l'Europe. Parce qu'il peut y avoir contradiction entre les deux. Qui va proposer une idée pour remplacer de façon positive la solidarité « négative » qui a permis d'élever l'Europe contre le passé du fascisme et contre le présent du totalitarisme communiste? Nous avons effacé les menaces totalitaires. Mais on ne va pas rappeler éternellement aux jeunes générations cet acte de gloire. Or personne ne se montre capable aujourd'hui de donner de l'âme à l'Europe qui se réduit à une vieille machine rouillée. Cela ne manquerait pourtant pas d'ambition de faire de ces vingt-sept nations une unité organique qui ait une vue commune sur l'avenir du monde... et qui propage une éthique de la résistance au monde tel qu'il va. L'échec sanglant de l'idée de révolution portée par le communisme ne veut pas dire que le monde où nous vivons est tel qu'il doit être.

**LES LIVRES**  
 DE JORGE SEMPRÚN

**UNE TOMBE AU CREUX DES NUAGES**  
 (Climats, 2010; « Champs », Flammarion, 2011)

« La crise de l'existence européenne ne peut avoir que deux issues: ou bien la chute dans la barbarie, ou bien la renaissance grâce à un héroïsme de la raison. » Prononcé en 1935 par Husserl, cet appel a eu une grande influence sur Semprún. Constitué d'une série de textes et de conférences publiés et prononcés en Allemagne ces vingt dernières années, l'ouvrage mêle souvenirs et lectures de philosophes. Le testament philosophique et politique d'un Européen convaincu.

**L'ÉCRITURE OU LA VIE**

(Gallimard, 1994; « Folio », 1996)  
 « Qui veut se souvenir doit se confier à l'oubli », écrit Maurice Blanchot en ouverture de ce livre. Alors qu'il a traversé la déportation

avec un appétit démesuré de vivre, un jeune survivant erre comme un revenant dans le Paris de la Libération. Terrorisé par l'exigence de témoigner, il fait le choix de l'oubli et de l'aventure. Cinquante ans après, il tente de pénétrer dans le camp. À Wittgenstein qui affirmait que la mort n'est pas un événement de la vie, le témoin répond: « Je ne possède rien d'autre que mon expérience de la mort... je ne puis vivre qu'en assumant cette mort par l'écriture, mais l'écriture m'interdit littéralement de vivre. »

**ADIEU, VIVE CLARTÉ...**

(Gallimard, 1998; « Folio », 2000)  
 Sa mère, morte alors qu'il n'avait pas encore 10 ans, lui avait promis qu'il deviendrait « écrivain ou président de la République »... Ce récit initiatique raconte l'exil adolescent de Semprún, son départ après la guerre

civile en 1936 pour les Pays-Bas, puis pour la France, où il découvre, avec *Paludes* de Gide, la littérature française.

**» À VOIR**

**Z**, de Costa-Gavras (1969)  
 Inspiré du roman de Vassilis Vassilikos, ce film au scénario écrit par Semprún raconte l'assassinat politique d'un député, leader de la gauche, sous la dictature des colonels dans la Grèce des années 1960. Il a obtenu l'oscar du meilleur film étranger.

**L'AVEU**, de Costa-Gavras (1970)

Inspiré du roman d'Artur London, adapté par Semprún, le film met en scène un procès politique dans la Tchécoslovaquie des années 1950. Un ministre (Yves Montand), arrêté et torturé, finit par avouer des crimes qu'il n'a pas commis.



CLIVAGES

PIERRE-HENRI TAVOILLOT

Maître de conférences à la Sorbonne et président du Collège de philosophie, il est notamment l'auteur, avec Éric Deschavanne, de *Philosophie des âges de la vie* (Grasset, 2007).

# JUSTE

Si la justice revient à attribuer à chacun ce qui lui revient, il est difficile de satisfaire tout le monde... À quels critères doit-elle répondre dans ce cas ? Le mérite, le talent ou le besoin ?

« C'est pas juste ! » Voilà sans doute le tout premier jugement moral prononcé par l'enfant. L'adolescent d'aujourd'hui y ajoutera un adjectif étrange, mais pas absurde : « C'est trop pas juste ! » Ce qui montre assez que, si l'on ne sait jamais (trop) bien ce qu'est la justice, on parvient de manière beaucoup plus rapide et spontanée à s'accorder sur l'injustice. Et pourtant, définir positivement la justice n'est pas impossible car, depuis Aristote au moins, on dispose d'une définition qui, une fois n'est pas coutume, fait largement consensus. Le philosophe grec l'avait définie comme la vertu qui consiste à attribuer à chacun ce qui lui revient. Le droit romain reprendra l'idée dans une formule célèbre : *Suum cuique tribuere* (« donner à chacun le sien »). Ce qui permet de voir que, pour que la question de la justice se pose, il faut à la fois une certaine rareté et la nécessité d'un partage : bref, il faut qu'il n'y en ait pas pour tout le monde. Tout le problème, bien sûr, est de savoir à partir de quel critère on peut et on doit déterminer « ce qui revient à chacun ». Et c'est là que les choses se compliquent. Non pas que le nombre de réponses soit infini, mais parce qu'il est très difficile d'être satisfait par aucune d'entre elles. L'économiste et philosophe indien Amartya Sen, Prix Nobel d'économie, a élaboré une petite fable très éclairante pour en présenter les principales (dans *L'Idée de justice*, Flammarion, 2010, p. 38). Sen place le lecteur dans la position de Salomon devant attribuer une flûte à trois enfants (Anne, Carla et Bob) qui se la disputent. Chaque enfant vient défendre son cas. Anne la revendique parce qu'elle est la seule à savoir en jouer (et, qui plus est, fort bien) ; Carla la réclame, pour sa part, du fait qu'elle a passé un temps considérable à la fabriquer ; quant à Bob, il plaide sa cause en arguant qu'à la différence des deux autres il ne possède

aucun jouet. Cette petite histoire résume très bien les trois grandes options modernes de la justice. On peut en effet attribuer à chacun en fonction de ses talents (Anne), en fonction de ses mérites (Carla) ou en fonction de ses besoins (Bob). Comment trancher ? C'est très difficile, car la méconnaissance de chacune de ces dimensions risque de produire une profonde injustice. Ainsi, ne pas reconnaître les talents ou empêcher qu'ils ne s'expriment est injuste, de même que ne pas admettre les mérites ou négliger les besoins individuels. En même temps, aucun de ces critères n'est à lui seul parfait. On peut ainsi penser que les gens qui sont doués et favorisés par la nature n'ont aucun besoin d'être en plus favorisés par la société ! Quant au mérite, est-on vraiment certain qu'il ne dépende que de la volonté et du travail individuels : n'y a-t-il pas caché, derrière le goût de l'effort (notamment scolaire), une forme de délit d'initié davantage hérité que mérité ? Et, pour ce qui est du besoin, la grande difficulté est que sa sphère est infinie et qu'il est fort variable d'un individu à l'autre et d'un moment à l'autre. Imaginons une personne qui ne digère que le caviar ! On peut peut-être échapper à ce dilemme (ou plutôt à ce « trilemme ») en tentant une hiérarchisation des critères. Et c'est, semble-t-il, ce que pensent dans leur grande majorité les Français quand ils sont interrogés sur leur définition d'une société juste (lire à ce sujet la passionnante enquête *Les Français face aux inégalités et à la justice sociale*, sous la direction de Michel Forsé et Olivier Galland, Armand Colin, 2011). Ils exigent tout d'abord que soient garantis les besoins de base (logement, nourriture, habillement, santé, éducation). Ils veulent ensuite que soient reconnus les mérites de chacun (dans un contexte d'égalité des chances). Ils souhaitent enfin que soient réduites les grandes inégalités de revenus, tout en permettant la reconnaissance des talents. Il y a une forme de génie dans cette solution de parfait bon sens. Tout le problème étant, bien sûr, de la réaliser...

# PAS JUSTE

# LA FLÈCHE FRANCE



## LE COLLÈGE DE DESCARTES ET DE HUME

Dans la Sarthe, le collège royal de La Flèche a accueilli en son sein ces deux célèbres philosophes... et apporté à chacun son lot de désillusions. **PAR MATHILDE LEQUIN**

Sur les rives du Loir, entre Angers et Tours, la petite ville de La Flèche s'enorgueillit d'avoir formé l'esprit du plus célèbre des philosophes français : René Descartes a en effet fréquenté à partir de 1607 le collège fondé là trois ans plus tôt par Henri IV. Celui-ci avait légué la propriété familiale où il a, dit-on, été conçu, aux jésuites, chargés de la transformer en établissement destiné à « instruire la jeunesse et la rendre amoureuse des sciences ». L'église baroque, qui domine l'ensemble de bâtiments et ses trois cours successives, vient d'être achevée lorsque Descartes, âgé de 11 ans, entre comme interne au collège. « Le Père Charlet, Recteur de la Maison, lui avait pratiqué entre autres privilèges celui de demeurer longtemps au lit les matins, tant à cause de sa santé infirme, que parce qu'il remarquait en lui un esprit porté naturellement à la méditation », nous apprend Adrien Baillet, son premier biographe.

Jusqu'en 1615, Descartes accomplit là son cycle d'humanités (grammaire, poésie et rhétorique, le tout en latin et grec), puis de philosophie (logique, physique, mathématiques et métaphysique). Pourtant, le bilan de ses années à La Flèche est amer : « *Sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études [...], je me trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs, qu'il me semblait n'avoir fait autre profit, en tâchant de m'instruire, sinon que j'avais découvert de plus en plus mon ignorance. Et néanmoins j'étais en l'une des plus célèbres écoles de l'Europe, où je pensais qu'il devait y avoir de savants hommes* », assène-t-il dans le *Discours de la méthode* en 1637. Résolu à « *ne chercher plus d'autre science, que celle qui se pourrait trouver en [lui]-même, ou bien dans le grand livre du monde* », le penseur découvre à La Flèche que la vérité ne s'apprend pas, mais qu'elle s'expérimente.

Fonder la philosophie sur l'expérience : telle est aussi l'ambition de David Hume, qui a 23 ans lorsqu'il s'installe dans la bourgade. « *Il n'y a pas de meilleur endroit que La Flèche... Les gens sont extrêmement civils et sociables, et en plus de la bonne compagnie en ville, il y a un collège [...] que l'on considère, à la fois pour ses bâtiments et ses jardins, comme le plus magnifique de l'ordre des jésuites, en France et même en Europe* », écrit-il à son arrivée, en 1735. En marchant sur les pas de Descartes, l'Écossais entend en réalité dénouer l'union établie par ce dernier entre « je pense » et « je suis » : tandis qu'il fondait toute certitude sur la certitude absolue de la pensée subjective, Hume veut ancrer la certitude de nos idées dans les impressions qui leur correspondent. C'est la thèse développée dans le *Traité de la nature humaine*, composé durant son séjour de trois ans à La Flèche, où il fréquente la riche bibliothèque du collège royal et discute avec les jésuites, que son scepticisme malicieux met plus d'une fois dans l'embarras. L'institution fléchoise, hélas ! ne lui aura guère porté chance : son *Traité*, jugé trop abscons, sera un échec cuisant...

Après la Révolution, durant laquelle le cœur d'Henri IV, conservé dans la chapelle du collège, est brûlé en place publique, l'établissement, resté intact, est transformé par Napoléon en Prytanée militaire. Il abrite aujourd'hui un lycée rattaché au ministère de la Défense. En 2008, le Premier ministre François Fillon, ex-député et sénateur de la Sarthe, a proposé le transfert à La Flèche du crâne de Descartes, actuellement au musée de l'Homme, à Paris. En vain. Entre Descartes et La Flèche, la réconciliation n'est décidément pas à l'ordre du jour...

Prytanée national militaire, anciennement collège Henri-IV de la Flèche : 22, rue du Collège, 72200 La Flèche. L'établissement est ouvert au public en juillet et en août, et lors des Journées du Patrimoine (les 17 et 18 septembre).



# SÉNÈQUE ET LE DON SANS RETOUR

C'est à partir du voyage d'Ulysse que Sénèque explore la notion de bienfait. Dans le récit d'Homère, le voyageur se voit offrir un navire par le roi Alcinoos sans aucune contrepartie. Pour le stoïcien, qui prône toujours l'effort sur soi-même, le don doit être désintéressé, car il est pratiqué dans le but de faire le bien.

PAR NICOLAS TENAILLON

Quand Ulysse achève de raconter ses aventures au roi des Phéaciens, Alcinoos, celui-ci lui offre un navire pour rentrer à Ithaque sans rien exiger en échange. Cet épisode de l'*Odyssée* nous rappelle que, par-delà le respect des règles de l'hospitalité, les Anciens pratiquaient volontiers la gratuité. Mais c'est seulement huit siècles après Homère que fut élaborée une première réflexion spécifique sur le don. On la doit à Sénèque (v. 4 av. J.-C.-65 ap. J.-C.), auteur d'un ouvrage injustement peu lu : *Les Bienfaits*.

Le grand philosophe stoïcien de la Rome antique y médite sur la générosité. Il établit que c'est « la marque

*d'une âme grande et belle, de ne chercher d'autre fruit du bienfait que le bienfait lui-même* ». Le véritable don est ainsi à lui-même sa propre fin. Tout simplement parce que donner est un acte bon en soi et que le bien n'est ni morcelable ni quantifiable.

Mais dans quelles circonstances pratique-t-on un tel don ? Sans doute lorsque nous commettons un acte généreux envers un voyageur, qui s'apprête à partir vers des horizons lointains et que nous sommes à peu près sûrs de ne jamais revoir. Nous ne serons jamais gratifiés pour notre générosité. « *Ce qui vous prouve que c'est pour le bien même qu'on doit faire le bien, c'est qu'aux étrangers qui abordent dans nos ports pour les quitter sans retour, nous venons en aide. Au naufragé inconnu nous fournissons un vaisseau équipé pour le ramener dans sa patrie. Il part, connaissant à peine le bienfaiteur qui l'a sauvé, et ne devant jamais le revoir.* »

Mais, fin psychologue, Sénèque sait que la gratuité est une pratique difficile à justifier, tant l'esprit de commerce

s'est diffusé à Rome avec le clientélisme. La raison exige des explications pour faire prévaloir la générosité sur l'échange intéressé : si l'on sait d'avance que l'obligé ne s'acquittera jamais de sa dette, quelle pourra bien être la motivation de celui qui nourrit le marin de passage ou qui porte secours au naufragé ? Le plaisir de donner ? Oui, sans doute, mais si ce plaisir l'emporte sur la vertu, le don n'en est plus un

puisqu'il sert notre satisfaction personnelle. « *L'unique but que doit se proposer le bienfaiteur, c'est l'avantage de l'obligé* », assène Sénèque. Une fois de plus, le stoïcisme apparaît comme une philosophie prônant l'effort sur soi-même et s'oppose à l'autre école de sagesse concurrente, l'épicurisme. Pour les épicuriens, en effet, c'est toujours pour le plaisir qu'on pratique l'amitié. Pour Sénèque, une telle vision des choses est non seulement égoïste, elle est aussi aveugle à la gratitude que nous devons éprouver envers le cosmos lui-même, et qui nous commande le plus total désintéressement.



## BIENFAIT

Le bienfait est un don spontané, volontaire et utile à autrui. Il se caractérise par sa gratuité et s'oppose au calcul. Réalisé par vertu et non par intérêt, il confère au lien social une dimension morale. Pour les stoïciens, les dieux sont les bienfaiteurs par excellence, dans la mesure où ils nous donnent la nature.



## GRATITUDE

La gratitude est la vertu que doit manifester celui qui reçoit le bienfait. Mais elle ne peut être exigée du bienfaiteur sans quoi elle est fautive et contredit sa générosité. Selon Sénèque, savoir remercier spontanément est une juste manière de rendre le bienfait.

# LES PHILOSOPHES L'INCONNU CÉLÈBRE



## PIERRE ABÉLARD, LE SOCRATE FRANÇAIS (1079-1142)

Comme le nom de Roméo appelle celui de Juliette, celui d'Abélard appelle celui d'Héloïse. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'importance de la figure d'Abélard a été réévaluée pendant la période romantique lorsqu'en 1817 Louis XVIII autorisa la construction d'un mausolée dédié aux deux amoureux au cimetière du Père-Lachaise, à Paris. Il faut dire que sa correspondance avec Héloïse, dont il est le précepteur, qu'il séduit, épouse secrètement, puis nie avoir épousé reste un monument de la littérature. On retient généralement l'issue tragique de l'histoire : il sera châtré sur les ordres de Fulbert, tuteur de la jeune fille (lui qui était spécialiste de méréologie, cette partie de la logique qui concerne le rapport du tout aux parties...).

Cette histoire occulte pourtant une œuvre philosophique majeure. Car Abélard, aujourd'hui largement oublié, était l'homme le plus célèbre de son temps, le « *Socrate français* », selon ses contemporains : le surnom n'était pas immérité pour l'auteur d'un traité intitulé *Éthique ou Connais-toi toi-même*. Abélard fut philosophe, logicien, théologien, mais aussi écrivain, épistolier et poète. Bref, un écrivain « total » avant la lettre ! Il a même composé des chansons d'amour et des hymnes. En pleine querelle sur le statut des notions universelles (l'homme, la blancheur), il défendait une approche conceptualiste, considérant que les notions universelles n'existent pas réellement et indépendamment de nous, mais émergent du langage humain.

Pourquoi cette œuvre philosophique majeure a-t-elle été éclipsée ? Sans doute parce qu'Abélard, bien qu'il soit à l'origine de la scolastique, est le moins médiéval des médiévaux. À la fois imprégné de l'esprit antique dans l'exigence que la philosophie soit une « manière de vivre » et pas seulement un discours théorique, précurseur de Descartes et des Modernes par l'importance qu'il accorde au doute (« *En doutant, nous nous mettons en recherche, et en cherchant nous trouvons la vérité* »), Abélard est aussi un romantique avant la lettre – comme le montre sa romance avec Héloïse –, un partisan du dialogue entre religion et raison (il est l'auteur d'un *Dialogue entre un philosophe, un chrétien et un juif*, où il décrit la condition indigne dans laquelle sont tenus les juifs au Moyen Âge et instaure un dialogue rationnel entre les deux religions), et même un « philosophe-artiste » qui a en commun avec Nietzsche d'avoir laissé une petite œuvre poétique et musicale. Bref, un immense auteur à dépoussiérer d'urgence.

PAR  
HENRI DE MONVALLIER

## L'ART D'AVOIR TOUJOURS RAISON

### STRATAGÈME N° 10

## FLATTEZ !

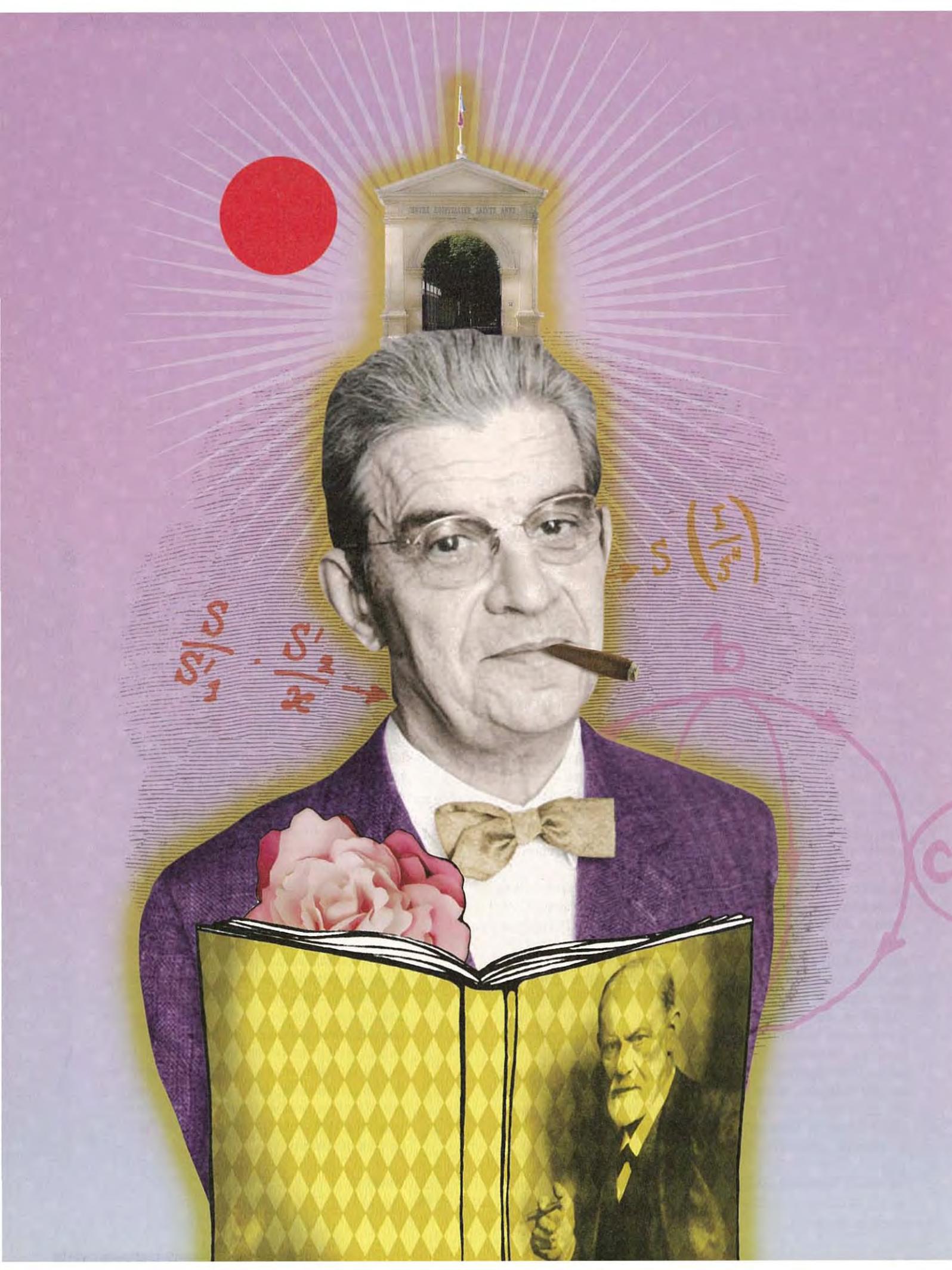
### COMMENT S'EN SERVIR

Pour amadouer votre adversaire, faites-lui croire qu'il est plus intelligent que vous. L'orgueil étant la chose du monde la mieux partagée, il est probable qu'il mordra à l'appât, baissera sa garde et s'exposera à un contre-argument fatal. Imaginons qu'un de vos amis vous recommande quelqu'un qui vous déplaît. Impossible de l'éconduire sèchement. Laissez-le parler. Retenez une de ses idées et affirmez : « Votre idée est géniale ; je n'y avais pas pensé. » Puis émettez un doute : « J'ai peur que cette idée reste incomprise. » Enfin contre-attaquez : « Vous m'éclairez, mais il est plus raisonnable de s'en tenir provisoirement à ma proposition initiale. » La véritable efficacité de ce stratagème se joue dans la manière de placer l'attaque : il faut se faire flatteur jusque dans la phrase assassine. Par exemple, en disant : « Il serait indigne de votre intelligence de ne pas m'accorder ce point », ou encore : « Un homme comme vous, si expérimenté, ne peut que partager mon opinion. » L'astuce vient de ce qu'on ne se dit jamais plus fort que l'adversaire et même qu'on lui doit l'intelligence du débat. On se sert alors habilement des talents supposés d'autrui pour valoriser les siens. Idéalement, la conversation s'achèvera par une bonne poignée de main. Le perdant sera d'autant plus dupé qu'il repartira la tête haute, conforté dans son orgueil. Baltasar Gracián (1601-1658) avait déjà remarqué dans *L'Homme de cour* que les flatteurs « *enchantent le présomptueux par le seul attrait d'une révérence* ». Il le déplorait, mais, en bon jésuite, savait être révérencieux le cas échéant.

### LA PARADE

Lorsqu'on vous accorde une grande intelligence dans un débat, flairez le piège, soyez méfiant et jouez la carte de l'humilité : « C'est gentil à vous de m'honorer ainsi, mais vous me surestimez. » Mieux encore, faites comprendre à votre adversaire que vous n'êtes pas dupe : « Ce serait de l'orgueil de ma part de vous laisser parler de moi comme ça. » Et si décidément votre interlocuteur persiste dans la courtoisie, dites-lui que vous n'êtes pas un corbeau avec un fromage au bec, et que vous savez que « tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute ».

PAR N. T.



LES  
PHILOSOPHES  
**LE GRAND AUTEUR**

# LACAN

## *LA VOIX DE L'INCONSCIENT*

**« Je ne fais aucune philosophie, je m'en méfie au contraire comme de la peste »**, dit-il, frondeur. Et pourtant... Singulier personnage que Jacques Lacan, disparu il y a trente ans. Psychiatre de formation, extravagant dans tous ses faits et gestes, il est d'abord l'homme qui a réinventé la psychanalyse. En pratique, il conduit des séances (très) courtes, et en théorie, il opère un spectaculaire retour à l'œuvre de Freud. Génie subversif pour les uns, gourou réactionnaire pour les autres, il détonne par ses formules fracassantes et ses concepts novateurs. Qu'il rénove la notion de sujet, comme le montre Jean-Pierre Cléro, ou qu'il propose une éthique du désir, Lacan bouscule la philosophie. En conclusion de ce dossier, deux éminents connaisseurs, Élisabeth Roudinesco et Alain Badiou, reviennent sur la trajectoire et l'actualité de cette figure iconoclaste.

« **J**e suis celui qui a lu Freud. » Figure de la psychanalyse française, de naturel comédien, Jacques Lacan n'est pas lacanien. « *Moi, je suis freudien* » ne cesse d'affirmer ce fondateur d'école qui fédère l'avant-garde intellectuelle d'après-guerre, autour de sa figure extravagante et charismatique. Détenteur d'une parole ésotérique nourrie de philosophie, de linguistique et de mathématiques, il s'impose comme le sous-pape de la psychanalyse, un après-Freud flamboyant, qui réalise un retour au père des psys, sans jamais se retourner. Ce fou de vitesse, qui révolutionne les canons de la psychanalyse avec ses séances courtes, travaille obstinément à élucider l'inconscient, au risque d'y laisser la raison. Il avoue : « *Je suis en retard sur chaque chose que je dois développer avant de disparaître et j'ai du mal à avancer.* »

Fils d'une famille de vinaigriers orléanais, Jacques Émile Lacan naît à Paris un 13 avril 1901, d'un bourgeois replet et d'une mère pieuse. Capricieux dès l'enfance, Jacques ne connaît ni la misère, ni les privations, ni la guerre. Mais il conserve l'odieux souvenir d'une famille aigrie, confite en religiosité, et d'un exécration grand-père qui le porte « *à cette fonction fondamentale qui est de maudire Dieu* ». Le lycée Stanislas, où il entame de brillantes études, a une devise : « *Français sans peur, chrétien sans reproche* ». Lacan, narquois, se rebelle et arpente l'œuvre de Nietzsche. Pied de nez à sa famille, il s'habille en dandy, couche à 17 ans avec une cliente de son père, et fréquente la librairie Monnier, rue de l'Odéon. Gide, Claudel et les surréalistes s'y rencontrent. Il goûte avec eux au freudisme, tandis qu'il entre en médecine. Le jeune interne tient sa première présentation de malade un 4 novembre 1926 ; le même jour est fondée la Société psychanalytique de Paris (SPP). Il poursuit sa formation à l'hôpital Sainte-Anne puis à l'Infirmierie spéciale de la préfecture de police. Ses collègues en salle de garde souffrent ses blagues « *acérées et pénibles* » et sa « *morgue d'aristocrate* »... pourtant logé dans un sinistre meublé, rue de la Pompe. En 1932, il obtient son diplôme de docteur psychiatre.

De sa formation dans un univers asilaire quasi carcéral, Lacan hérite d'une conception qui justifie la répression par la norme, et assimile la folie à une création langagière. Folie

créatrice ? L'idée plaît aux surréalistes. Lacan rencontre Dalí, maître en paranoïa. Les travaux de Saussure sur la langue comme jeu de signifiants et de signifiés l'amènent à une synthèse explosive des approches clinique, freudienne et surréaliste. En témoigne sa thèse, titrée *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, qui étudie le cas de la psychotique Marguerite Anzieu (rebaptisée Aimée). Peu soucieux de la malade, Lacan s'en sert pour explorer l'imaginaire de la paranoïa féminine.

Ignoré des praticiens, comme de Freud, l'exercice n'est remarqué que des milieux intellectuels. Lacan prend acte. Il fourbit ses armes dans la revue surréaliste *Minotaure*... qu'il prend par les cornes, en se mettant sérieusement à la philosophie. La fréquentation de Hegel transforme sa théorie : il privilégie désormais la « *conscience de soi* » à la « *personnalité* ». Après ce premier revirement théorique, Lacan ne produit plus aucun texte. Il entre en analyse mais juge son analyste, Loewenstein, trop médiocre pour le suivre, et profite de cette latence pour voyager en Espagne. À son retour, lui qui a déjà eu plusieurs conquêtes, rencontre Marie-Louise Blondin, dite Malou, et l'épouse le 29 janvier 1934. La même année, il devient membre de la SPP, et accepte son premier analysant : Georges Bernier. Lacan s'éloigne de la psychiatrie, aimanté par la philosophie. Il suit les cours de Kojève dédiés à Platon et à Hegel. Il en retient deux motifs : la question du dévoilement de la vérité, chez l'un ; le désir qui passe par l'Autre, chez le second. Lacan tient son idée-force. Dès 1936, il expose le « *stade du miroir* » (*lire l'encadré page 68*), lors d'un congrès en Tchécoslovaquie. À son retour, il coule des jours paisibles à Noirmoutier en compagnie de Malou enceinte ; futur père, il s'attelle à un pensum sur les « *complexes familiaux* ». L'article, réécrit plusieurs fois, contient des concepts qui feront florès : imago du sein maternel, complexe de sevrage, nostalgie du Tout...

## L'ART DU GRAND ÉCART

Les complexes familiaux prennent une autre réalité dans l'existence de Lacan avec la rencontre de Sylvia Maklès, ex-femme de Georges Bataille. Elle entre dans sa vie après que Malou a accouché de Caroline, le 8 janvier 1937, et alors qu'elle attend un nouvel enfant, Thibaut. Mais Lacan prend la tangente ; il quitte la bourgeoisie de Malou pour le milieu artistique de Sylvia. La guerre éclate. Persuadé d'être au-dessus de tout, Lacan ne s'engage pas. Affecté médecin-auxiliaire à Pau, il est démobilisé en août 1940 et rejoint Georges Bataille et Sylvia, dans le Cantal, profitant des privilèges de sa qualité de docteur. Volontiers ambigu, il ne se prononce ni pour Pétain, ni pour la Résistance. En novembre, cruel ou inconséquent, il se réjouit auprès de Malou, enceinte de Sibylle, de la grossesse de Sylvia. Cette dernière donne naissance le 3 juillet 1941 à Judith-Sophie... Bataille, fille de Sylvia Maklès et de Jacques Lacan, née d'un père dont il lui est impossible de porter le nom. Le divorce avec Malou est enregistré à la

“ Je suis en retard sur chaque chose que je dois développer avant de disparaître et j'ai du mal à avancer... ”



fin de l'année. Ne daignant pas se déplacer pour signer l'acte, Lacan joue le père absent. L'idée de « Nom-du-Père », qui manifeste l'importance de l'autorité paternelle dans la formation de la personnalité, est dans les bagages.

Ses bagages, il les pose au 5, rue de Lille, sur les conseils de Georges Bataille. Il ne déménagera plus. Mieux, lorsque son voisin Georges quitte l'appartement du 3 de la même rue, Lacan le remplace. Il y aura le 5, pour ses consultations et ses amantes; le 3, pour les réceptions et sa famille. Il acquiert son fauteuil-crapaud et son divan. L'analyste adopte une posture de dandy maniéré, habité par des tocodes, mais bientôt rattrapé par sa situation familiale pour le moins compliquée. Il épouse Sylvia en juillet 1953. Durant toutes ces années, Caroline, Thibaut et Sibylle Lacan souffrent d'avoir été abandonnés; Judith, aimée, demeure non reconnue par son père. Pour changer d'air, Sylvia et Jacques achètent à Guitrancourt (Yvelines) une demeure: La Prévôté. Ils y convient Merleau-Ponty et Lévi-Strauss pour des fêtes extravagantes où Lacan aime se déguiser et danser. La Prévôté

abrite un trésor, mêlant quelque cinq mille livres rares, des tableaux de maîtres, des statuette érotiques... Clou de la collection: *L'Origine du monde*, de Courbet, caché par un pan de bois qu'un mécanisme secret permet de révéler. Toujours cette thématique du voilé et du dévoilement.

Promoteur de la vérité, Lacan entretient une double vie fondée sur les faux-semblants. Athée, il conserve les dehors de la piété familiale. Figure de l'avant-garde, il revendique une forme de conservatisme et promeut la figure symbolique du père. Il maintient cet art du grand écart, lorsqu'à la SPP un conflit couve entre les partisans de la psychologie et les adeptes de la tendance médicale. Lacan ménage la chèvre psychologique et le chou clinique. On soupçonne néanmoins en lui un rebelle. En cause? Le refus de se plier aux standards de la SPP. Au lieu des habituels trois-quarts d'heure, Lacan pratique la séance à durée variable – bénéfique, la frustration née de la rapidité de la séance forcerait l'analysant à « précipiter son discours ». Contraint à démissionner le 16 juin 1953, il rejoint sa grande amie Françoise



Dolto à la récente Société française de psychanalyse (SFP). Exclu de la SPP adoubée par Freud, il clame pourtant son orthodoxie théorique et orchestre un retour au père de la psychanalyse. En 1953, il prononce le « Discours de Rome », qui éclaire le rapport de l'inconscient au langage – la thèse aboutit au leitmotiv lacanien : « *L'inconscient est structuré comme un langage.* » Marqué par les *Structures élémentaires de la parenté* de Lévi-Strauss, Lacan entreprend une refonte structurale de la théorie freudienne. Il revendique aussi l'influence de Heidegger. Du philosophe allemand, il retient ses leçons sur Héraclite, traitant du dévoilement de la vérité, et ce mot : laisse agir le *logos* ! Par-delà Freud, il constitue une

nouvelle topique : Symbolique, Imaginaire et Réel (*lire le lexique p. 70*). Elle fait du psychanalyste un « praticien de la fonction symbolique ». Lacan en majesté délivre alors ses leçons à Sainte-Anne. Il entame un cycle de commentaires des écrits freudiens et s'appuie notamment sur *La Lettre volée* d'Edgar Poe pour imager la « structure du sujet ». La métaphore consiste en ceci qu'une lettre compromettante est dérobée et cachée. Sa dissimulation repose sur sa mise en évidence ; elle n'est finalement visible que pour qui veut bien la voir. Un peu comme Lacan et sa pratique, qui ment en certifiant avoir normalisé la durée de ses cures. Pas dupe, l'Association psychanalytique internationale, fondée par Freud, rédige en 1963 la « directive de Stockholm », qui le radie de l'association : Lacan relève plus du « chef charismatique » que du « technicien de la didactique ».

## LE STADE DU MIROIR, OU L'UNITÉ DU MOI

Élaboré dès 1936, lors d'une conférence au Congrès de l'Association psychanalytique internationale (IPA) à Marienbad, en Tchécoslovaquie, le stade du miroir recouvre une opération psychique, qui n'a rien à voir avec un quelconque miroir, par laquelle l'enfant en vient à percevoir sa propre image, son unité, grâce à l'image que lui renvoie autrui. Inspiré d'une terminologie d'Henri Wallon, ainsi que des cours de Kojève sur la genèse du moi, Lacan indique qu'il s'agit d'une « représentation narcissique ». Elle « explique l'unité du corps humain ; pourquoi cette unité doit-elle s'affirmer ? Précisément parce que l'homme ressent

le plus péniblement la menace de ce morcellement. C'est dans les six premiers mois de prématuration biologique que vient se fixer l'angoisse ». Cette expérience permet la prise de conscience chez l'enfant d'un « je » distinct de sa mère. « Il y suffit de comprendre le stade du miroir comme une identification au sens plein que l'analyse donne à ce terme : à savoir la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image. » Interrompu à Marienbad, lors de son intervention, Lacan, humilié, ne communique pas son texte au congrès. Ses notes étant perdues, il rédigera tout à nouveau en 1949.

## EN QUÊTE D'ABSOLU

Désormais confiné à la France, Lacan cherche une nouvelle légitimité. Il change d'audience – étudiants et psychologues – et revient à la philosophie. Althusser l'invite à l'École normale supérieure (ENS). Ironique, Lacan donne une leçon intitulée « L'Excommunication » et foment un coup d'éclat. Le 21 juin, rendez-vous est fixé avenue de l'Observatoire, chez un ami. Une centaine de personnes s'attourent devant un magnétophone qu'on enclenche : « Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans la relation à la cause psychanalytique – l'École française de psychanalyse. » L'école a une vertu : elle libère des canons de la cure. Mais elle astreint à une nouvelle servitude : la sacralité de la théorie freudienne.

Durant toutes ces années, Lacan reste un grand orateur. Il n'écrit guère, craint le plagiat et méprise tout projet de « publication ». Ses *Écrits* finissent néanmoins par paraître en 1966. Fruit d'un travail forcené de relecture, ils glanent un franc succès : cinq mille exemplaires vendus en moins de





# Cet obscur objet du désir

Pour Lacan, lecteur de Freud, l'inconscient parle, et c'est le langage qui est au cœur de l'analyse. C'est encore le langage qui nous a permis d'être en prise avec le réel et l'imaginaire. Selon lui, nous sommes mus par nos désirs qui, pourtant, se dérobent sans cesse... PAR PHILIPPE NASSIF

## → *Inconscient*

**Qu'il y ait de l'inconscient, cet autre en moi, c'est là l'hypothèse fondatrice de la psychanalyse.** Lacan radicalise la découverte freudienne en énonçant que « *l'inconscient est structuré comme un langage* ». Mieux encore, il fait sauter le « comme » : « *Le langage est la condition de l'inconscient* ». Qu'est-ce à dire ? Nous sommes « parlés » avant d'être « parlants ». L'homme est cet animal qui ne vit pas dans la nature, mais habite « *lalangue* » : avec ce néologisme enfantin, **Lacan suggère que nous sommes toujours déjà pris dans le langage qui nous précède** et nous ballote tout au long de notre existence d'un *signifiant* à un autre. Le psychanalyste s'appuie ici sur la distinction du père de la linguistique Ferdinand de Saussure : le signifiant, c'est le « graphe », l'image d'un mot (à la fois les lettres qui le composent et le son qu'il rend lorsque nous le

prononçons) ; le signifié, c'est le concept général auquel renvoie ce mot. Or la langue, insiste Lacan, est un système de signifiants qui, à l'instar des mots du dictionnaire, se renvoient les uns aux autres avant de désigner quelque signifié que ce soit. **L'inconscient n'est plus conçu comme un réservoir de pulsions, mais comme une chambre d'écho de signifiants : « Il parle tout seul. »** Un lieu de manifestation privilégié de l'inconscient, c'est bien sûr le divan. L'analysant dit tout ce qui lui passe par la tête et enchaîne des signifiants sans lien sensé entre eux. Tout d'un coup, il ne sait plus ce qu'il dit. Ce qui vient de lui échapper, c'est un signifiant premier, susceptible d'éclairer un pan de son histoire inconsciente. Pour Lacan, nous sommes responsables de notre inconscient ; dès lors, le soin accordé à notre langage fonde l'éthique de la psychanalyse.

# Réel, symbolique, imaginaire

Évoquant la tripartition freudienne de l'inconscient entre le ça, le moi et le surmoi, Lacan constate : « Voilà : mes trois ne sont pas les siens. Mes trois sont le réel, le symbolique et l'imaginaire. » Alors que la philosophie traditionnelle oppose le sujet et l'objet, le réel et l'imaginaire, Lacan introduit donc un troisième terme, le symbolique. Tout phénomène psychique est tressé par ces trois dimensions. Commençons par le réel. De celui-ci, nous ne savons rien. Il n'est pas la réalité extérieure que nous concevons ; il est ce qui échappe à toute représentation subjective. Le réel est l'inatteignable, l'indicible, « l'impossible » dira même Lacan. Comment, dès lors, s'en saisir ? En le nommant. Tel est le symbolique, qui renvoie au langage. Le symbolique correspond à une découpe du réel au moyen des mots. Ainsi, « c'est le monde des mots qui crée le monde des choses, d'abord contenues dans le tout en devenir ». Mais voilà : de ces failles opérées par le symbolique dans le réel, surgit l'imaginaire. L'imaginaire, ce sont les illusions qui viennent combler le fossé entre la présentation réelle et sa représentation symbolique. Exemple : votre corps. Le réel, c'est cet amas innommable, et potentiellement traumatisant, de chair et de nerfs. Le symbolique, c'est la découpe qu'on y opère en nommant « la tête », « les bras » ou « le sexe ». À partir de là, l'imaginaire se déploie : on se figure un corps trop... beau ou laid, on fantasme sur certaines de ses parties. Lacan n'aura cessé de nouer les trois dimensions, car lorsque le nœud se défait, la santé psychique est compromise — quand, par exemple, le réel n'est plus « tenu » par le symbolique, c'est la folie.

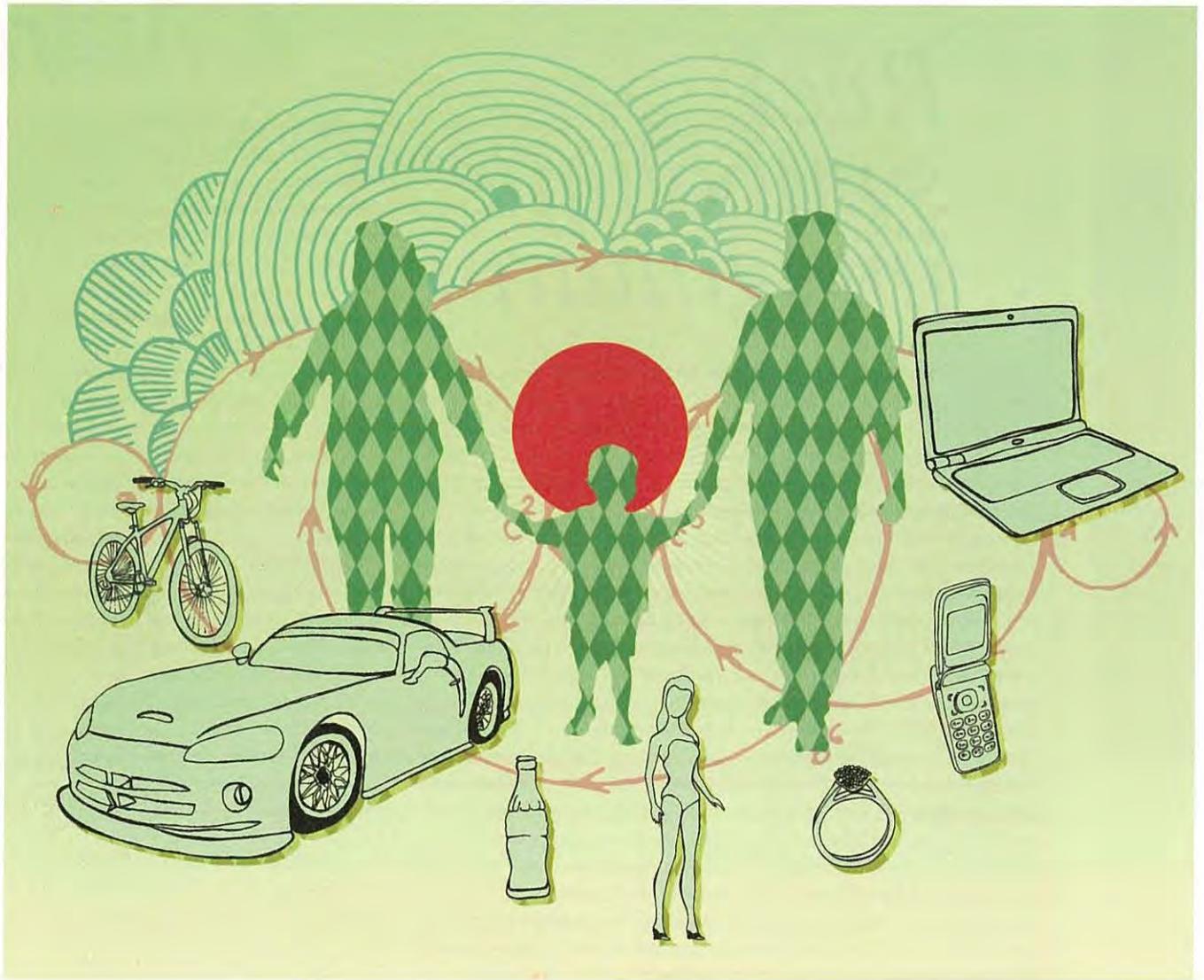
## → L'Autre

**Le sujet n'a pas d'abord affaire aux autres.** Entre lui et eux, il y a ce que Lacan appelle l'Autre (prononcez « grand autre ») et qui est « le lieu de déploiement de la parole ». L'Autre se tient là où ça parle. Il se confond avec le langage qui nous structure et nous lie. Le contact avec les (« petits ») autres dépend donc de l'Autre, qui soutient toute expérience humaine. Loin d'être autonome, tout sujet est en dette ou « barré » par l'Autre : c'est-à-dire aussi bien « divisé » par le langage qu'orienté (comme on « barre » un bateau) par lui. Ainsi, Lacan n'hésitera pas à convenir que la mère peut être considérée comme « le premier Autre » puisqu'elle est le premier interlocuteur du sujet. Et dans la cure, l'analyste joue le rôle d'Autre pour l'analysant. Le désir est d'abord le désir de l'Autre, pose Lacan. Il tente de sauver cette idée, en un temps qui assiste à son effondrement. L'actuel sentiment d'un affaissement général de l'autorité, des valeurs communes, en est l'un des symptômes les plus criants. Loin de nous libérer, la chute de l'Autre — qui, on le voit, n'est pas une catégorie théologique — nous prive d'un appui pour s'élever vers notre désir, c'est-à-dire vers notre être.

## → Nom-du-Père (Nom du Père)

**Le Nom-du-Père est une fonction symbolique fondamentale.** Même si cela n'est pas forcément le cas, elle est généralement supportée par le géniteur réel. En nommant l'enfant et en lui interdisant l'inceste, le porteur du Nom-du-Père le castre symboliquement et ainsi l'introduit au langage ; il le coupe de la jouissance de la mère et donc crée le manque qui donne lieu au désir. Le Nom-du-Père est ce signifiant qui a valeur de Loi, et qui détermine l'histoire ultérieure de l'enfant devenu sujet. La soumission à l'autorité symbolique est une séquence essentielle dans l'existence. Le nier, c'est être pris dans un fantasme d'une toute-puissance infantile, qui fait fi de la parole organisatrice

de l'Autre. C'est pourquoi Lacan déclare que « les non-dupes errent » pour montrer que ceux qui prétendent être affranchis de la Loi sont voués à ne pas croire à la parole de leur prochain ; il faut, pour vivre, être « la dupe » du symbolique. Cependant, Lacan soutient aussi que le moment du Nom-du-Père a vocation à être dépassé, afin que le sujet s'autorise de lui-même : « La psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père on peut aussi bien s'en passer, à condition de s'en servir. » La psychanalyse serait ainsi une doctrine laïque d'émancipation et de salut ; elle nous ouvrirait à la possibilité d'être pleinement soi, en prenant ses distances avec la figure paternelle et ses avatars — Dieu y compris.



## → *L'objet a*

**L'objet a (prononcez « petit a »), que Lacan considère comme son apport fondamental à la théorie analytique, est l'objet cause du désir.** Et c'est d'abord une énigme que Lacan ne résout pas, mais qu'il nomme d'un « a » (pour « autre ») afin de l'inscrire dans la chaîne du savoir. Mais encore ? Reprenons l'histoire : à l'origine, nous fusionnons voluptueusement avec la mère (appelée par Lacan, « la Chose »). Ensuite, la parole du père nous arrache à la Chose maternelle et nous précipite dans le langage, donc dans l'existence. Mais de la Chose, tout n'est pas perdu : il y a un reste, un éclat incorporel, un rien – tel un regard ou une voix – qui pourtant polarise mon être. L'objet a est l'écho de la jouissance pleine (donc réelle) vers laquelle nous tendons tout en sachant (par l'action du symbolique) qu'elle nous est interdite. Et où se rencontre-t-il ? Dans l'imaginaire. Ainsi vais-je fantasmer

l'objet correspondant à mon désir dans une femme, un instrument de musique ou dans l'idée de la révolution. Mais je serai déçu « concrètement » : ce n'est pas ça... Ce qui permet ainsi à la donne du désir d'être relancée. Tel est le grand paradoxe de la psychanalyse : ce qui me manque – l'objet a – est précisément ce qui me constitue et me met en mouvement. L'objet a, c'est ce qui nous attire inconsciemment et se dérobe sans cesse. Voilà pourquoi, remarque le philosophe Slavoj Žižek, les enfants délaissent l'œuf en chocolat Kinder pour se ruer sur la surprise cachée à l'intérieur. Voilà pourquoi le capitalisme contemporain donne autant de brillance à ses marchandises, à commencer par les gadgets électroniques : il se pourrait bien que nous ayons une fâcheuse tendance à halluciner dans n'importe quel effet de scintillement le halo de notre objet a.

# → Amour

## → Jouissance

**Prenant ses distances avec le sens commun, Lacan oppose la jouissance au plaisir.** Le plaisir est mesuré, son intensité est limitée; c'est l'état homéostatique du « ni trop, ni trop peu ». À l'inverse, la **jouissance** est une transgression des limites, un « **au-delà du principe de plaisir** », comme le notait déjà Freud; elle est une décharge violente de notre énergie psychique. Boire un bon verre de bordeaux relève du plaisir, là où la bouteille que s'envoie l'alcoolique l'emporte dans une jouissance mortifère. **Mais si la jouissance flirte avec la pulsion de mort, elle amène aussi le sujet du côté de la création.** Quand il attaque fiévreusement une fugue de Bach, le pianiste Glenn Gould est pris dans le cyclone de la jouissance. Obéissant à une tension extrême, celle-ci peut être pénible et douloureuse : « **La jouissance est masochiste dans son fond.** » Surtout, elle **signale une interruption du désir.** D'où « **la précarité de notre mode de jouissance qui désormais ne se situe que du plus-du-jouir** » – une société engagée dans la seule poursuite de la jouissance. Dès lors, l'éthique et le travail de la psychanalyse commandent d'apprendre à ne pas jouir en permanence. Afin de laisser de l'espace au désir pour qu'il puisse prendre consistance.

## → Éthique

« **La seule chose dont on puisse être coupable [...], c'est de céder sur son désir.** » Tel est le nouveau commandement de l'éthique lacanienne : « **Ne pas céder sur son désir.** » Et il ne s'agit évidemment pas d'une morale hédoniste, qui propose d'aller au gré de ses envies. Car voilà : si le désir est notre être même, précise Lacan dans les pas de Spinoza, il n'en est pas moins inconscient. Comment en prendre conscience ? En aimant et en travaillant, **en expérimentant et en ratant** ; alors peu à peu le désir se révèle. Lacan corrige donc Kant pour qui « **toute position saine de la loi morale serait à chercher dans le sens d'une autonomie du sujet** ». Au contraire, la logique du désir nous apprend « **cette vérité première et d'évidence que la loi morale est hétéronome** ».

**Ne pas céder sur son désir, c'est reconnaître que le « chiffre de mon destin » me vient d'un dehors.** Paradoxe : c'est en acceptant que le signifiant maître de mon histoire, je le dois à un Autre, que j'accède à la singularité ardente de mon désir. Contre « **l'éthique du service des biens** », Lacan désigne une éthique de l'impossible : ne pas se contenter des objets dont nous jouissons, mais au-delà d'eux, « **désirer le désir** ». À l'inverse, on comprendra qu'une société, la nôtre, qui promeut les jouissances faciles plutôt que l'inquiet désir, se condamne au régime de la culpabilité inconsciente. L'éthique lacanienne du désir éclaire ainsi le principal enjeu à venir : la seule politique qui vaille est celle qui se met au service des singularités.

« **Il n'y a pas de rapport sexuel.** » Cela veut dire que, dans l'inconscient, un signifiant manque, et c'est celui de la jouissance sexuelle. De fait, la jouissance est solitaire, elle sépare les amants : l'orgasme simultané est un mythe. Le malentendu entre les sexes est inévitable : « **L'homme et la femme peuvent s'entendre; s'entendre crier** », énonce Lacan drôlement. Pour autant, ce vide entre l'homme et la femme peut, d'aventure, être franchi. Car voilà : « **Ce qui supplée au rapport sexuel, c'est précisément l'amour.** » Comment cela ? **L'amour, insiste Lacan, est une parole, « rien qu'une signification » ; ou encore : « Faire l'amour, c'est de la poésie.** » De là, sa riche exploration de l'amour courtois, lorsque le troubadour, par son poème, sublime l'être aimé, c'est-à-dire élève la Dame « **à la dignité de la Chose** ». L'amour est ce miracle qui « **permet à la jouissance de descendre au désir** » : entre les amants, il y a un transfert inconscient, chacun devient l'un pour l'autre un « **sujet supposé savoir** » sur son désir. De là s'éclaire la formule selon laquelle « **l'amour consiste à donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas** », à savoir l'objet a. Cet impossible a parfois lieu : l'amour, c'est alors accueillir l'autre pour le laisser aller jusqu'au bout de son être.

### LES LIVRES LACAN

#### SES ÉCRITS

Sa thèse, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* (« Points Essais », Seuil), explore l'univers de la folie. Les *Écrits* (Seuil, repris en deux volumes en « Points Essais ») contiennent ses textes fondateurs, comme le « **Discours de Rome** » (*lire le cahier central*). À compléter avec les *Autres Écrits* (Seuil), dont plusieurs textes ont été tirés à part, comme *Mon enseignement* (dans la collection « Paradoxes de Lacan », Seuil). Tenu pendant plus de vingt ans, le *Séminaire* est le cœur de sa pensée. Quinze volumes, édités par Jacques-Alain Miller, ont été publiés au Seuil. Vient de paraître *...Ou pire*. En marge de ce séminaire de 1971-1972, Lacan avait prononcé trois conférences à la chapelle de l'hôpital Sainte-Anne, aujourd'hui transcrites dans *Je parle aux murs* (« Paradoxes de Lacan », Seuil).

#### À PROPOS DE SON ŒUVRE

La biographie de référence est *Jacques Lacan*, d'Élisabeth Roudinesco (Fayard, 1993, repris au Livre de poche, 2009). Pour s'initier, *Introduction à la lecture de Lacan*, de Joël Dor (Denoël, 2002). Pour une approche philosophique, *Le Vocabulaire de Lacan*, de Jean-Pierre Cléro (Ellipses, 2002 – *lire préface du cahier central*), et *Lacan et la philosophie*, d'Alain Juranville (PUF, 2003). Pour une critique, *Lacan, les années fauve*, de Michel Schneider (PUF, 2010). Parmi les récentes publications, le ludique *Jacques Lacan à Hollywood, et ailleurs*, de Slavoj Žižek (trad. de Frédéric Joly, Jacqueline Chambon, 2010), et *Clartés de tout*, de Jean-Claude Milner (Verdier, 2011).

LES  
PHILOSOPHES  
**LACAN AUJOURD'HUI**



© Franck Fenouillet pour PM

Alain Badiou  
Élisabeth Roudinesco

# CHOISIS TON LACAN !

**L**acan a révolutionné les grands concepts de la psychanalyse et l'idée même du sujet. Mais comment le situer politiquement ? Et quel usage peut-on faire de son œuvre ? Était-il un conservateur éclairé portant un regard inquiet sur le déclin de l'autorité, un réactionnaire s'emportant contre la dissolution des repères dans le champ familial ou, à l'inverse, un moraliste subversif invitant chacun à ne plus renoncer à son désir ? Avec son concept du « symbolique », Lacan est invoqué aujourd'hui de toutes parts : pour réfuter l'homoparentalité aussi bien que pour la justifier ; pour critiquer le capitalisme aussi bien que pour dénoncer le totalitarisme. Anciens maoïstes, néoréacs, néocommunistes : tous s'autorisent de lui... À tort ? Pour cerner la portée de son œuvre et clarifier son actualité, nous avons réuni deux grands acteurs de ce champ de bataille du lacanisme français : Alain Badiou et Élisabeth Roudinesco. D'un côté, l'historienne de la psychanalyse, auteur de la biographie de référence *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée* (Fayard), troisième volet d'une monumentale *Histoire de la psychanalyse en France* (Fayard, puis Livre de poche). De l'autre, le philosophe, bâtisseur d'un système métaphysique exigeant – exposé dans *L'Être et l'Événement* (Seuil) et *Logiques des mondes* (Seuil) – et défenseur controversé du communisme. Avec un plaisir non feint, ils se sont retrouvés pour faire le point. Pour le philosophe qui n'hésite pas à se référer à Mao, et qui a codirigé *L'idée du communisme* (vol. 2, Lignes), Lacan a inventé dans la cure une nouvelle matrice de l'émancipation. Pour l'historienne, qui publie en cette rentrée un essai destiné à défendre son héritage, *Lacan, envers et contre tout* (Seuil), Lacan ne saurait, au contraire, fonder une politique, et s'affirme comme un penseur critique de l'hédonisme contemporain. Au gré d'un flash-back sur la vie intellectuelle française de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ils dressent un portrait contrasté de la révolution Lacan. Ses échos portent jusqu'à aujourd'hui. Tendons l'oreille.

L'historienne **Élisabeth Roudinesco** et le philosophe **Alain Badiou** ont connu Jacques Lacan et font preuve d'une même admiration à son égard, trente ans après sa mort. Mais ils n'ont pas la même vision de son œuvre. Signe que ce penseur aux multiples visages reste très actuel.

PROPOS RECUEILLIS PAR MARTIN DURU  
ET MARTIN LEGROS

**Élisabeth Roudinesco :** L'aventure de la psychanalyse a commencé pour moi... à la maison. Ma mère, Jenny Aubry, médecin des hôpitaux et psychanalyste, s'occupait des enfants abandonnés. Elle connaissait Lacan de longue date, et, en 1953, elle l'avait suivi lors de la fondation de la Société française de psychanalyse (SFP). J'étais loin de me douter que cet homme familial était un penseur d'une telle envergure ! Comme je rêvais de devenir romancière, j'ai suivi des études de lettres, puis de linguistique. Je suis partie enseigner à Alger en 1966-1967. C'est là que j'ai découvert, avec éblouissement, la vague structuraliste. Quel moment exceptionnel ! Louis Althusser venait de publier son *Pour Marx* en 1965 ; Michel Foucault, *Les Mots et les Choses* en 1966 et, la même année, Lacan rassemblait, enfin, ses *Écrits*... Que nous disaient ces livres ardues qui sont vite devenus les manifestes de notre époque ? Que l'homme, au sens de la plénitude humaniste, était mort ! Qu'il était déterminé par le langage, l'histoire ou le lien social. Que les structures inconscientes devaient être étudiées dans le cadre des sciences humaines. L'œuvre de Lacan pouvait alors servir d'étendard contre une certaine forme de psychanalyse axée sur la psychologie du moi. En 1968, Lacan a perçu l'intérêt que je portais à ses écrits et il

# LES PHILOSOPHES LACAN AUJOURD'HUI

m'a convoquée. J'entends encore ses exclamations très théâtrales : « *Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi avez-vous mis tant de temps à venir me voir ?* » Il m'a proposé d'adhérer à l'École freudienne de Paris (EFP), qu'il avait fondée en 1964. J'ai accepté et plus tard, en 1971, je suis entrée en analyse avec Octave Manoni. Je suis restée membre de l'EFP jusqu'à sa dissolution en 1980, un an avant la mort de Lacan, dont j'ai également suivi le séminaire.

**Alain Badiou :** Ma trajectoire est différente. Jeune homme, j'étais un sartrien convaincu et j'étudiais la philosophie à l'École normale supérieure, sous la direction du maître d'alors, Louis Althusser, qui proposait de relire Marx en le débarrassant de ses oripeaux humanistes. Par le plus grand des hasards, je suis tombé sur le premier numéro de la revue *La Psychanalyse*, qui comportait le fameux rapport de Rome de Lacan (*Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*). Ce texte m'a littéralement fasciné et, en 1960, j'ai présenté, pour la première fois à l'École, deux exposés sur les théories lacaniennes. Mon rapport à Lacan est resté tout du long un rapport théorique, médié par l'écrit. Je me suis rendu en tout et pour tout à deux séances de son séminaire, et je n'ai eu qu'une seule entrevue personnelle avec lui, en 1969. Dans la tourmente de l'après-Mai 68, il souhaitait me rencontrer de toute urgence. Comme j'étais injoignable dans la journée, à barouder dans les usines et les foyers, il me téléphonait au beau milieu de la nuit – c'était du harcèlement ! Nous avons fini par déjeuner. Très séducteur, il a tenté de m'attirer à lui. Cependant, je n'ai jamais rejoint l'EFP, ni suivi de cure, n'en ayant jamais éprouvé le besoin. Lacan a toujours été pour moi, avant tout, un penseur de tout premier plan, une référence théorique.

**É. R. :** Avec le mot d'ordre du retour à Freud, il réinventait la psychanalyse. Et il dérangeait la philosophie. Néanmoins, il ne s'est jamais présenté comme un philosophe...

**A. B. :** Lui-même se définissait au contraire comme un « *antiphilosophe* »... Mais cet homme ayant une formation de psychiatre tenait des propos d'une originalité saisissante, parfois aventureux, sur les grands philosophes de la tradition, Platon, Descartes, Kant, Hegel... Ce faisant, il rénovait des concepts classiques, singulièrement celui de sujet.

**É. R. :** Au fond, c'est lui qui a fait comprendre aux philosophes que la psychanalyse était porteuse d'une révolution philosophique.

**A. B. :** Remettons-nous dans le contexte. Les années 1960 sont le théâtre d'un gigantesque duel philosophique : il oppose la *phénoménologie*, avec Sartre et Merleau-Ponty en têtes d'affiche déclinantes, et le *structuralisme*, avec Lévi-Strauss, Althusser et Foucault en stars montantes. La question du sujet est au cœur de cet affrontement. La *phénoménologie* conçoit le sujet sur la base de l'expérience

*vécue* ; elle le confond avec la conscience, qui entretient un rapport intentionnel et intime avec le monde – d'où l'importance accordée à la *perception* par Sartre et Merleau-Ponty. Les structuralistes font éclater cette conception idéaliste du sujet comme source de toute expérience et de tout sens. Ils le ravalent au rang d'effet en miroir de structures plus essentielles et invisibles ; le sujet devient un objet pour la science, voire une catégorie imaginaire, une illusion typiquement bourgeoise. Comment Lacan intervient-il dans ce champ conflictuel ? D'un côté, il s'insère évidemment dans la mouvance structuraliste : pour lui, le sujet n'est pas une substance autonome ; il dépend d'une structure dont les lois sont transindividuelles, qui est l'inconscient, associé au langage. Mais de l'autre, Lacan ne s'oriente pas dans la même direction que les structuralistes « durs », comme Foucault, qui proclament la « *mort de l'homme* », ou que les heideggeriens, comme Derrida, qui considèrent que la catégorie de sujet n'est qu'un avatar de la métaphysique défunte. Lacan veut plutôt conserver, en la remodelant, cette catégorie. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il rencontre des sujets quotidiennement dans son travail clinique et d'analyste. Des sujets qui ne tiennent plus « debout », mais que la cure a pour fonction de remettre sur pied... Lacan sauve donc le sujet en pleine offensive structuraliste. « Son » sujet est certes asservi à la chaîne signifiante ; il est divisé, clivé, exposé à une altérité radicale (l'Autre). Mais cela reste un sujet...

**É. R. :** Cette position singulière tient aussi à son itinéraire. Lacan vient de la psychiatrie, une discipline qui n'est pas seulement confrontée au malaise psychique, mais à la folie comme éclatement du sujet. Pour comprendre rationnellement ce phénomène, il faut prendre ses distances par rapport à l'expérience subjective commune étudiée par la psychologie. Lacan s'est érigé contre le culte de l'introspection et le mythe de l'intériorité pleine et narcissique du sujet, saisi par ses sentiments, ses émotions, etc. Pour lui, le sujet, qui baigne dans le langage, ne peut se réduire à ce qu'il ressent. Il ne coïncide jamais avec lui-même. Cette idée d'une étrangeté, d'une brisure du sujet apparaît très tôt chez Lacan, qui a consacré sa thèse de médecine à une femme folle – Marguerite Anzieu (le cas Aimée) – avant de s'intéresser à l'histoire des sœurs Papin, ces deux domestiques qui avaient assassiné leurs deux patronnes. C'est là une différence cruciale avec Freud : alors que le fondateur de la psychanalyse traite essentiellement des névroses, Lacan se plonge dans l'univers de la psychose, de la folie féminine (par exemple chez les mystiques), de la paranoïa. Ce qui intéresse Lacan, c'est le fait que la pathologie est organisée, qu'elle obéit à une logique psychique très stricte.

**A. B. :** Les névroses relèvent en dernier ressort de la psychologie – tout le monde connaît ces petites histoires, généralement assommantes... Tandis que la folie, comme surgissement de l'Autre, hante la philosophie depuis ses origines.



© Franck Fenouillet pour B.M.

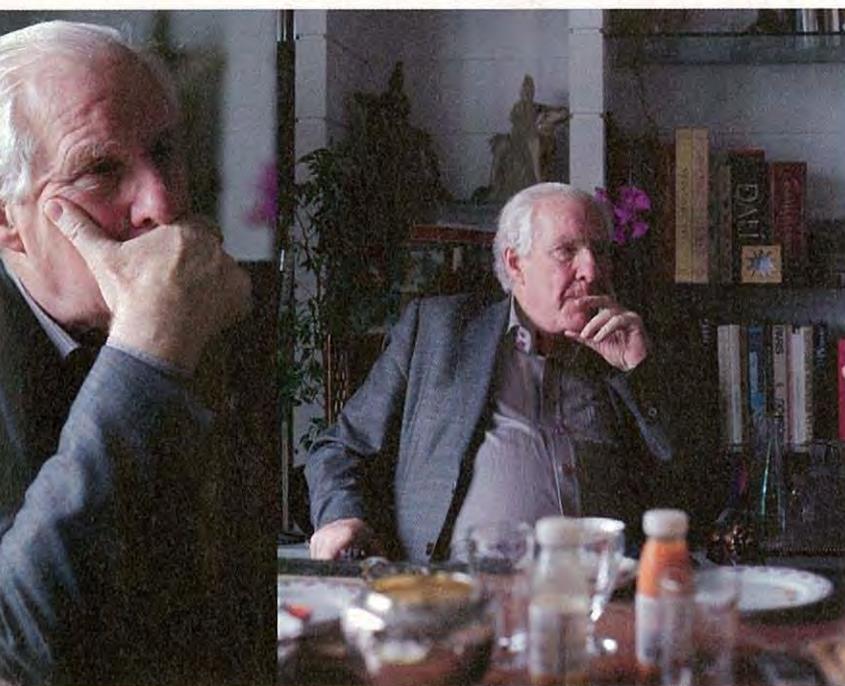
Les psychoses, et tout particulièrement la paranoïa, sont réellement systémiques. Elles conviennent, si je puis dire, au structuralisme ! Ou, chez le dernier Lacan, au formalisme mathématique, capital pour moi.

**É. R. :** À partir des années 1970, quand Lacan fait un usage massif de ce qu'il appelle les mathèmes, supposant des symboles algébriques, je trouve que ses séminaires basculent dans un certain délire spéculatif. Fascinés par la fausse promesse d'une mathématisation de la psyché, ses disciples font de plus en plus penser aux membres d'un mouvement messianique. C'est une période tragique. Très affaibli, Lacan dessine alors au tableau des formules, des algorithmes ou des nœuds borroméens, c'est-à-dire des anneaux entrelacés des trois instances du réel, du symbolique ou de l'imaginaire. Quasiment mutique, il ne parle plus qu'avec des néologismes. Il a l'air d'un savant égaré, happé par la tentation de l'absolu. Il est Œdipe à Colonne. Il porte sur son corps les stigmates de ce qu'il enseigne : à cette époque, le réel vient au premier plan, avant le symbolique et l'imagi-

“

Entre Lacan qui dit : 'ne pas céder sur son désir', et Mao qui dit : 'on a raison de se révolter', le passage est évident »

— Alain Badiou



naire (c'est la notation R-S-I). Lacan est donc devenu le réel dans son corps même. Or le réel est ce qui résiste à la symbolisation, et donc au langage. Le réel est l'innommable, l'impossible. Le dernier Lacan déconstruit sa propre pensée jusqu'à la rendre, à proprement parler, impossible. Il s'évanouit dans « son » réel.

**A. B. :** Je suis d'accord sur la dimension tragique. Mais je crois que sa démarche d'alors est héroïque du point de vue philosophique. En ayant recours aux protocoles formels, Lacan propose pour saisir l'inconscient une nouvelle logique, avec le formalisme de ce qu'il nomme les mathèmes, et une nouvelle topologie, avec les nœuds borroméens. Il fait ainsi un pas de plus vers la science du sujet. Cependant, dans le même geste, il essaie de concevoir un acte qui, tout en s'y rapportant, traverse les structures sous-jacentes, les découpe, les segmente. Cet acte est la cure. La visée de cette dernière n'est pas la « guérison » ; elle doit mener à ce point réel où le sujet peut se relever, retrouver ses pouvoirs et vivre à nouveau. Quelque chose arrive dans l'analyse, mais pour théoriser cet événement, il faut bien le rattacher, même en tant que rupture révélatrice, aux structures. Le dernier Lacan échappe au déterminisme, selon lequel tout est fixé : une coupure, imprévisible, peut survenir dans la cure. Il évite aussi les doctrines spiritualistes ou religieuses, car cette coupure n'est pas miraculeuse ; elle reste intelligible du point de vue des formes rationnelles de l'inconscient. Là est sa grandeur philosophique.

**É. R. :** Oui, mais concrètement, la formalisation excessive de la cure a produit des effets délétères. Obnubilés par leurs nœuds, certains analystes lacaniens ont perdu de vue la souffrance des analysants... On peut étudier théoriquement ce Lacan-là, mais il ne faut surtout pas l'imiter.

**A. B. :** Je ne me prononcerai pas sur la manière d'orienter l'analyse effective... L'approche lacanienne me semble stimulante car elle fournit également une authentique matrice politique. Pour Lacan, l'émancipation du sujet n'est pas une chimère. L'analyse peut débloquer une situation initiale d'impuissance éprouvée par celui qui la suit. Elle réouvre les capacités du sujet jusqu'alors englué dans son être. Il s'agit, selon une formule lacanienne frappante, d'« élever l'impuissance à l'impossible ». Sachant que l'impossible, c'est le réel, le but est de sortir d'un état d'impasse (je suis écarté de mon désir, pris dans la dureté et la répétition de l'existence), de trouver une bifurcation qui transforme l'impuissance en puissance. Or ce processus individuel est susceptible d'acquérir une dimension collective. Selon moi, le champ de la politique correspond à la libération de nouvelles possibilités de vie, stérilisées voire barrées par un régime d'oppression. J'établis par conséquent une continuité entre la conception lacanienne de la cure et une démarche de type révolutionnaire. D'ailleurs, il lui est arrivé de se définir comme le « Lénine de la psychanalyse »... Sa pensée, bien qu'explicitement apolitique,

## LES PHILOSOPHES LACAN AUJOURD'HUI

est politiquement significative. Je m'en inspirais déjà au moment de Mai 68, cette onde de choc qui a bouleversé ma vie et m'a précipité dans l'activisme militant : j'y voyais un événement qui permettait le redéploiement d'une gauche radicale, œuvrant à des émancipations locales contre la machinerie capitaliste inégalitaire. Lacan, on le sait, était nettement moins enthousiaste...

**É. R. :** C'est peu dire ! Pour lui, Mai 68 était un mouvement en trompe-l'œil, qui exprimait, non pas une volonté de « libération » généralisée, mais au contraire le désir inconscient, chez les insurgés, de servitudes encore plus féroces...

**A. B. :** « *Ce à quoi vous aspirez en tant que révolutionnaires, c'est à un maître.* » Quand il a prononcé à Vincennes cette phrase fameuse, la pilule est pour le moins mal passée... Il n'était pas de notre bord.

**É. R. :** Mais c'est parce qu'il estimait que la vraie révolution, la seule souhaitable, était la psychanalyse freudienne ! L'agitation gauchiste ne pouvait mener selon lui qu'au désastre, à une restauration du despotisme intellectuel. Politiquement, Lacan est resté à l'écart des luttes les plus brûlantes de son temps, même si l'on sait qu'il a été anti-colonialiste. Mais il n'a adhéré à aucun parti. Il était issu d'une famille catholique de droite, antisémite, chauvine. Sa tendance naturelle le portait à l'inverse vers le centre gauche, incarné à l'époque par Pierre Mendès France. Publiquement, Lacan était un Sphinx : il ne prenait jamais position. Cela ne l'empêchait nullement de s'intéresser à la vie politique. Il se renseignait notamment sur la déstalinisation du parti communiste, quand j'en ai été membre entre 1971 et 1979. Il voyait là de futures recrues pour son mouvement... En tant qu'analyste, il ne refusait personne ! Il a évité à certains de ses patients de tomber dans l'extrémisme et le terrorisme. Il a su neutraliser de telles aspirations en se fiant à la pratique psychanalytique et en refusant d'être récupéré politiquement. Notamment par les maoïstes qui se réclamaient de lui : Lacan était fasciné par Mao comme par le pape, mais il n'avait guère de sympathie pour le maoïsme. Alors quand je lis parfois qu'il était maoïste, je tombe des nues ! Aujourd'hui, les maoïstes lacaniens ont disparu. Sauf peut-être, vous, Alain ?

**A. B. :** Aujourd'hui, on peut seulement dire que Mao fait partie de la grande histoire révolutionnaire, comme Robespierre, Saint-Just, Blanqui, Trotsky, Lénine, et bien d'autres. Ceci dit, il faut expliquer pourquoi la grande majorité des jeunes intellectuels lacaniens des années 1960 ont été maoïstes dans les années 1970. Un hasard étrange ? Certainement pas !

**E. R. :** Sauf que lui n'était pas un chef totalitaire ou un gourou manipulateur. Si des disciples se soumettaient à lui, c'était de leur propre chef. L'éthique lacanienne se résume dans cette formule : il ne faut jamais céder sur

“

Lacan est un penseur des Lumières sombres. Il se méfie des idéologies du progrès illimité et du bonheur pour tous »

— *Élisabeth Roudinesco*



son désir. Si un prêtre venait en analyse chez Lacan – et cela est arrivé à de nombreuses reprises –, il lui conseillait de le demeurer si tel était son souhait profond. Quant à l'EFFP, c'était un lieu de liberté et non une secte ou un parti. Ceci étant, l'ouverture d'esprit de Lacan a eu cette conséquence : autour de lui s'est formé un aréopage qui comprenait aussi bien des progressistes que de fieffés réactionnaires.

**A. B. :** Cet éclatement du spectre lacanien tient à l'ambiguïté constitutive de sa pensée. Une part de son génie vient de là : il y a chez lui une coexistence de strates conservatrices indéniables et d'éléments de radicalité extrême. D'un côté, l'animal humain s'enracine dans un sol inaltérable ; il est structuré par le langage, assimilé à une Loi immémoriale dont le Nom-du-Père est le signifiant organisateur. Mais de l'autre, il peut éventuellement se délivrer de ces pesanteurs et inventer du nouveau. On retrouve le concept de sujet, qui a une consistance politique subversive. Entre Lacan qui dit « *ne pas céder sur son désir* », et Mao qui dit « *on a raison de se révolter* », le passage est évident.



**É. R. :** Je suis toujours restée très réservée sur les tentatives, comme la vôtre, de donner une signification politique à la radicalité lacanienne. Ce qui est radical chez Lacan, c'est sa vision sombre de l'échange entre les hommes. Le seul lieu où le maléfice de la pluralité humaine pouvait être partiellement levé était, selon lui, la cure. Je ne vois pas comment fonder une politique révolutionnaire sur une telle base. Je dirais plutôt de Lacan qu'il était un conservateur éclairé, à l'instar de Freud.

**A. B. :** L'un de mes professeurs de philosophie, Jean Hyppolite, disait de lui : c'est un gobe-mouches ! On peut en effet tirer de son œuvre des développements progressistes ou à l'inverse réactionnaires, en insistant sur la prééminence de la Loi, de la figure du Père. Mais on peut aussi y lire une sorte d'incorruptibilité du sujet comme tel.

**É. R. :** Le pire aujourd'hui, me semble-t-il, c'est la reprise réactionnaire de sa pensée. Ainsi, certains psychanalystes se sont référés à lui pour s'opposer au mariage des homosexuels et à l'homoparentalité – arguant que ces mesures ébranleraient la fonction symbolique du Père. Il s'agit là d'un grave contresens. Lacan a été l'un des premiers à prendre des homosexuels en analyse, sans vouloir changer leur orientation et en les autorisant à devenir psychanalystes. Ensuite, ladite fonction symbolique du Père peut être assumée aussi bien par un homme que par une femme ; dans un couple homosexuel ou lesbien, par l'un ou l'autre des partenaires. Sur la question de la famille, Lacan pointe dès 1938 le déclin de la figure de l'autorité paternelle. Pour autant, il n'en appelle pas au rétablissement de l'omnipotence patriarcale ! La Loi est incontournable, certes, néanmoins elle s'offre d'elle-même au jeu de sa transgression.

**A. B. :** Oui, c'est même une définition possible de l'émancipation : un mouvement d'exception ou d'extraction par rapport aux soubassements structureaux (la Loi).

**É. R. :** Si je parle d'un conservatisme éclairé, c'est aussi pour faire ressortir la dimension critique omniprésente chez Lacan. Il est un penseur des Lumières sombres, qui dévoile sans cesse les retournements de la raison et de la modernité. Il se méfie des idéologies du progrès illimité et du bonheur pour tous. Il est conscient du fait que le monde occidental peut basculer dans l'horreur, ce qu'il avait vu se produire avec l'extermination des Juifs par les nazis. Lacan est hanté par la Shoah, dans laquelle il perçoit le déchaînement de la pulsion de mort qui habite notre civilisation. Sa lucidité se double d'un pessimisme. À la fin de sa vie, il

annonce la montée des fléaux actuels : le racisme, les communautarismes qui en sont une variante, l'individualisme forcené et surtout la bêtise qui caractérise la démagogie de masse. C'est son côté Tocqueville.

**A. B. :** Il est un visionnaire, un personnage d'avant le monde défait d'aujourd'hui. J'ai toujours trouvé symbolique qu'il meure au début des années 1980, au moment même où le monde inepte qui est devenu le nôtre a commencé à se développer : celui du capitalisme moderne, de la globalisation sauvage, de la financiarisation sans limites.

**É. R. :** Le XXI<sup>e</sup> siècle est lacanien. Parce que ses dérives sont celles qu'il a prédites, et car sa pensée nous permet de les combattre. La pensée de Lacan est une arme contre l'hédonisme aveugle qui substitue les vains plaisirs à la quête de la vérité du désir ; contre toutes les formes de repli identitaire, qui nient que l'altérité est ce qui nous constitue ; contre le comportementalisme et le cognitivisme, qui rabaissent l'homme à sa naturalité, à son corps et à son cerveau. Même s'il adorait les animaux, Lacan a toujours maintenu une différence entre l'homme et l'animal, au nom du langage et de la dimension symbolique. Si l'on occulte le langage, la voie est ouverte au scientisme fascinant : on prétend comprendre l'homme en scrutant ses neurones, on traite ses souffrances sans recours à la parole en l'assommant de médicaments. Où est le sujet là-dedans ?

**A. B. :** S'il était encore parmi nous, Lacan aurait effectivement stigmatisé les thérapies débiles qui réduisent de manière dramatique l'homme à son être biologique et à son comportement. Il se serait dressé contre la déshérence de la psychanalyse, menacée par la médicalisation à tout-va des symptômes et l'essor de la psychologie de bazar que l'on nous présente comme le fin du fin de la connaissance du sujet. Il aurait brocardé la toute-puissance de la communication médiatisée au détriment du savoir, le nivellement de tous les discours, ou encore la fétichisation outrancière de la sécurité par ceux qui nous gouvernent. Lacan m'apparaît aussi comme un antidote vital à la bêtise affligeante qui nous envahit chaque jour.

**É. R. :** Il aurait certainement brocardé le retour des programmes idéologiques les plus plats : populisme, psychologisme, récriminations fondées sur la victimisation, évaluation généralisée, etc. Aussi, il aurait ironisé sur la réactivation possible du communisme, qu'il regardait comme une utopie...

**A. B. :** Ironie suspecte ! Le communisme est le contraire exact d'une utopie, il est le vrai nom du réel comme impossible. Céder sur le communisme, c'est céder sur toute forme du vrai désir politique. Lacan, en effet conservateur éclairé, pensait qu'il valait mieux céder que risquer la Terreur. Mais il aurait quand même conclu à la misère du monde contemporain, qui aurait selon lui mérité...

**É. R. :** Une bonne fessée !

➤ **Élisabeth Roudinesco et Alain Badiou** se retrouveront lors d'un débat autour de Lacan à la **Bibliothèque nationale de France**, le **4 octobre** prochain. Un événement organisé en partenariat avec **Philosophie magazine**.

# Livres



● POUR TOUS ● LECTEUR CURIEUX ● LECTEUR MOTIVÉ ● LECTEUR AVERTI

L'essai du mois

## Voix au chapitre

Qu'y a-t-il de plus insaisissable que la voix ? Émanant du corps, véhicule du langage et de la pensée, elle est à la fois dedans et dehors.



**e**lle est d'emblée un lieu de désir ou de méfiance... L'image très matérielle du « grain » parle d'elle-même : produite par les cordes vocales, la voix fait partie intégrante du corps. Voilà sans doute pourquoi cette vibrante sirène a charmé l'anthropologue David Le Breton, lui qui, de livre en livre, approfondit son exploration de la chair – des marques corporelles, tels les tatouages ou les piercings, aux conduites à risque chez les adolescents, en passant par l'expérience de la douleur. *Éclats de voix*, son nouvel ouvrage, est à lire sans tarder pour deux raisons au moins : cet essai passionnant construit d'abord « une anthropologie des voix », réflexion

générale sur la voix, dont l'auteur précise en passant combien elle ne fut pas « chose facile », la voix demeurant un « invisible entre corps et langage », insaisissable puisque « modulée par les circonstances, les émotions, les interlocuteurs, l'âge » et déclinée au quotidien « à travers cris, chuchotements, enrouements, sanglots, gémissements, toux, rires, éructations, vociférations, chants, fredonnements ». Ces *Éclats de voix* composent aussi une très utile encyclopédie, regorgeant d'anecdotes et de faits saillants – ainsi ce chapitre fouillé sur les castrats, qui « dominant l'histoire européenne de la musique du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle », mais furent interdits en France, cette pratique ayant choqué les philosophes et les encyclopédistes. La voix, véhicule de l'oralité, « entre-deux du sens et du son », avait reçu, quelques siècles auparavant, les faveurs de Platon : le *Phèdre* affirme sa supériorité sur l'écriture, laquelle demeure muette quand on l'interroge. Parler, c'est mettre à nu la pensée, la rendre sensible. David Le Breton cite ainsi ce rêve du comédien Denis Podalydès : « Un jour, je resterai dans le studio, je m'enfermerai seul, personne pour m'écouter, ni ingénieur du son ni directeur artistique, je me livrerai tout entier, voix ouverte comme ventre ouvert, et parlerai sans fin, dans toutes les langues, tous les styles, tous les tons » (*Voix off*)... **JULIETTE CERF**

David Le Breton / *Éclats de voix* /

« Traversées » / Métailié / 284 p. / 20 € / ●

## Entretiens

# Haut en couleurs

Jean-Claude Milner / *Clartés de tout. De Lacan à Marx, d'Aristote à Mao* / Verdier / 192 p. / 15 € / ●

**Proche d'Althusser et de Lacan il y quarante ans, dénonciateur d'une Europe antijuive**, ou encore critique des « exaltés » de l'hyperdémocratie aujourd'hui, le linguiste et philosophe Jean-Claude Milner est un acteur singulier de la vie intellectuelle française. Ce livre d'entretiens avec deux psychanalystes argentins retrace son itinéraire. Les questions sont parfois plus difficiles à comprendre que les réponses... Heureusement, celles-ci sont lumineuses, exposant les principales idées de Milner. Les quelques pages dans lesquelles il analyse les conceptions grecque, romaine, juive et chrétienne de la notion d'universel, suffiraient à justifier la lecture de l'ouvrage. Mais ceux qui s'intéressent à la science galiléenne, à la Révolution culturelle, à Mai 68 ou à la question du juste salaire trouveront aussi leur bonheur. Bref, un Jean-Claude Milner sans peine. **MICHEL ELTCHANINOFF**



## Réflexion

# Game over

Mathieu Tricot / *Philosophie des jeux vidéo* / Zones / 250 p. / 19 € / ●

**Parce que Mathieu Tricot est joueur autant que philosophe, son livre évite deux écueils.** D'une part, la proximité complaisante allant jusqu'à conclure que l'existence obéit désormais aux règles du videogame... Et d'autre part, la critique ignorante ne voyant dans la *game culture* qu'une vaste manipulation mentale. Au contraire, Tricot théorise finement la jouissance inédite qu'il y a à jouer avec une manette entre les mains : à la fois effet de réel provoqué par le sentiment de manipuler toutes sortes d'objets, et vertige de la perte de soi. Il est d'autant plus convaincant lorsqu'il constate que le point commun de tous les jeux vidéo est de nous convertir à l'idée que chaque action obéit à un calcul machinique. En mobilisant Winnicott, Caillois et Adorno, cet essai passionnant fait du jeu vidéo le véritable inconscient de notre capitalisme tardif. **PHILIPPE NASSIF**

## Parcours

# Sublime Antiquité

Lucien Jerphagnon / *De l'amour, de la mort, de Dieu et autres bagatelles* / Albin Michel / 272 p. / 18 € / ●

**Lucien Jerphagnon, jeune homme de 90 ans, appartient à une espèce rare : celle des philosophes capables de transmettre le sens vital de leur activité.** À savoir, pour ce spécialiste de la pensée romaine, prendre en charge le souci du monde, que nous ont légué les Grecs, et tenter d'être soi, en s'appuyant sur la sagesse antique du « Connais-toi toi-même ». Dans ces entretiens, « Jerph » – dont on peut lire aussi *Des Dieux et des mots. Histoire de la pensée antique et médiévale*, réédité en poche (Pluriel) – raconte sa traversée du siècle. Celle d'un érudit plein d'humour, resté fidèle à ses questions d'enfant : « Pourquoi c'est là, tout ça ? [...] Et moi, qu'est-ce que je fous là-dedans, tout ça pour mourir ? » **MATHILDE LEQUIN**



## Caméra subjective par Juliette Cerf



# Devant l'image

« À propos de l'universalité des images, il y a aussi l'histoire du Japonais qui va à Rome, qui entre dans une boutique d'objets religieux, il montre un crucifix et dit : "Combien ça coûte cet acrobate ?" », raconte Umberto Eco... Aux côtés de Marc Augé et Georges Didi-Huberman, celui-ci livre ici son expérience des images. Les territoires qu'ils balisent tous les trois – sémiologie et art du roman pour Eco ; anthropologie pour Augé ; histoire et philosophie pour Didi-Huberman – ouvrent très grand l'éventail du sens des images. Chacun y imprime son style particulier : le premier le fait avec « bonheur et humour » ; le deuxième, avec « sa générosité et son sens de l'observation » – aussi intéressant soit son propos, celui-ci dérive parfois du sujet... – ; le troisième, avec « sa créativité et sa liberté », comme le note justement, dans son introduction, Frédéric Lambert qui s'est tour à tour entretenu avec les trois penseurs à la demande de l'INA (Institut national de l'audiovisuel). L'ouvrage chemine des œuvres d'art les plus classiques aux « *scoops audiovisuels* » les plus récents, d'une toile de Vermeer aux clichés de la prison d'Abou Ghraib. Est-ce nous qui regardons les images ou elles qui nous regardent ? Les images mutent et mentent ; elles authentifient autant qu'elles manipulent. Ainsi Umberto Eco rappelle que Silvio Berlusconi, interrogé sur ses mœurs par le quotidien *La Repubblica* a préféré s'expliquer dans le magazine people *Chi* : « Il n'a pas répondu à *La Repubblica* directement, au monde des lecteurs, il a répondu par l'image, au monde des spectateurs », décrypte le sémiologue. Volume pluriel et accessible, *L'Expérience des images* illustre au final ce que Georges Didi-Huberman nomme une « connaissance par les montages », les rapprochements d'images différentes et anachroniques produisant toujours « une modification, une ouverture de notre regard ».

Umberto Eco, Marc Augé, Georges Didi-Huberman / *L'Expérience des images* / INA / 110 p. / 6 € / ●

# Pour un socialisme « primaire »...

Penseur inclassable, **Jean-Claude Michéa** se démarque d'une certaine gauche moderne en critiquant la religion du progrès, ainsi que le mépris de la culture populaire.



**P**hilosophe socialiste d'inspiration orwellienne, Jean-Claude Michéa n'a pas attendu l'affaire du Sofitel de New York pour se démarquer de la « gauche DSK ». Sa philosophie politique des gens ordinaires est en effet bien éloignée des analyses du think-tank Terra Nova, dirigé par Olivier Ferrand, proche de l'ancien directeur du Fonds monétaire international. Ferrand suggérerait récemment à tout futur candidat socialiste à la présidentielle de

cibler électoralement les classes moyennes supérieures plutôt que les classes populaires, considérées comme irréductiblement réactionnaires – slogan possible : « Plutôt les bobos que les pros »... Depuis *Impasse Adam Smith* (Climats, 2002), Michéa déconstruit la « religion du progrès » qui a égaré la gauche, acculée de courir après les prétendues avancées de la modernité. Car cette gauche « moderne » déteste regarder dans le rétroviseur ou éprouver le moindre pincement de cœur

pour le monde d'hier, qu'elle juge forcément « réac' ». Michéa se sent ainsi plus proche des partisans de la démondialisation que des apôtres de la globalisation, même amendée par l'inévitable discours sur la régulation, qui n'est, selon lui, qu'une façon d'aménager socialement le capitalisme financier. C'est en ce sens que la gauche « progressiste » est victime du *Complexe d'Orphée*. Cet Orphée qui rejoint au royaume des morts sa belle Eurydice, mordue par un serpent le jour de leurs noces, afin de la ramener dans le monde des vivants. Seule condition, lui intime Hadès : ne pas se retourner der-



**Jean-Claude Michéa / Le Complexe d'Orphée. La gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès** / à paraître le 5 octobre / Climats / 360 p. / 15 € / ●

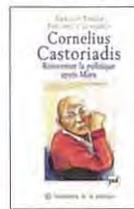
## ... et sa constellation de pensée

Dans cette édition de ses articles et essais, tout le parcours politique de **George Orwell** (1903-1950) apparaît dans sa radicalité et sa droiture d'esprit. Socialiste antistalinien, européen convaincu et penseur anticolonialiste, churchillien de guerre, mais fidèle jusqu'au bout à la classe ouvrière et sans concession pour « ces libéraux à la bouche fleurie qui attendent la fin de la Seconde Guerre mondiale pour toucher tranquillement leur dividende », sa pensée politique s'érige ici, selon son préfacier Jean-Jacques Rosat, au rang de celle d'Arendt ou de Gramsci. **N.T.**



**George Orwell / Écrits politiques (1928-1949)** / trad. par Bernard Hoepffner / Agone / 401 p. / 25 € / ●

**Agir en faveur de l'autonomie :** tel est pour **Cornelius Castoriadis** (1922-1997) le projet fondamental d'une société socialiste, présenté dans ce livre d'introduction à sa pensée. Ce philosophe, militant révolutionnaire et critique du marxisme, souligne que les institutions sont des productions sociales émanant d'un « imaginaire instituant » irriguant toute société. Posant ainsi « la question politique par excellence : comment pouvons-nous choisir de manière lucide et réfléchie nos institutions au lieu de rester prisonniers des simulacres institués ? » **MATHILDE LEQUIN**



**Arnaud Tomès et Philippe Caumières / Cornelius Castoriadis. Réinventer la politique après Marx** / PUF / 286 p. / 27 € / ●



rière lui. « *Le tabou fondateur de toute pensée de gauche [...] est bien cette interdiction religieuse de regarder en arrière ou, a fortiori, d'accorder le moindre intérêt à la recherche du temps perdu* », écrit l'auteur.

Jeunisme, sans-frontiérisme, béatitude néotechnologique, ringardisation des vieux et de la culture populaire, rien n'illustrerait mieux cette gauche que les postures des *Inrockuptibles*, de *Libération* ou du *Grand journal* de Canal+ qui célèbre la transgression publicitaire et la subversion subventionnée, et ridiculise un peuple aux nappes à carreaux et aux cheveux gras, mis en

scène par les Deschiens et autres humoristes au conformisme prétendument « décalé ». Pour que la gauche gagne et retrouve son tranchant, Michéa l'invite, au contraire, à s'intéresser aux « gens de peu », comme les peignait l'écrivain Pierre Sansot, c'est-à-dire à « *la femme de ménage qui joue au loto tous les vendredis, à l'ouvrier qui lit L'Équipe ou la petite veuve qui promène son teckel* ». Jean-Claude Michéa revisite cet « *anarchisme tory* », cette gauche à la fois radicale et conservatrice qu'il avait déjà décelée chez George Orwell – *Orwell, anarchiste tory* (Climats, 1995). Un socialisme qui accepte de regarder en arrière et qui ne considère pas les mœurs des gens ordinaires avec l'œil hautain de certains bourgeois des grands centres urbains. Une gauche proche d'Albert Camus et de Pier Paolo Pasolini, de John Ford et de Jacques Tati. Mais Jean-Claude Michéa n'a peut-être pas totalement perçu que la « bien-pensance » avait changé de camp. Et que ce n'est pas la « gauche sans papiers » mais « la droite décomplexée » qui est aux commandes, au sommet de l'État et dans les médias. Vous l'aurez en tout cas compris, aux primaires socialistes, Michéa opéra pour un socialisme « primaire », celui des gens ordinaires.

NICOLAS TRUONG

**Le petit livre de l'Américain Christopher Lasch (1932-1994) se clôt sur ces mots :** « *La disparition de presque toutes les formes d'association populaire spontanée ne détruit pas le désir d'association. Le déracinement déracine tout, sauf le besoin de racines.* » Un constat inspirant que Jean-Claude Michéa a mis en exergue au *Complexe d'Orphée...* Lasch, auteur de *La Culture du narcissisme*, critique l'idée que la culture de masse

serait égalitariste. Il défend la nécessité de démocratiser la culture, sans la dégrader en « *simple passe-temps routinier* » ou en « *simple marché* ». Ou comment faire de l'individu autre chose qu'un consommateur isolé.

JULIETTE CERF

**Christopher Lasch / Culture de masse ou culture populaire? /**

trad. par Frédéric Joly / Climats / 78 p. / 7 € / ●



## Prix de la Revue des Deux Mondes 2011



« **Décidément, l'essai de Guillaume Métayer est capital pour la compréhension de toute la scène littéraire française au XX<sup>e</sup> siècle.** »

Michel Crépu



éditions du félin  
7, rue du Faubourg-  
Poissonnière • 75009 Paris  
• 01 44 83 11 30 •  
Diffusion : CDE/Sodis

## Le roman résonne par Michel Eltchaninoff



# Le romancier bourgeois préfère les fascistes

« Je lis ma biographie. Par moments c'est amical, par moments hostile. On sent que l'auteur est un intellectuel et un bourgeois. » C'est ainsi qu'Édouard Limonov, 68 ans, évoque sur son blog russe le roman qui lui est consacré. Après avoir raconté d'autres vies que la sienne, Emmanuel Carrère s'attarde sur « une vie si loin de la nôtre », celle d'un écrivain et agitateur politique sulfureux – auteur de l'autobiographique *Le poète russe préfère les grands nègres* (Ramsay, 1980). Limonov peut être considéré comme un fasciste russe. Il méprise ces « couilles molles » d'Occidentaux, démocrates et défenseurs des droits de l'homme. Il admire Staline ou le chef de guerre serbe Arkan, avec qui il a fait le coup de feu en ex-Yougoslavie. Il a même créé le parti national-bolchevique. Carrère, qui a croisé Limonov à Paris dans les années 1980, le décrit comme égocentrique, arrogant et envieux. Mais en reconstruisant sa vie, qui le

mène d'une cité ouvrière à Moscou, en passant par New York, Belgrade, l'Asie centrale ou la

prison russe, il découvre que ce dandy insupportable est également courageux, dévoué et intègre.

Bref, « c'est plus compliqué que ça ». Le destin de Limonov devient le fil directeur d'une histoire de l'Europe de 1945 à nos jours, racontée sur un mode mi-naïf, mi-distancié par un Carrère, qui y mêle ses propres souvenirs. Toutes les questions qui fâchent sont abordées, guerres yougoslaves et soubresauts du post-communisme. Renvoyant dos à dos les belles âmes et les cyniques, il esquisse une voie du milieu, celle de la décence ordinaire de George Orwell. Cette vertu est « un composé d'honnêteté et de bon sens, d'appréciation réaliste du réel et d'attention à autrui ». Carrère finit par attribuer ces qualités à Limonov – lorsque ce dernier traverse la galère intégrale, pleure les êtres chers ou surmonte l'épreuve de la prison. Le romancier dessine une éthique pour temps complexes. Carrère, qui irritera certains lecteurs (pourquoi n'avoue-t-il pas sa fascination pour le mal ou ne le condamne-t-il pas plus nettement?), demeure pourtant fidèle à sa ligne de conduite : ne pas juger, mais comprendre. C'est-à-dire écrire et lire des romans.



Emmanuel Carrère / *Limonov* / P.O.L / 490 p. / 20 €

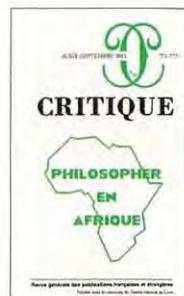
Revue

## Pensée africaine

Critique / « *Philosophe en Afrique* »

août-septembre 2011, n° 771-772 /

Minuit / 128 p. / 12 € / ●

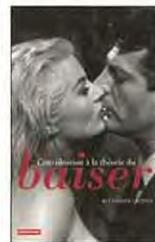


« *L'Afrique n'est pas une partie historique du monde. Elle n'a pas de mouvements, de développements à montrer* », énonçait doctement Hegel. Erreur, hier comme aujourd'hui. L'Afrique a non seule-

ment une Histoire, mais également une pensée à offrir au monde. Ce numéro de *Critique*, qui réunit philosophes et africanistes, en propose un panorama contemporain. L'enjeu central correspond à ce que le philosophe ghanéen Kwasi Wiredu appelle la « *décolonisation conceptuelle* » : une déconstruction des notions occidentales dominantes qui, lorsqu'elles sont plaquées aveuglément, ne cernent pas la spécificité des expériences et des formes de vie en terres d'Afrique. La critique, conçue comme une « *traversée* » (selon le mot de Jean-Godefroy Bidima, penseur camerounais), touche à des questions comme la démocratie, l'identité, la religion ou le sens de la communauté. Elle est le ressort d'une émancipation intellectuelle et politique. MARTIN DURU

Nos collaborateurs publient

## À la lisière de l'amour



Alexandre Lacroix /

*Contribution à la théorie du baiser* /

Autrement / 140 p. / 15 € / ●

**Les garçons sont idiots.** Prenez Alexandre Lacroix, directeur de la rédaction de *Philosophie magazine*. Le soir où sa compagne lui reproche d'être si avare en baisers, il a un déclic. Embrasser l'être aimé ? Pas tout de suite : il va d'abord contribuer « à la *théorie du baiser* ». C'est que le sujet est d'une richesse que nous ne soupçonnons pas. Né avec les chrétiens, relancé par les poètes de la Renaissance, célébré par les arts en leur âge d'or – tel le cinéma américain des années 1930 à 1950 –, le baiser est désespérément banal et profondément intime, il est très symbolique et très organique, il est, découvre l'auteur au terme de sa quête personnelle, « *l'alpha et l'omega de l'expérience amoureuse* ». À la lisière de l'amour, le baiser l'invite à une méditation nuancée sur les jeux des amants. « *Le baiser est le féminin de l'homme*. » Il est donc ce qui rend les garçons plus intelligents, en les initiant au silence partagé de l'instant présent. PHILIPPE NASSIF

## Le Ciment des choses de Claudine Tiercelin

La notion de « connaissance métaphysique » a-t-elle encore un sens ? Récemment élue au Collège de France, Claudine Tiercelin en propose une synthèse en même temps qu'un programme.



### 01\_DU CIMENT

Empruntant l'image du « ciment » à Émile Meyerson (1859-1933) qui se demandait, à propos de la cause et de l'effet, s'il y avait « un lien, un ciment qui les rattache l'un à l'autre », Claudine Tiercelin se propose d'établir une métaphysique scientifique réaliste. De cette métaphore, découle une question : qu'y a-t-il de réellement solide dans notre connaissance du réel ? L'enjeu est bel et bien que le mur ne se fissure pas : il s'agit de répondre aux objections sceptiques, relativistes et de proposer une nouvelle manière de faire de la métaphysique à la lumière de la tradition analytique, dans laquelle s'inscrit l'auteur.

### 02\_UNE MÉTAPHYSIQUE SCIENTIFIQUE

Claudine Tiercelin est la première philosophe du Collège de France, comme elle l'a rappelé, en mai dernier, lors de sa Leçon inaugurale, à avoir inscrit le terme de « métaphysique » dans l'intitulé de sa chaire, « Métaphysique de la connaissance ». Mais de quelle métaphysique s'agit-il ? Après les grandes déconstructions dont elle a fait l'objet depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quel peut être le sens de cette activité ? L'auteur entend pratiquer la métaphysique non pas comme une pensée des fins dernières de l'homme ou

du monde, mais comme la délimitation la plus rigoureuse possible du cadre conceptuel de la connaissance scientifique. « Tenir compte de la science ne signifie pas s'en laisser conter par elle, encore moins se laisser hypnotiser, comme l'a souvent rappelé Meyerson, par la dernière théorie en vogue, au seul motif qu'elle est la dernière », précise la philosophe.

### 03\_LA QUESTION DU RÉALISME

Cette métaphysique scientifique se veut aussi « réaliste », c'est-à-dire qu'elle revendique l'idée qu'il y a bien un « réel » ou une « réalité » indépendants de l'esprit, que celui-ci ne produit pas (idéalisme, le réel est ma représentation), ne construit pas (constructivisme, le réel n'est qu'une construction) et auxquels il peut avoir accès dans une démarche de connaissance. Pourquoi être réaliste aujourd'hui ? « Si nous sommes incapables de faire la différence entre l'apparent, l'illusoire, l'idée ou le possible, le principe de réalité aura tôt fait de nous rattraper. Il nous faut être gouverné par la réalité pratiquement sous peine de ne plus pouvoir distinguer les questions auxquelles on ne peut pas répondre de celles auxquelles on le peut. » Un livre dense, technique et ambitieux qui fera date dans l'histoire de la philosophie française de tradition analytique.

**HENRI DE MONVALLIER**

Claudine Tiercelin /  
Le Ciment des choses. Petit traité  
de métaphysique scientifique réaliste /  
L'haque / 416 p. / 25 € / ●

★ musée du quai Branly  
LA OÙ DIALOGUENT LES CULTURES

★ Écouter,  
c'est apprendre.

# Université populaire du quai Branly 2011-2012

## Théâtre Claude Lévi-Strauss Prochains rendez-vous

**Décalages : les autres et nous**

Judi 15/09 Élever l'animal en France et en Sibérie, avec Carole Ferret, ethnologue, et Anne-Marie Brisebarre, anthropologue

Judi 20/10 Le traitement des morts en Afrique et en Mongolie, avec Tobie Nathan, ethnopsychiatre et écrivain, et Grégory Delaplace, anthropologue

**Histoire mondiale de la colonisation**

Judi 6/10 Hô Chi Minh, par Pierre Brocheux, historien

**Grand Témoin**

Vendredi 21/10 Jacques-Alain Miller, philosophe et psychanalyste

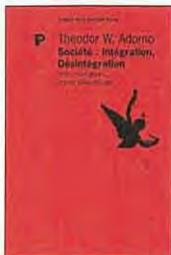
[www.quaibrantly.fr](http://www.quaibrantly.fr)

philosophie • Libération • Observateur • Le Monde

Entrée libre dans la limite des places disponibles sans réservation. Renseignements : 01 56 61 70 00

Illustration : Nicolas Hérold, Photographie : Corbis © Musée du quai Branly, Jean-Michel Dubois

## Réflexions sur la vie mutilée



**Theodor W. Adorno /**  
**Société : intégration, désintégration.**

**Écrits sociologiques / Payot /**  
trad. par P. Arnoux, J. Christ, G. Felten,  
F. Nicodème / 394 p. / 27,50 € / ●

**Theodor W. Adorno (1903-1969) a  
produit l'une des théories critiques  
les plus pénétrantes après celles de**

**Marx, Nietzsche et Freud.** Il a participé à l'Institut de recherche en sciences sociales, rapidement appelé École de Francfort. En exil au États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale, il décide d'interpréter l'histoire de la civilisation occidentale, de l'Odysée à la Genèse, à l'aune de la barbarie nazie afin de comprendre ce qui a rendu Auschwitz possible, ainsi que la réduction forcée de la raison à un simple instrument de calcul. Adorno a également été un éminent sociologue de la domination. De l'antisémitisme à la personnalité autoritaire, il n'a cessé de saisir les racines psychosociales de ce mal que l'homme fait à l'homme.

Comme le souligne Axel Honneth dans sa préface, ses *Écrits sociologiques* retrouvent une brûlante actualité, nous permettant de penser la transformation des esprits qu'opère le capitalisme mondialisé : « *L'élargissement du marché capitaliste jusqu'aux sphères les plus intimes de la vie privée – qu'on a longtemps crues à l'abri d'une telle invasion – oblige les sujets à adopter des comportements qui [...] les font vivre dans la méconnaissance et le mépris de l'autre. La construction de cette thèse à partir du matériau concret constitue l'un des moments les plus impressionnants de la théorie adornienne.* » L'horoscope du *Los Angeles Times* lui apparaît ainsi comme le signe de cette régression, mais aussi de cette grande peur des Narcisses contemporains, qui les déresponsabilise et « *joue aux dés avec l'inconscient et le préconscient, au lieu de les élever au niveau du conscient* ». Aucune manifestation de l'industrie culturelle ne trouve grâce à ses yeux, de la radio à la télévision, en passant par le sport. Elle conduit les sujets à vivre des vies mutilées. Adorno, dans sa *Théorie esthétique*, s'inquiète donc de la disparition de la force émancipatrice de l'art exigeant qui, de la musique d'Alban Berg aux poèmes de Paul Celan, donne à voir et à entendre la vie des hommes plongés dans de sombres temps.

**Theodor W. Adorno /**  
**Théorie esthétique / Klincksieck /**  
trad. par M. Jimenez / 514 p. / 35 € / ●

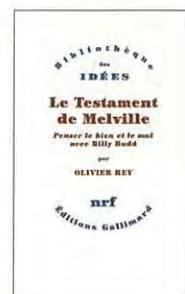
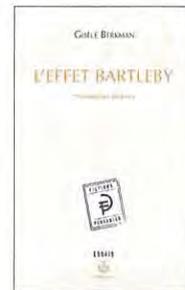


## Tendance Melville, à l'abordage !

**Les personnages conceptuels créés par l'écrivain américain Herman Melville**, né et mort à New York (1819-1891), ont toujours fasciné les philosophes. Son scribe, Bartleby, est devenu, à partir de la puissance d'une formule, le symbole philosophique du refus : « *I would prefer not to* », « *Je préférerais ne pas* », répète-t-il à l'envi chaque fois qu'on lui demande quelque chose. Sa résistance passive a suscité une cascade de commentaires, de Maurice Blanchot à Gilles Deleuze, en passant par Jacques Derrida ou encore Jacques Rancière. Dans *L'Effet Bartleby. Philosophes lecteurs*, Gisèle Berkman expose leurs thèses avec méthode, mettant ainsi au jour une certaine constellation de la modernité philosophique française, « *pour laquelle la littérature a pu constituer une forme d'épreuve du dehors* ».

À en croire le philosophe Olivier Rey, cette épreuve est toujours d'actualité, à la seule différence près que ce n'est pas Bartleby qui l'intéresse, mais Billy Budd. Ce héros, associé, lui, à la question du mal, obséda Melville durant les dernières années de sa vie. Mais aussi Hannah Arendt, qui en fit une lecture politique. Qui est-il ? Un jeune matelot, parfois surnommé Bébé Budd, enrôlé en 1797 comme gabier de misaine à bord du *Bellipotent*, un navire de guerre britannique. Son innocente beauté n'empêche pas le mal de s'abattre sur lui ; une « *vertu se dégageait de lui, qui adoucissait les plus aigres* », promettait pourtant le romancier au début de sa longue nouvelle... Laquelle progresse inexorablement vers la mise à mort du Beau Marin, accusé mensongèrement de mutinerie par son semblable, son supérieur, le capitaine d'armes Claggart, qui le hait et veut lui faire la peau. Traquant dans *Le Testament de Melville. Penser le bien et le mal avec Billy Budd*, le « *phénomène moral* » qui traverse le roman, cette intenable contradiction entre la « *loi du cœur* » et l'« *ordre social* », Olivier Rey en résume ainsi les enjeux : « *Accepter le monde, malgré le mal, ou lui résister, à cause du mal ?* » L'auteur n'élude pas pour autant la dimension esthétique de l'œuvre, rappelant au contraire que la beauté de Billy Budd, trop souvent réduite à « *la simple extériorisation de qualités morales* », doit impérativement garder son mystère. La tendance s'affirme très nettement : « *La Melville est plus que jamais une contrée à visiter.* »

**JULIETTE CERF**



**Gisèle Berkman /**  
**L'Effet Bartleby.**  
**Philosophes**  
**lecteurs / Hermann /**  
182 p. / 22 € / ●

**Olivier Rey /**  
**Le Testament**  
**de Melville. Penser**  
**le bien et le mal**  
**avec Billy Budd /**  
Gallimard /  
256 p. / 24,50 € / ●

## – LES MEILLEURES VENTES EN PHILOSOPHIE

- 01 Stéphane HESSEL / *Indignez-vous!* / Indigène  
 02 Stéphane HESSEL / *Engagez-vous!*  
*Entretiens avec Gilles Vanderpooten* / L'Aube

### 03 Régis DEBRAY

## Du bon usage des catastrophes

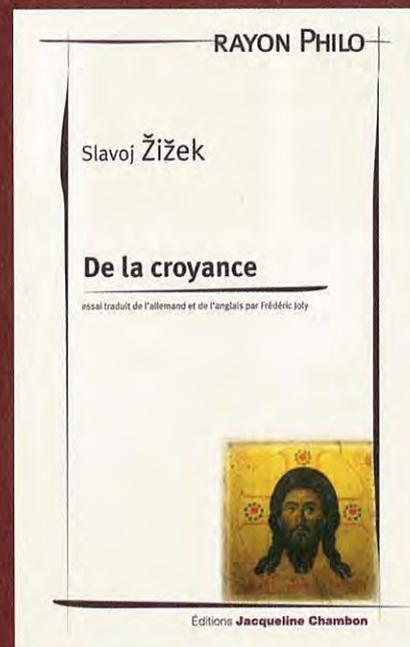
Gallimard / 112 p. / 7,90 € / ●

« *Imaginons un Hiroshima français ou un Fukushima domestiques, nos villes côtières submergées ou notre tour Eiffel oscillant comme brin d'avoine au vent* »... Quelle attitude adopter face à la panique générée par les récents séismes qui ont secoué notre planète? Régis Debray propose un usage conjuratoire de la catastrophe, en vue de « surmonter tristesse, fatalisme et désespoir », « au milieu des décombres ». Car « faire face, c'est faire sens ». J. C.



- 04 Michel ONFRAY / *Manifeste hédoniste* / Autrement  
 05 Françoise HÉRITIER, Michelle PERROT, Sylviane AGACINSKI,  
 Nicole BACHARAN, *La Plus Belle Histoire des femmes* / Seuil  
 06 Edgar MORIN / *La Voie. Pour l'avenir de l'humanité* / Fayard  
 07 Frédéric LORDON / *D'un retournement l'autre* / Seuil  
 08 Frédéric LENOIR / *Petit Traité de la vie intérieure* / Plon  
 09 Frédéric GROS / *Marcher. Une philosophie* / « Champs » / Flammarion  
 10 Frédéric GROS / *Petite Bibliothèque du marcheur* / Flammarion  
 11 Jorge SEMPRÚN / *Une tombe au creux des nuages* / Climats  
 12 Jeremy RIFKIN / *Une nouvelle conscience pour un monde en crise* /  
 Les Liens qui libèrent  
 13 Claude LÉVI-STRAUSS / *L'Autre Face de la lune* / Seuil  
 14 Anne DUFOURMANTELLE / *Éloge du risque* / Payot  
 15 Simone DE BEAUVOIR / *Le Deuxième Sexe*, tome 1 / Gallimard  
 16 KRISHNAMURTI / *Le Sens du bonheur* / Points 2  
 17 Claude LÉVI-STRAUSS / *L'Anthropologie face aux problèmes  
 du monde moderne* / Seuil  
 18 Marie DE HENZEZEL, Bertrand VERGELY / *Une vie pour se mettre  
 au monde* / Carnets Nord  
 19 Hannah ARENDT / *La Crise de la culture* / Gallimard  
 20 Louis ALTHUSSER / *Lettres à Hélène* / Grasset-IMEC

## Slavoj Žižek



RAYON PHILO  
 UNE COLLECTION DES  
 Éditions Jacqueline Chambon

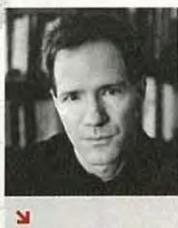
Source: DataIb/Adelic (Association pour le développement de la librairie de création), d'après un panel de 137 librairies indépendantes sur les deux derniers mois. Classement des meilleures ventes de livres de ou sur la philosophie (hors œuvres au programme du baccalauréat et des grands concours scolaires).

# À la recherche de l'homme intouchable

## et autres fictions métaphysiques

Fiction et philosophie ne sont pas obligatoirement antagonistes. L'art du récit et la quête du vrai s'entremêlent souvent, comme le démontrent **Rick Moody**, **Avital Ronell** et **Pierre Cassou-Noguès** le temps d'un dialogue new-yorkais qui déconstruit brillamment les frontières entre les genres.

PROPOS RECUEILLIS PAR CLAIRE RICHARD



### Rick Moody

Cet Américain a signé *Tempête de glace* (L'Olivier, 2003 ; adapté au cinéma par Ang Lee, *The Ice Storm*, 1997), *À la recherche du voile noir* (L'Olivier, 2004), ses mémoires, et *The Four Fingers of Death* (2010). Son œuvre est marquée par un goût de la forme et du ludique expérimental, au service d'un questionnement philosophique.



### Avital Ronell

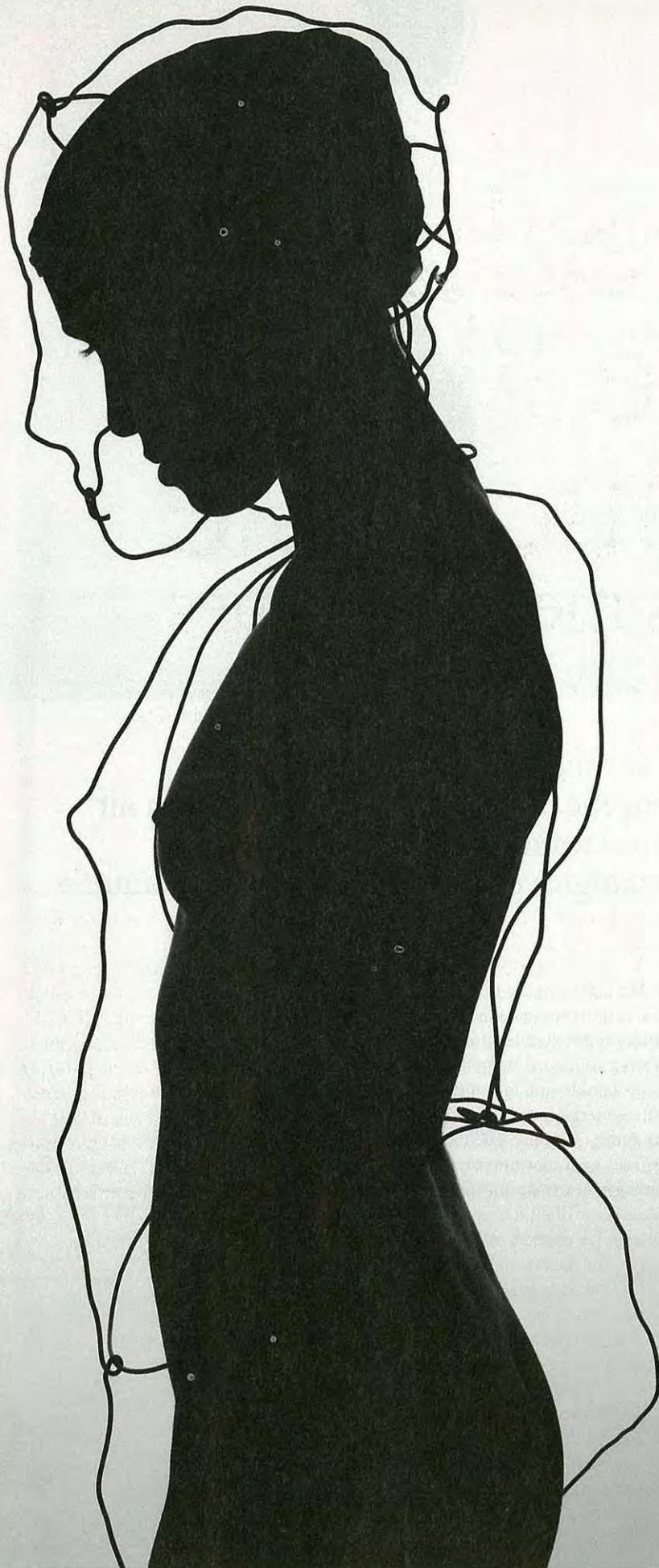
Critique littéraire, philosophe et féministe américaine, elle est l'une des premières traductrices de Derrida aux États-Unis. Elle a écrit notamment *Telephone Book* (Bayard, 2006), *Addict. Fixions et narcotextes* (Bayard, 2009) et *Test Drive* (Stock, 2009).



### Pierre Cassou-Noguès

Directeur de recherches au CNRS et enseignant à l'université Lille-3, il s'intéresse à la relation entre philosophie des sciences, imaginaire et littérature. Il est l'auteur de *Mon zombie et moi. La philosophie comme fiction* (Seuil, 2010).

Les philosophes aiment-ils lire des romans ? Les romans peuvent-ils véhiculer des théories philosophiques ? Le rapport entre philosophie et fiction a souvent été placé sous le signe de la méfiance. À la philosophie convient traditionnellement le souci de rationalité et la quête du vrai. La fiction cultive, au contraire, l'imaginaire, elle décrit des mondes et des trajectoires singuliers, et les écrivains redoutent pour la plupart d'abîmer la fluidité de leurs narrations par des références et des exposés théoriques. *A priori*, donc, la distribution des rôles est claire. Mais un bref regard aux textes montre que philosophes et romanciers n'ont cessé de passer outre ces divisions. Des fables platoniciennes aux contes de Voltaire, en passant par les dilemmes de Dostoïevski ou les variations de Kundera, les deux types d'écriture se rencontrent constamment. D'où vient alors que l'antagonisme entre fiction et philosophie reste si ancré dans les esprits ? Mêler fiction et philosophie fait bouger bien des lignes cruciales : celles qui séparent le vrai du faux, le licite de l'illicite, le normal du déviant. Pour discuter de ces questions, le festival Walls and Bridges (*lire l'encadré p. 91*) a réuni à New York trois intellectuels qui aiment à passer d'un genre à l'autre.



**Pierre Cassou-Noguès:** En écrivant *Mon zombie et moi*, j'ai voulu aller contre une certaine idée de la vérité en philosophie. En fait, la philosophie n'est pas la météo, ses propositions ne sont pas ou vraies ou fausses. Et souvent les philosophes racontent des histoires. Prenons, par exemple, la scène où Sartre, dans *L'Être et le Néant*, regarde par la serrure d'une chambre d'hôtel, et se fait surprendre par quelqu'un qui est en train de monter les escaliers. C'est une scène clef pour le livre, mais qu'elle se soit ou non produite réellement n'a aucune importance! Ce qui compte, c'est qu'elle ouvre un horizon, à partir duquel le philosophe fait apparaître ses concepts. En fait, je pense que la question de la vérité n'est pas plus pertinente en philosophie qu'en littérature. La bonne philosophie a toujours été enracinée dans la fiction...

**Avital Ronell:** À ses débuts, la philosophie tenait d'ailleurs du théâtre de rue. Platon et Socrate sont quand même des gens qui gesticulent, qui provoquent les gens dans les ruelles, font de la dialectique, lancent la machine théâtrale...

**P. C.-N.:** La grande qualité de la fiction, c'est qu'elle détermine le possible. Une situation est possible si je peux m'y imaginer, c'est-à-dire si je peux raconter une histoire où je m'y trouve. J'aime bien réfléchir sur ce que j'appelle les corps possibles: ce sont ceux que je peux m'imaginer avoir, ceux que je peux mettre en scène dans une histoire. Ici, la fiction permet de faire des expériences philosophiques, au sens où un chimiste mélange une poudre verte avec un liquide bleu et voit ce qui se passe. Posons par exemple une question simple: un corps en deux parties est-il possible? Puis-je m'imaginer dans une situation où j'ai la tête d'un côté et le reste du corps de l'autre, et à quoi cela ressemblerait-il? La fiction sert de base pour une réflexion philosophique sur les corps possibles, et finalement, sur le possible.

**Rick Moody:** Susan Sontag [1933-2004, auteur d'*En Amérique et de La Maladie comme métaphore*] a dit quelque chose d'intéressant, « *Je ne suis jamais plus honnête que dans mes romans, et jamais plus artificielle que dans mes essais.* » En écrivant *À la recherche du voile noir*, je cherchais des façons de dire la vérité, car j'angoissais sur ce qui se passerait si je trafiquais mes mémoires. Par ailleurs, je n'ai jamais aucun problème à intégrer des éléments non fictionnels dans mes romans – rien que le mot « roman » donne licence de tout y intégrer. La fiction qui a une dimension de non-fiction est tellement plus intéressante!

À ses débuts, le roman a cannibalisé la poésie, la correspondance... La fiction peut cannibaliser n'importe quoi, pourquoi pas la philosophie? C'est ce qui lui donne un air magique: c'est une forme totalement hybride. La fiction, c'est la mangrove ultime de la forme littéraire.

**A. R. :** Pour ma part, je suis traversée par différentes formations et pratiques discursives peu orthodoxes. Je suis très sensible au cinéma, aux nouvelles technologies, et j'essaie d'infléchir les questions philosophiques en cette direction d'une façon ou d'une autre... Pour développer des thématiques ou figures philosophiques, je me tourne parfois vers les romanciers. Lorsque j'ai décidé d'écrire sur Husserl, un collègue m'a dit: « Tu veux vraiment écrire sur un truc aussi nul? Ça n'intéresse personne! » Évidemment, j'ai répliqué, mais, une fois chez moi, j'ai fondu en larmes en me disant qu'il n'avait pas tout à fait tort (*sourire*). Alors, dans cette gravissime situation, j'ai invoqué l'esprit de mon amie Kathy Acker [1947-1997, romancière et essayiste expérimentale américaine, féministe et associée



« LA FICTION peut cannibaliser n'importe quoi, pourquoi pas la philosophie? C'est ce qui lui donne un air magique: c'est une forme totalement hybride. LA FICTION, c'est la mangrove ultime de la forme littéraire »  
\_RICK MOODY

*au mouvement punk*]. Que ferait Kathy? Après m'être rendu compte qu'elle aurait probablement tout saboté, j'ai décidé de résoudre mon problème en devenant Edmund Husserl, en endossant son personnage. J'ai alors pu utiliser cette figure emblématique de surmoi pour m'auto-attaquer, ce que les névrosés obsessionnels adorent faire. Et Husserl m'a vraiment envoyée au tapis, se révélant un peu misogyne, ce que je ne peux absolument pas tolérer (*sourire*). J'ai ainsi pu habiter quelqu'un qui m'effrayait, dont le travail est d'une certaine façon irrémédiable pour nous tous.

**P. C.-N. :** C'est drôle, parce qu'il m'est arrivé exactement la même expérience! Pour faire mon dernier essai, j'ai d'abord voulu développer mes idées uniquement par la fiction. Le texte a d'abord pris la forme d'un roman, puis d'une série de nouvelles. Mais ça n'a pas marché. J'ai donc dû ajouter une autre voix, et ensuite discuter les résultats de l'expérience. C'est pourquoi mon livre s'appelle *Mon zombie et moi*. Il y a ce zombie, qui se livre à toutes les métamorphoses auxquelles je le soumetts, qui essaie d'avoir un corps en deux parties, un corps sans peau... Et puis il y a moi, qui commente.

**R. M. :** C'est comme le big bang. Juste après l'explosion, toutes les forces ne faisaient qu'une. En littérature, vous vous rapprochez le plus de cette énergie lorsque vous écrivez comme si les genres n'avaient pas d'importance. Il me semble que la littérature française, et européenne plus généralement, ne s'embarrasse pas de la question du genre. Je pense que c'est en partie lié au fait que les espaces génèrent une certaine forme de récit. Les États-Unis génèrent du naturalisme: l'histoire de la fiction américaine obéit à un programme naturaliste, du moins lorsque les auteurs suivent leur pente naturelle et n'essaient pas de s'en défendre. La fiction européenne s'autorise une bien plus grande marge de manœuvre, dont Kafka, et tout ce qu'il a engendré, est un bon exemple. Avital, vous avez traduit l'essai de Derrida, *La Loi du genre*, qui met en pièces le concept même de genre...

**A. R. :** Oui, ce titre souligne combien le genre est toujours lié à la loi. C'est quelque chose qui m'intéresse beaucoup, comment le genre réinscrit et réinstalle la loi dont on pense pouvoir se passer, et comment son autorité se maintient, alors même qu'elle semble disparaître... On peut commettre des infractions contre le genre, littéraire

## WALLS AND BRIDGES, RENCONTRES FRANCO-AMÉRICAINES À NEW YORK

Walls and Bridges est un programme franco-américain de rencontres en sciences sociales et philosophie organisé à New York par la Villa Gillet, à Lyon (directeur: Guy Walter) et présenté par le Conseil de la création artistique (délégué général: Marin Karmitz).

Le temps de trois sessions de dix jours en 2011, Walls and Bridges présente près de cinquante événements culturels, réunissant environ cent penseurs et artistes et trente partenaires culturels dans toute la ville: de la New York Public Library aux universités, en passant par des galeries d'art, des théâtres et autres institutions culturelles, mais aussi des lieux atypiques tels que le marché aux puces de Brooklyn ou un restaurant.

La troisième session aura lieu du 19 au 28 octobre 2011 et s'intéressera particulièrement aux rencontres entre sciences humaines et performances artistiques en proposant une série d'événements autour du thème des affinités conçue en collaboration avec les philosophes Avital Ronell et François Noudelmann.

>Programme complet sur [www.wallsandbridges.net](http://www.wallsandbridges.net)

et sexuel, le contourner, mais la relation à la loi demeure. C'est un problème auquel nous nous heurtons sans cesse.

**R. M.:** Aux États-Unis, les cas récents de James Frey [auteur d'un best-seller autobiographique – Mille Morceaux (10/18, 2006) – sur sa lutte pour décrocher de la drogue, qui a causé scandale quand il s'est révélé inventé] ou JT Le Roy [auteur de plusieurs livres qui se présentent comme l'autobiographie d'un jeune prostitué, et qui se sont révélés avoir été écrits par une femme, Laura Albert] montrent que les définitions du genre ont des implications légales et marchandes. C'est, je crois, un phénomène spécifiquement américain. J'ai du mal à imaginer qu'en Europe, une femme qui inventerait un auteur fictif et passerait cinq ans à écrire son œuvre [comme Laura Albert, condamnée depuis pour fraude] serait considérée comme un ennemi de la littérature ou un ennemi de l'État!

**A. R.:** Le philosophe romantique allemand Friedrich Schlegel et Georges Bataille se sont attirés des ennuis lorsqu'ils ont commencé à tisser ensemble des codes incompatibles. Schlegel aurait eu la paix s'il n'avait pas mélangé philosophie et fiction – et s'il n'avait pas signé de son nom l'une des premières grandes œuvres pornographiques, *Lucinde* (1799)... Bataille faisait des incursions en terres philosophiques. Cette place qu'il laissait à la contamination lui a attiré des ennuis avec Sartre, qui lui est violemment rentré dedans. On sent bien que si les gens restaient dans leur pré carré générique et ne se mêlaient pas d'autres genres, on les laisserait tranquilles, on leur donnerait le feu vert. Quand j'ai sorti *The Telephone Book*, certaines franges paraféministes, rétroféministes, ont dit que c'était vraiment horrible de m'être mise dans la peau d'une standardiste. C'était pourtant une façon philosophique de m'attaquer à la question de l'appel, qui, chez Heidegger et d'autres, est l'essence même de la pensée!

**R. M.:** Il y a, je crois, une tendance chez le public américain à vouloir que la fiction ait une dimension morale, c'est-à-dire, à mon sens, qu'elle ait une trajectoire allégorique. Je trouve cela décevant: la fiction ne devrait pas avoir de programme ou de trajectoire, elle devrait pouvoir aller où bon lui semble.

**A. R.:** J'ai comme moteur cette idée prise à Gilles Deleuze, que, pour avoir une réelle vitalité, de l'énergie et de la verve, la philosophie devrait être comme un roman policier, chercher, traquer dans les zones de présence ce qui se passe. Mais pour ce genre de travail de traque, vous ne travaillez pas forcément dans le champ du possible – qu'il s'agisse de fiction ou de philosophie. J'ai été formée par Derrida, et je vise ce qui est impossible. Ce qui m'intéresse, c'est cette altérité interne de la philosophie: elle est habitée par ce qui ne peut pas être de la philosophie.

**P. C.-N.:** L'idée d'utiliser la fiction comme un mode d'intuition, une expérience, est un moyen de dépasser un certain interdit sur la métaphysique, qui remonte à Kant et a une longue postérité, dans la tradition analytique comme continentale. On utilise la fiction pour discuter, agrandir le champ du possible, et de là, rouvrir les questions métaphysiques classiques. Bien sûr, ce qui est alors intéressant, c'est précisément d'interroger ce qui échappe toujours à la fiction. Par exemple, le traumatisme, que le sujet ne peut mettre en mots, ne peut faire l'objet d'une fiction. Un autre exemple concerne certaines propriétés sensorielles...

**R. M.:** Vous envisagez vraiment qu'il y ait des choses impossibles en fiction? J'ai peine à le croire...

**P. C.-N.:** Mais oui, et j'ai même un défi impossible à vous proposer. Vous connaissez l'homme invisible: il peut voir mais pas être vu, n'est-ce pas? Eh bien, pouvez-vous imaginer l'équivalent dans le domaine du toucher? Personne n'a jamais écrit l'histoire de l'homme intouchable. Pouvez-vous imaginer quelqu'un qui peut vous toucher la main, mais que vous, vous ne pouvez pas toucher? Non, c'est impossible.

**R. M.:** Attention! Je me porte immédiatement volontaire pour finir cette histoire d'ici un an jour pour jour.

**P. C.-N.:** J'ajoute une précision! Une fourmi monte sur mon bras: si je suis occupé ailleurs, je ne la sentirai pas. En un sens, la fourmi est intouchable, mais c'est uniquement parce que mes sens sont grossiers. Le problème, c'est qu'on change quand même de dimension si on passe de la taille d'une fourmi à celle d'un homme...

**R. M.:** La précision n'ébranle pas mon courage. J'appelle même tous les écrivains qui nous lisent à essayer de relever le défi, et je m'engage à publier le résultat!

## SEPTEMBRE

Vous organisez prochainement un événement philosophique, une conférence, un café philo ?  
Écrivez-nous : [agenda@philomag.com](mailto:agenda@philomag.com)

## CONFÉRENCES

**Du 3 au 10, Cerisy-la-Salle (50)**  
CENTRE CULTUREL  
INTERNATIONAL

Parmi les cycles au programme, « Retour sur la société du risque », sous la direction de Dominique Bourg, Pierre-Benoît Joly et Alain Kaufmann.

Château de Cerisy-la-Salle.  
[www.cci-cerisy.asso.fr](http://www.cci-cerisy.asso.fr)

**Les 8 et 9, Paris VI<sup>e</sup>**  
SAINT-AUGUSTIN

Colloque consacré à saint Augustin. Parmi les interventions : « Augustin philosophe et prédicateur : l'unité de la recherche de Goulven Madec », par Isabelle Bochet ; « Augustin et le *De regressu animae* de Porphyre », par Richard Goulet ; « Temps et éternité : Plotin, Porphyre et Augustin », par Pierre Hoffmann (le 8) ; « La Sagesse chez Augustin : de la philosophie à l'Écriture », par Gerd Van Riel ; « Pascal et le *Contre Faust* » par Philippe Sellier ; « Augustin et la phénoménologie au XX<sup>e</sup> siècle » par Emmanuel Falque (le 9).  
De 9 h à 18 h, au Palais abbatial :  
5, rue de l'Abbaye.

Contact : [i.bochet@wanadoo.fr](mailto:i.bochet@wanadoo.fr)

**Les 13 et 14, Paris VI<sup>e</sup>**  
LE LEGS DE HUME DANS LA  
PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

À l'occasion du tricentenaire de la naissance de Hume, la faculté de philosophie de l'Institut catholique de Paris organise un colloque international. Parmi les interventions, le 13, « *Might anything arise without a cause?* », par Paul Clavier ; « *Hume and the mosaic of experience: Hume's theory of connexions and the thesis of Humean supervenience* », par Frédéric Nef ; « *Hume, the Occult, and the Substance of the School* », par David Oderberg ; « *The Humean Person* », par Peter

Kail. Le 14 : « L'essai *Of Miracles* est-il incroyable ? », par Yann Schmitt ; « *Hume's Legacy in Environmental Ethics* », par Catherine Larrère ; « *Normativity without reason* », par Thomas Pink.

De 9 h à 18 h, à l'Institut catholique de Paris : 21, rue d'Assas.  
[www.icp.fr/philosophie](http://www.icp.fr/philosophie)

**Du 23 au 25, Langres (52)**  
LA VÉRITÉ

Ces premières « Rencontres philosophiques de Langres » s'articuleront autour de trois volets. Un ensemble de dix conférences conçu par Jean-Luc Marion abordant la notion de « vérité », des ateliers pédagogiques pour les professeurs de philosophie et un volet culturel qui proposera au public des lectures, des expositions et des projections de films.

En partenariat avec *Philosophie magazine*. Informations sur [www.rencontresphilosophiqueslangres.fr](http://www.rencontresphilosophiqueslangres.fr)

**Le 24, Paris V<sup>e</sup>**  
LA FAMILLE : ENJEUX ÉTHIQUES,  
POLITIQUES, PSYCHIQUES

De 9 h à 12 h 30, « Introduction », par Hélène L'Heuillet ; « La fraternité : éthique familiale, éthique sociale, éthique globale », par Alain Renaut ; « La guerre des âges n'aura pas lieu. Remarques sur l'actualité de la philosophie de la famille », par Pierre-Henri Tavoillot ; « La famille humanise-t-elle toujours ? », par Jean-Pierre Lebrun. De 14 h 30 à 18 h 30, « Introduction », par Danièle Weiss ; « La chambre d'enfant dans l'espace familial », par Michelle Perrot ; « Résidence alternée : la fin de la différence entre père et mère ? », par Sylvie Cadolle ; « Peut-on instituer l'engendrement avec tiers donneur ? », par Irène Théry.

À la Sorbonne, amphitheâtre Michelet, entrée rue Saint-Jacques. <http://collegedephilosophie.blogspot.com>

**Le 27, Paris XIV<sup>e</sup>**  
HANNAH ARENDT  
ET LE CHRISTIANISME

Cycle consacré à Hannah Arendt dispensé dans le cadre des cours du soir de l'Institut européen en sciences des religions (IESR), rattaché à l'École pratique des hautes études. Cette première séance, animée par Bérénice Levet, sera consacrée à « la dette conceptuelle contractée par Arendt envers les Pères de l'Église et les Évangiles ». Chaque séance s'attachera à relier les aspects de la pensée d'Arendt au programme de philosophie de terminale.

De 18h30 à 20 h, à l'IESR :  
14, rue Ernest-Cresson.  
[www.iesr.fr](http://www.iesr.fr)

## CAFÉS PHILO

**Le 7, Sanary (83)**  
LA HONTE

Cette séance du Café philo de Sanary, consacrée au thème de la honte, sera animée par Philippe Granarolo.

À 19 h 30, au foyer du Théâtre Galli : 1, rue Raoul-Henry.

**Le 10, Béziers (34)**  
LA MONDIALISATION

Chaque deuxième samedi du mois, tout au long de l'année, le Café Philo Sophia donne rendez-vous au public à la Maison du Malpas, à Béziers. La séance du 10 posera la question suivante : « La culture mondialisée conduit-elle à l'uniformisation des modes de vie ? ». Elle aura exceptionnellement lieu à l'école de Maureilhan (à 8 km de Béziers), à 18 h, 1, avenue de l'Europe, dans le cadre du Festival « Invitations, Patrimoine en Domitienne ».

<http://cafephilosophia.unblog.fr>

**Le 30, Margency (95)**  
POPULISME

Ce café philo mensuel, proposé le dernier vendredi du mois par l'association Le chemin du philosophe, interrogera la « tentation du populisme en politique ».  
À 20 h 15 : 4 bis, rue d'Eaubonne.  
<http://cheminphilo.blogspot.com>

Licence de philosophie

Master de philosophie

en **FOAD**

(Formation Ouverte et A Distance)

Préparez à votre rythme un diplôme de philosophie\*  
à l'Université de Reims Champagne-Ardenne

\* Diplôme délivré par la Faculté de Lettres et Sciences Humaines- Département de Philosophie

et profitez d'un  
**dispositif unique**  
en France :  
**le cursus complet**  
**de philosophie en**  
**enseignement à distance**

**Pour toute information,**  
**pour toute inscription :**  
**Tél : 03 26 91 86 66**  
**sead@univ-reims.fr**



UNIVERSITÉ  
DE REIMS  
CHAMPAGNE-ARDENNE

Découvrez toute l'offre de formation de l'URCA sur :  
[www.univ-reims.fr](http://www.univ-reims.fr)

sé permanente  
& à distance  
service  
d'éducation  
**pad**

SEPAD



Service d'Education Permanente et A Distance  
BP 274 - 51687 REIMS Cedex 2

# VISAGE PEOPLE







RÉSULTATS  
JEU-CONCOURS DU N° 49

Le gagnant est:

« Sur une plage du mi-dit, l'inconscient, structuré comme un lent gage de bonheur. »

**Michel Coz**



RÉSULTATS  
JEU-CONCOURS DU N° 50

Le gagnant est:

« Les vices? Trop tard... J'ai déjà donné. »

**Serge Défontaines**

RÉPONSE À  
L'EXPÉRIENCE  
DE PENSÉE

LE COUP  
DU LAPIN

L'opinion de M. Durant rappelle la thèse de l'indétermination de la traduction, proposée par le philosophe américain Willard Van Orman Quine (1908-2000). En restant dans ce village et en observant le comportement linguistique de ses habitants, Durand et Durant pourraient certainement peu à peu exclure certaines traductions. Par exemple, après avoir vu la femme s'écrier « *Gavagai!* » au passage du lapin, il devient peu probable que ce terme signifie « éléphant ». Mais, selon Quine, plusieurs interprétations resteront en dernier ressort toutes également possibles. Ainsi, quand la vieille femme dit « *gavagai* », elle peut vouloir dire: « Tiens, un lapin! »; mais ce terme peut également faire référence à l'espèce générale des lapins; ou encore, il pourrait désigner la propriété « être un lapin ». Avant de continuer à interpréter le langage, Durand et Durant devront donc faire des hypothèses, comme, par exemple, supposer que « *gavagai* » signifie « Tiens, un lapin! » Ils verront alors s'ils parviennent à continuer à interpréter le reste du langage sur cette base. Si cela les mène à des incohérences manifestes, ils pourront en déduire que leurs hypothèses de départ étaient probablement erronées – et ils pourront donc recommencer leur entreprise de traduction, avec d'autres hypothèses. Mais, même s'ils ne butent jamais sur des incohérences, ils ne pourront pas pour autant être assurés d'avoir fait les bonnes hypothèses.

Pourquoi donc, demanderez-vous? On pourrait après tout imaginer qu'ayant atteint un certain niveau de maîtrise linguistique, ils soient en mesure de demander à la vieille femme – dans son langage – si le terme « *gavagai* » signifie « Tiens, un lapin! », ou bien s'il fait référence à l'espèce générale des lapins. Certes, mais ils ne pourront pas être assurés de bien interpréter sa réponse, puisqu'ils ont justement dû faire un certain nombre d'hypothèses pour comprendre ce langage! Ainsi, peut-être mésinterpréteront-ils la réponse de la vieille femme, et continueront-ils à traduire ce langage avec des hypothèses erronées.

Ainsi, Durant aurait raison, et nos deux compères ne pourraient jamais être assurés d'avoir déterminé la signification exacte des termes de cette langue. Quine allait même jusqu'à douter que les termes d'un langage soient dotés d'une signification objective! Alors, la signification ne serait qu'une abstraction inexistante? Pourquoi pas... mais alors, cette dernière phrase, elle veut dire quoi?

RÉPONSES  
AU  
QUIZ

VIOLENCES  
VERBALES

1. a) Baruch Spinoza, dans *Traité théologico-politique*.
2. c) Carl von Clausewitz, dans *De la guerre*.
3. b) John Fitzgerald Kennedy, lors d'un discours prononcé à la Maison Blanche en 1962.
4. b) Friedrich Nietzsche, dans *Par-delà le Bien et le Mal*.
5. a) Max Weber, dans *Le Savant et le Politique*.
6. c) Barack Obama, en réponse aux attaques des républicains lors de la campagne électorale de 2008.
7. c) Jean-Paul Sartre, dans *Critique de la raison dialectique*.
8. b) Raymond Aron, dans *L'Opium des intellectuels*.
9. b) Gandhi.

PAGES RÉALISÉES  
PAR ADRIEN BARTON

Le Coaching  
Littéraire

**Vous ECRIVEZ,**

nous vous  
ACCOMPAGNONS  
jusqu'à la  
PUBLICATION  
de votre  
MANUSCRIT,

nous vous trouvons le  
**BON EDITEUR**

Le Coaching littéraire  
10 rue Alfred Roll  
75017 Paris

**01 47 54 94 94**  
info@coachinglitteraire.com  
www.coachinglitteraire.com

# LA VÉ RI TÉ

1<sup>ère</sup> édition  
**2011**  
23/24/25  
septembre

Rencontres  
Philosophiques  
de Langres

ÉCHANGES  
SPECTACLES  
DÉBATS  
INSTALLATIONS  
LECTURES  
FILMS  
CONFÉRENCES  
EXPOSITIONS  
COLLOQUE

[www.rencontresphilosophiqueslangres.fr](http://www.rencontresphilosophiqueslangres.fr)



## QUESTIONNAIRE DE SOCRATE

**Quel est votre démon ?**

L'orgueil.

**Quel penseur vous accompagne ?**

Lao-tseu.

**Le sophiste qui vous exaspère le plus ?**

Je ne fréquente pas ces gens.

**La question qui vous tourmente ?**

Quoi suis-je ?

**Quel lieu se rapproche, pour vous, de la cité idéale ?**

Rien de ce que je connais ne s'en approche.

**La chose la plus grotesque que vous ayez faite par amour ?**

Pleurer – mais j'étais jeune et naïf.

**Le banquet de votre vie ?**

Je ne vois pas.

**La maxime du bien que vous aimeriez transmettre à vos enfants ?**

Ne permets pas aux événements du quotidien de t'enchaîner, mais ne te soustrais jamais à eux.

**L'animal que vous préférez à l'homme ?**

Aucun.

**De quoi n'avez-vous pas encore accouché ?**

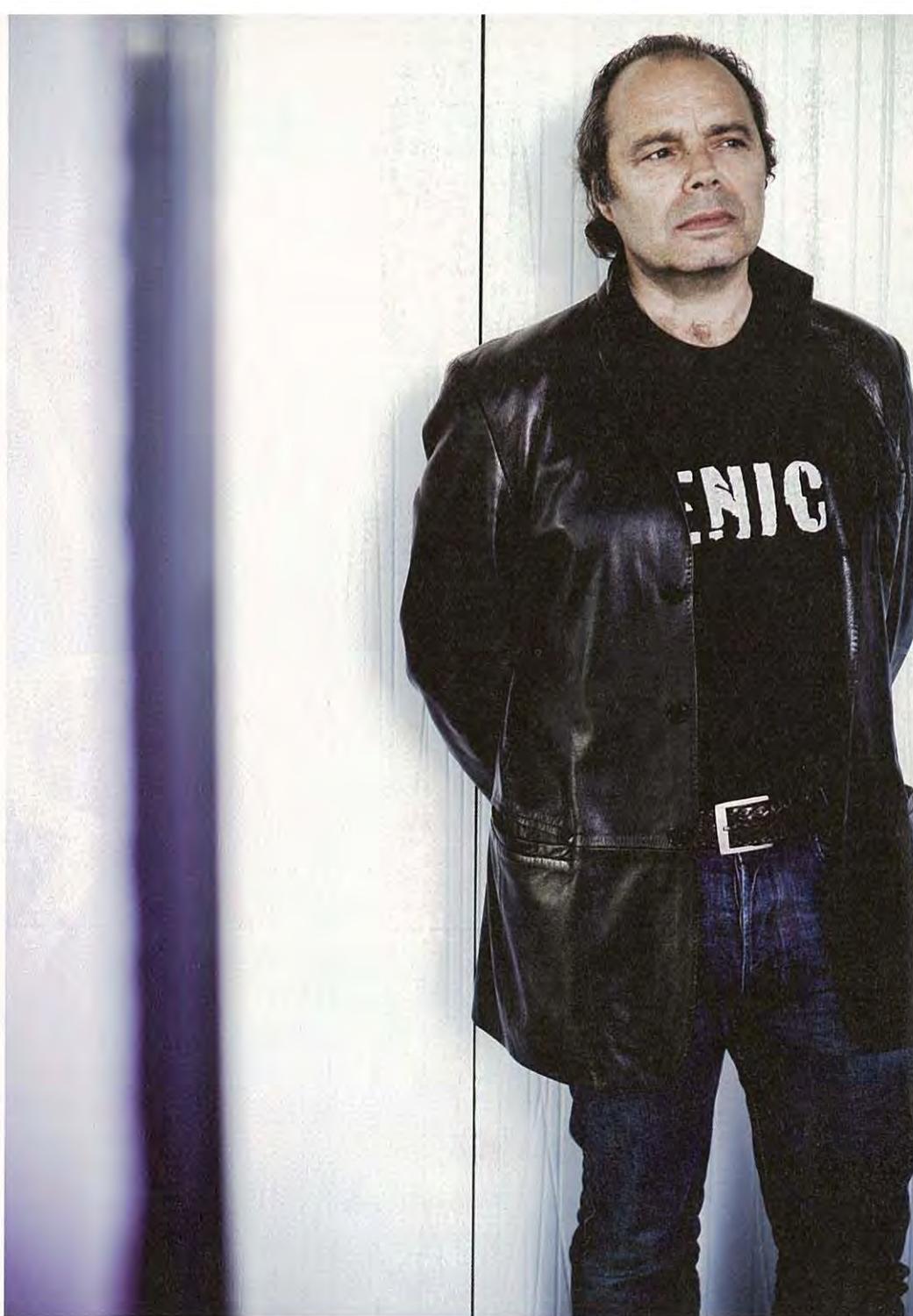
De mon prochain roman.

**Votre truc pour corrompre la jeunesse ?**

Je tâche de ne pas la corrompre.

**La belle mort selon vous ?**

Belle ?!!



# L'aquarelliste

Dans l'actualité de **Philippe Djian**, il y a un roman, *Vengeances*, sorti en juin dernier chez Gallimard. Mais aussi un film d'André Téchiné, *Impardonnables*, adapté du livre du même nom, actuellement en salles. Ce n'est pas la première fois que l'écrivain inspire le cinéma : *37°2 le matin*, de Jean-Jacques Beineix, reste l'un des films marquants des années 1980. Le secret de celui que nous avons rencontré en marge des dernières Assises internationales du roman, à Lyon ? Broder à partir d'une matière première apparemment légère – l'air du temps, les peines de cœur, l'incidence de la pornographie dans nos vies et le désarroi d'une génération flottante, celle des post-soixante-huitards – une œuvre à la charpente solide et au style affirmé.  
PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRE LACROIX

# Pour mieux comprendre et analyser l'actualité !

Chaque mois, des dossiers complets sur un grand thème d'actualité, sur les sciences et l'environnement, sur la culture et la littérature : une information sélectionnée, chiffrée et vérifiée indispensable à tous, étudiants, parents et enseignants.



6 MOIS  
12 €

+

EN CADEAU  
Le hors-série du Monde  
« La décennie Ben Laden »



L'élimination d'Oussama Ben Laden, le 1<sup>er</sup> mai, a plongé le monde dans un soulagement diffus. Pour autant, cette action ne dissipe pas les inquiétudes qu'inspire Al-Qaïda. Quel est cet ennemi ? D'où vient-il ? Comment recrute-t-il ? Quelles sont ses aires d'influence ? Et après ? Avec les multiples contributions, ce hors-série du Monde s'attache à répondre à ces questions.  
Valeur 7,50 €

## BULLETIN D'ABONNEMENT

A renvoyer accompagné de votre règlement : Le Monde Dossiers et Documents – Service abonnement – A1300 – 62066 Arras cedex 9

Oui, je m'abonne à Dossiers & Documents

6 mois (6 n<sup>os</sup>) au tarif de 12 €

et je recevrai en cadeau le hors-série du Monde  
« La décennie Ben Laden »

Je règle par :

Chèque bancaire à l'ordre de la Société éditrice du Monde

Carte bancaire  VISA  MasterCard

N° \_\_\_\_\_

Date de validité \_\_\_\_\_

Indiquez les 3 derniers chiffres du n° au verso de votre carte bancaire \_\_\_\_\_

Délai de livraison : 5 semaines à réception du règlement. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine, valable jusqu'au 31/12/2011 et dans la limite des stocks disponibles.



112EDD612LADPHI

Mes Coordonnées

Nom et prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

CP \_\_\_\_\_ Ville \_\_\_\_\_

Tél. \_\_\_\_\_ E-mail \_\_\_\_\_ @ \_\_\_\_\_

Date et signature obligatoires :

Vous pouvez nous contacter au 32 89 et pour l'étranger au 01 76 26 32 89 de 9H00 à 18H00 (heure française). Vos nom, prénom et adresse sont communiqués à nos services internes et, le cas échéant, plus tard, à quelques publications partenaires, sauf avis contraire de votre part. Si vous ne souhaitez pas recevoir de propositions de ces publications, merci de cocher la case ci-contre

# Van Cleef & Arpels

HAUTE PARFUMERIE

*Féerie*

Rose des Neiges

